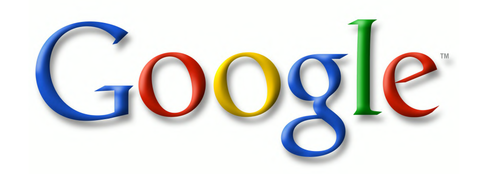
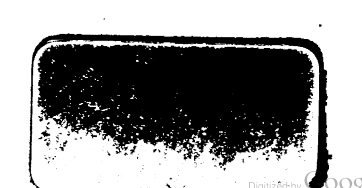
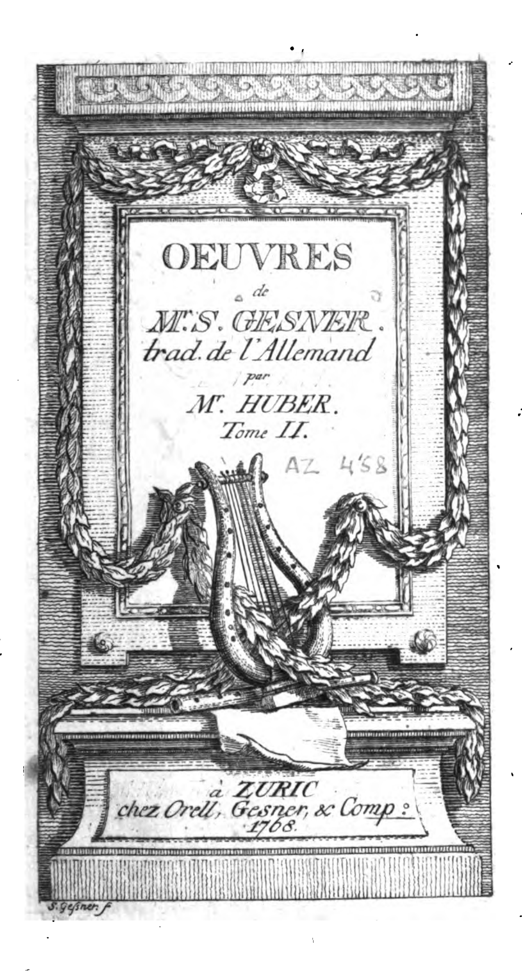
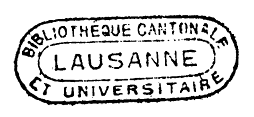







OEUVRES
de
M.r S. GESNER.
trad. de l'Allemand
par
M.r HUBER.
Tome II.
à ZURIC
chez Orell, Gesner, & Comp.
1768.
S. Gesner f.



IDYLLES.

PREFACE.

Ces Idylles sont le fruit de quelques-unes des heures les plus douces que j'aye passées. Quelle situation plus agréable en effet que celle de notre ame, lorsque dans le calme des passions, l'imagination nous tire du milieu de nos mœurs, pour nous transporter dans les tems fortunés de l'âge d'or? Tout ce qui peint un repos tranquille, un bonheur doux & sans trouble, doit plaire aux cœurs bien faits, & les scenes que la poésie emprunte de la nature non corrompue, nous charment d'autant plus, qu'elles paroissent souvent avoir une sorte de ressemblance avec les instans de notre vie où nous avons été les plus heureux. Il m'arrive quelquefois de m'arracher à la ville & de chercher un asile dans des campagnes solitaires. Là le

ſpectacle des beautés de la nature écarte de mon ame tous les dégoûts, toutes les fâcheuſes impreſſions que j'y avois apportées. Transporté à la vue de cet admirable ſpectacle, pénétré de mille ſentimens délicieux, je ſuis auſſi heureux qu'un Berger de l'âge d'or & plus riche qu'un Roi.

L'églogue établit ſes ſcenes dans ces mêmes campagnes qui ont tant de droits ſur notre cœur. Elle les peuple d'habitans dignes d'un pareil ſéjour; elle peint d'après nature la vie de ces hommes heureux, & la ſimplicité naïve de leurs mœurs, de leurs façons de vivre & de leurs inclinations, dans toutes les ſituations, dans la bonne & dans la mauvaiſe fortune. Leur eſprit & leur cœur encore inacceſſible à la corruption, conſervent toute leur droiture primitive. Affranchis des liens ſerviles de l'uſage & de cette foule de beſoins que l'éloignement funeſte où nous ſommes de la nature a ſeul pu nous donner, ils reçoivent leur bonheur immédiatement des mains de cette mere bienfaiſante, & ils habitent un ſéjour où elle n'a pas beſoin d'être beaucoup aidée pour fournir

à leurs besoins innocens & leur procurer une vie abondante & commode. L'églôgue en un mot nous esquisse un tableau de cet âge d'or qui a sans doute existé autrefois, comme on peut s'en convaincre en lisant l'histoire des Patriarches. La simplicité des mœurs qu'Homere a peintes dans ses écrits, paroît être encore un reste de celles de ce premier âge, qui s'étoient conservés dans les tems héroïques.

De-là vient que dans ce genre de poésie il y a un avantage particulier à transporter le lieu de l'action dans les premiers âges du monde: Les scenes en reçoivent un degré de vraisemblance qu'elles ne peuvent avoir dans nos tems modernes, où le malheureux Habitant des campagnes, obligé de se condamner au travail le plus dur, pour procurer à son Prince & aux Habitans des villes une abondance superflue, gémit sous le poids de l'oppression & de la misere, dont la continuité l'a rendu grossier, artificieux & rampant. Ce n'est pas que je prétende, qu'un Poëte qui se hazarde dans le genre pastoral, ne puisse découvrir de nouvelles sources de beautés en observant la façon de

penser & les mœurs de nos Paysans. Mais il a besoin du goût le plus délicat pour choisir ces traits & pour leur ôter leur grossiéreté, sans altérer la forme & la coupe qui les caractérise.

J'ai toujours regardé Théocrite comme le meilleur des modeles dans ce genre de poésie. Il a exprimé avec la plus grande vérité, la naïvete des sentimens & des mœurs pastorales. Il a parfaitement rendu ce champêtre & cette belle simplicité de la nature, qu'il a connue jusques dans les plus petits détails. On voit dans ses Idylles bien plus que des lys & des roses. Ses peintures ne sont point l'ouvrage d'une imagination dont le travail se borne à entasser les objets les plus connus & qui frappent les yeux les moins attentifs. Elles paroissent toujours dessinées d'après la nature, dont elles ont l'aimable simplicité. Il a donné à ses Bergers le plus haut degré de naïveté. Ils expriment les sentimens que leur cœur honnête & vrai place sur leurs levres. Les ornemens poétiques de leurs discours sont tous tirés de leurs occupations ou d'une nature que l'art n'a point encore façonnée. Ils

ſont bien éloignés de l'eſprit épigrammatique & de l'arrangement ſcholaſtique des périodes. Théocrite a ſu l'art difficile de mettre dans ſes vers cette aimable négligence qui a dû caractériſer la premiere enfance de la poéſie. Il ſavoit donner à ſes chanſons cet air d'innocence ſi doux qu'elles ne pouvoient manquer d'avoir dans ce premier âge, lorſque les ſentimens ingénus d'un cœur honnête enflammoient une imagination que les tableaux les plus rians de la nature rempliſſoient toute entiere. Il faut convenir que la ſimplicité des mœurs un peu moins corrompues de ſon ſiécle, & l'eſtime où étoit encore l'agriculture, lui ont bien facilité l'art. L'eſprit épigrammatique n'étoit point encore à la mode; le bon ſens & le ſentiment du vrai beau tenoient lieu d'eſprit.

Une grande preuve pour moi que Théocrite eſt véritablement excellent dans ſon genre, c'eſt qu'il ne plait qu'à peu de gens. Il ne plaira jamais à ceux qui ne ſavent pas ſentir les beautés de la nature juſques dans ſes plus petits détails, ni à ceux dont les ſentimens ont pris un eſſor guindé, ni à ceux qui ne ſavent goûter

que les rafinemens d'une fausse galanterie. Tout ce qui est champêtre les dégoûte. Il faut pour leur plaire des Bergers, qui pensent aussi élégamment qu'un Poëte bel-esprit, & qui ayent su faire du sentiment un art subtil. J'ignore si c'est par dédain que la plus grande partie des modernes ont négligé d'étudier profondément la nature & de se familiariser avec les sentimens de l'innocence; ou si c'est par complaisance pour nos mœurs perverses & dans la vue de s'acquérir une approbation plus générale qu'ils se sont si fort éloignés de Théocrite. Pour moi j'ai formé mes regles d'après ce modele; & je croirai l'avoir heureusement imité, si je déplais comme lui à ces personnes. Je sais qu'à la vérité il y a dans Théocrite un petit nombre d'images & d'expressions, que les changemens arrivés dans les mœurs & les usages ont avilies pour nous. J'ai tâché d'éviter ces sortes de traits. Je ne parle cependant pas de ces traits qu'un certain Traducteur françois ne pouvoit souffrir dans Virgile, je parle de ceux que Virgile lui-même en imitant Théocrite avoit déja supprimés.



A DAPHNE.

Ce ne sont ni les Héros farouches & teints de sang, ni les champs de bataille couverts de morts, que chante ma Muse badine. Douce & timide, elle fuit, sa flûte legere à la main, les scenes tragiques & tumultueuses.

Attirée par le murmure & la fraîcheur des ruisseaux, par l'ombre silencieuse des bocages sacrés, tantôt on la voit errer sur des rives bordées de roseaux; tantôt, sous les ceintres verds de quelques allées sombres, elle foule aux pieds les fleurs; tantôt elle se repose sur l'herbe molle, & médite

des chants pour toi. Pour toi ſeule, ô belle Daphné ! Car ton ame remplie de vertu & d'innocence, eſt ſereine comme la plus belle matinée du Printems. La gaieté vive, le ſourire folâtre voltigent ſans ceſſe autour de tes levres gracieuſes & de tes joues vermeilles : La douce joie ſe peint dans tes yeux. Oui, depuis que tu m'appelles ton ami, ô chere Daphné ! l'avenir paroît à mes yeux tout brillant de lumiere, la joie & les délices accompagnent toutes mes journées.

Puiſſes-tu goûter ces chanſons naïves, que ma Muſe a ſouvent entendu répéter aux Bergers ! Souvent elle ſe cache dans l'épaiſſeur des bois, pour écouter les Dryades & les Satyres aux pieds de chevre ; elle épie dans les grottes les Nymphes couronnées de roſeaux : Quelquefois elle viſite les cabanes couvertes de mouſſe, environnées d'ombrages paiſibles qu'a plantés la main de l'homme champêtre. Elle en rapporte des traits où brillent la grandeur d'ame, la vertu & l'heureuſe innocence dont la gaieté n'eſt jamais troublée. Souvent auſſi l'amour vient la

ſurprendre; tantôt dans des grottes vertes, tiſſues de branchages touffus, tantôt près des ruiſſeaux ombragés de ſaules, il écoute ſes chants & couronne ſa chevelure flottante, quand elle célebre la tendreſſe & les doux plaiſirs.

Je ne veux point, ô ma Daphné, d'autre récompenſe de mes chants, je ne veux point d'autre gloire, que d'être aſſis à tes côtés & de voir tes beaux yeux tendrement fixés ſur les miens, m'annoncer avec un doux ſourire ton approbation. Que celui qui n'eſt point heureux comme moi, s'enyvre de la penſée de tranſmettre à la poſtérité la gloire de ſes chants! Que ſes derniers neveux répandent des fleurs ſur ſa tombe, qu'ils prennent ſoin d'environner d'arbres ſon monument & de procurer un jour à ſa cendre un ombrage frais!

MILON.

O Toi, dont les grands yeux noirs me plaifent encore plus que la fraîcheur du matin! Oh! que j'aime à voir tes cheveux bruns flotter agréablement fous des guirlandes de fleurs & folâtrer avec les Zéphyrs! Quel charme, quand tes levres vermeilles s'ouvrent pour fourire! Quel plus grand charme encore lorfqu'elles s'ouvrent pour chanter! Je t'écoutois, Chloé, oh, je t'écoutois, lorfque l'autre jour tu chantois au bord de cette fontaine qu'ombragent deux chênes. En t'écoutant j'étois fâché que les oifeaux t'interrompiffent par leur ramage, j'étois fâché que le ruiffeau continuât de murmurer. J'ai déja vu dix-neuf moiffons, je fuis beau & brun de vifage; fouvent j'ai remarqué que les Bergers ceffoient leurs chants pour m'écouter, lorfque les miens retentiffoient dans les vallons, & aucune flûte n'accompagneroit mieux ta voix que la mienne. Aime-moi, belle Chloé! Vois com-

bien il eſt doux d'habiter la grotte que j'occupe ſur ce côteau. Vois comme ce lierre tapiſſe agréablement d'un réſeau de verdure ce rocher dont la cime eſt couronnée par un buiſſon d'épines. Ma grotte eſt commode, les murs en ſont ornés de peaux molles : J'ai planté des courges à l'entrée ; elles s'élevent en rampant & forment un abri contre l'éclat du jour. Vois comme l'onde ſe précipite en écume du haut de mon rocher, & coule enſuite ſur le creſſon à travers l'herbe fleurie ; d'où elle va ſe raſſembler au pied de la colline dans un petit lac entouré de ſaules & de roſeaux. Là ſouvent, aux clartés paiſibles de la Lune, les Nymphes danſent au ſon de ma flûte ; tandis que les Faunes légers ſautent en marquant la cadence avec leurs crotales. (*) Vois ſur la colline ces coudriers former par leur entrelacement des grottes de verdure : Vois

(*) Les crotales étoient des tuyaux fendus en deux, dont on frappoit les parties l'une contre l'autre, pour marquer la meſure du chant & des inſtrumens.

ces ronces avec leur fruit noir ſe traîner autour de mon habitation : Vois les branches de cet églantier, couvertes de grains d'un rouge éclatant : Vois ces pommiers entourés de pampres verds & chargés de fruits. O Chloé ! tout cela m'appartient. Que peut-on ſouhaiter de plus ? Mais hélas ! ſi tu ne m'aimes pas, un brouillard ſombre couvrira cette belle campagne. Ah Chloé, aime moi ! Nous nous aſſeoirons ici ſur l'herbe molle, tandis que les chevres grimperont ſur le flanc eſcarpé de la montagne, & que les brebis & les geniſſes fouleront autour de nous l'herbe épaiſſe ; puis portant nos yeux par-deſſus la plaine immenſe, nous contemplerons la ſurface éclatante des mers, où les Tritons bondiſſent en folâtrant & où Phœbus deſcend de ſon char. Nous chanterons & nos accens retentiront dans les rochers d'alentour : Les Nymphes & les Satyres aux pieds de chevre s'arrêteront pour nous écouter.

Ainſi chantoit Milon, le Berger de la grotte, pendant que Chloé l'écoutoit dans

le bocage. Elle s'avança en ſouriant & prit le Berger par la main: O Milon, Berger de la grotte, dit-elle, je t'aime plus que les brebis n'aiment le trefle, plus que les oiſeaux n'aiment le chant: Conduis-moi dans ta grotte: Le miel eſt moins doux pour moi que tes baiſers, & les ruiſſeaux murmurent moins agréablement à mon oreille.



IDAS, MICON.

IDAS.

Je te ſalue, Micon, aimable chanteur! Quand tu parois, mon cœur palpite de joie. Depuis qu'aſſis ſur la pierre au bord de la fontaine, tu chantois la chanſon du Printems, je ne t'ai pas revu.

MICON. Je te ſalue, Idas, aimable joueur de flûte! Veux-tu que nous cherchions un lieu couvert, pour nous y aſſeoir à l'ombre?

IDAS. Montons ſur cette hauteur, où le grand chêne de Palemon eſt planté. Il porte au loin ſon ombrage, & un vent frais voltige ſans ceſſe alentour. Pendant ce tems mes chevres grimperont ſur cette roche eſcarpée & brouteront les tendres arbriſſeaux. Vois comme ce bel arbre étend de tous côtés ſes longs rameaux & répand avec ſon ombre une douce fraîcheur; aſſeyons-nous ici près de ces roſiers ſauvages, les Zéphyrs

légers se joueront dans nos cheveux. Ah Micon! Ce lieu est à jamais sacré pour moi. O Palemon! ce chêne sera toujours le monument respectable de ta droiture! Palemon avoit un petit troupeau; il en sacrifia plusieurs brebis au Dieu Pan. O Pan! s'écria-t-il, fais que mon troupeau se multiplie, afin que je puisse en donner une partie à mon pauvre voisin! Pan fit qu'en une année le troupeau de Palemon s'augmenta de moitié; & Palemon donna la moitié de son troupeau à son pauvre voisin. Puis il fit un sacrifice à Pan sur cette colline, & y planta un chêne en disant: O Pan! que ce jour où mes vœux sont remplis, soit à jamais sacré pour moi! Bénis ce chêne, afin que chaque année je te fasse un sacrifice sous son ombre! Micon, veux-tu que je te répete la chanson que je chante toujours sous ce chêne?

MICON. Si tu m'apprends cette chanson, je te ferai présent de cette flûte à neuf trous: moi-même j'en ai taillé les roseaux, après les avoir choisis avec soin sur le ri-

vage, & je les ai réunis avec de la cire odoriférante.

Alors IDAS chanta.

„ O vous, branchages flexibles, qui vous
„ élevez enceintre sur ma tête ! Votre om-
„ bre m'inspire un saint transport. Doux
„ Zéphyrs ! quand votre souffle me rafraî-
„ chit, il me semble qu'une Divinité invi-
„ sible voltige autour de moi. Et vous
„ chevres & brebis ! épargnez, ah épargnez
„ le jeune lierre qui naît au pied de ce
„ chêne ! Ne l'arrachez pas ! Qu'il monte
„ le long de sa tige blanchâtre, & qu'il
„ forme autour d'elle des guirlandes de ver-
„ dure ! O arbre ! que jamais la foudre,
„ que jamais les vents impétueux ne renver-
„ sent ta cime élevée ! Les Dieux l'ont ainsi
„ voulu ! Tu seras dans tous les tems un
„ monument de bienfaisance. Ta tête su-
„ perbe s'élance dans les nues ; le Berger
„ l'apperçoit de loin, & la montre à son
„ fils en l'instruisant ; la tendre mere la
„ voit & raconte l'aventure de Palemon à
„ son jeune enfant qui l'écoute attentive-

„ ment, aſſis ſur ſes genoux. Ah Bergers!
„ laiſſez après vous de pareils monumens;
„ afin qu'un jour, errans dans l'obſcurité
„ de nos bocages, nous éprouvions à leur
„ aſpect de ſaints tranſports. „

Ainſi chanta Idas: Déja même depuis long-tems il ne chantoit plus, & Micon reſtoit encore aſſis comme pour l'écouter. Ah Idas, dit-il, la fraicheur du matin m'enchante, le retour du Printems me ravit, mais les actions des hommes vertueux me plaiſent encore davantage. Il dit & donna au Berger la flûte à neuf trous.

DAPHNIS.

Pendant une belle matinée de Janvier, Daphnis étoit assis dans sa cabane: La flamme pétillante d'un bois sec répandoit au dedans une agréable chaleur, tandis que l'hiver ensevelissoit le chaume dont elle étoit couverte sous une épaisse couche de neige. Le Berger d'un air satisfait jettoit ses regards du côté d'une fenêtre étroite, & les promenoit sur la contrée ravagée par les aquilons.

O Hiver! malgré tes rigueurs, que tu as encore de charmes! Quelle clarté riante le Soleil répand à travers les brouillards légers sur ces collines blanchies par les frimats! Que cette neige est éclatante! Quels magnifiques tableaux présentent, ici, les noires souches & les branches tortueuses & chauves de ces arbres épars sur ce tapis éblouissant; là, cette cabane grisâtre dont le toit est couvert de neige; ailleurs, ces haies d'épines, dont la couleur brune coupe la blancheur uniforme de la plaine.

Les grains qui germent dans nos guérets percent la neige de leurs tendres pointes. Que ce verd naiſſant s'entremêle agréablement avec le blanc qui couvre la terre! Quel brillant ſpectacle forment ces buiſſons voiſins! La roſée en forme de perles étincelle ſur leurs rameaux déliés, & ſur les filamens légers qui voltigent alentour au gré du vent. La contrée eſt à la vérité déſerte: Les troupeaux repoſent paiſiblement, enfermés dans leurs chaudes étables. A peine apperçoit-on quelquefois la trace du bœuf docile, qui conduit triſtement à l'entrée de la cabane le bois que le Berger a coupé dans la forêt prochaine. Les oiſeaux ont abandonné les bocages. On ne voit plus voler que la ſolitaire méſange, qui chante malgré la froidure; le petit roitelet, qui ſautille çà & là; & le moineau hardi, qui vient familiérement à la porte de nos cabanes becqueter les grains qui ſont à terre.

Là-bas, ſous ce toit ruſtique d'où la fumée ſort en ondoyant du milieu de ces arbres, eſt la demeure de ma Philis. O ma

Philis! peut-être qu'assise aussi près de ton foyer, appuyant ton beau visage sur ta main, tu penses à moi & tu desires comme moi le retour du Printems. Ah Philis, que tu es belle! mais ta beauté seule n'a point allumé l'amour que je ressens. Je t'aimai du jour que les deux chevres du jeune Alexis se précipiterent de la cime du rocher. Il pleuroit. Mon pere est pauvre, disoit-il, voilà que j'ai perdu deux chevres, dont l'une étoit pleine. Hélas je n'ose plus retourner à notre cabane. Tu vis couler ses pleurs & la pitié te fit pleurer aussi. Puis essuyant tes larmes, tu pris dans ton petit troupeau deux de tes meilleures chevres, & tu dis au Berger affligé: Alexis, prends ces deux chevres, l'une des deux est pleine. Il pleuroit de joie; Tu pleurois aussi de joie d'avoir réparé son malhéur.

O Hiver! quelque rigoureux que tu sois, ma flûte ne demeurera pas pour cela suspendue dans ma cabane & couverte de poussiere. Je ne chanterai pas moins des airs tendres pour ma Philis. Tu as dépouillé nos arbres

de feuilles, tu as moiſſonné les fleurs de nos prairies; Mais je ſaurai encore compoſer une guirlande pour ma Philis. J'entremêlerai la verdure éternelle du lierre flexible avec ſes grapes bleuâtres. Cette méſange que je pris hier chantera dans la cabane de ma Philis. Je la lui porterai aujourd'hui avec la guirlande. Chante alors, aimable oiſeau; amuſe la de ton agréable ramage: Elle t'adreſſera la parole avec un ſourire gracieux, elle te donnera à manger dans ſa belle main. Oh, avec quel empreſſement elle te prodiguera ſes ſoins en ſongeant que tu viens de moi!

MIRTILE.

Pendant une belle ſoirée, Mirtile étoit allé viſiter l'étang voiſin dont les eaux réfléchiſſoient l'éclat de la Lune: Le calme profond des campagnes éclairées par cette douce lumiere, & les tendres accens du roſſignol l'avoient retenu long-tems plongé dans un raviſſement tranquille. Mais il revint enfin dans le berceau de pampres verds, ſitué devant ſa cabane ſolitaire: Il trouva ſon vieux pere qui ſommeilloit paiſiblement au clair de la Lune. Le vieillard étoit couché ſur le gazon, ſa tête griſe étoit appuyée ſur une de ſes mains. Mirtile s'arrêta devant lui, les bras croiſés l'un ſur l'autre. Il garda long-tems cette poſture: ſa vue reſtoit conſtamment fixée ſur ſon pere: Seulement il regardoit de tems en tems le Ciel à travers le feuillage, & des larmes de joie couloient de ſes yeux.

O toi, dit-il, toi que j'honore le plus après les Dieux! O mon pere, comme tu

repoſes doucement! Que le ſommeil du juſte eſt riant! Tu as ſans doute porté tes pas chancelans hors de la cabane, pour célébrer le ſoir par de ſaintes prieres, & tu te feras endormi en priant. Tu auras auſſi prié pour moi, ô mon pere. Ah que je ſuis heureux! Les Dieux entendent ta priere; car autrement, pourquoi notre cabane feroit-elle à l'abri de tout danger & ombragée par des rameaux courbés ſous le poids de leurs fruits? Pourquoi la bénédiction du Ciel feroit-elle ſur nos troupeaux & ſur les productions de nos champs? Lorſque ſatisfait de mes foibles ſoins pour le repos de ta vieilleſſe caſſée, tu verſes des larmes de joie; lorſque tournant tes regards vers le Ciel; tu me donnes ta bénédiction d'un air content: Ah mon pere, de quel ſentiment je ſuis alors pénétré! Ma poitrine s'enfle & des larmes preſſées ruiſſellent de mes yeux. Encore aujourd'hui quittant mes bras pour aller hors de la cabane te ranimer à la chaleur du Soleil, & contemplant autour de toi le troupeau bondiſſant ſur le gazon, les

arbres chargés de fruits & la fertilité répandue ſur toute la contrée; mes cheveux, diſois-tu, ſont blanchis dans la joie. Campagnes chéries, ſoyez bénies à jamais! Mes regards obſcurcis n'ont pas encore long-tems à vous parcourir. Bientôt je vous quitterai pour d'autres campagnes plus heureuſes. Ah mon pere, mon meilleur ami, je dois donc bientôt te perdre! O triſte penſée! Alors hélas, j'érigerai un autel à côté de ta tombe; & toutes les fois qu'il me luira un jour propice où j'aurai pu faire du bien à quelque infortuné, ô mon pere, je répandrai du lait & des fleurs ſur ton monument.

Il ſe tut & regarda le vieillard avec des yeux mouillés de larmes. Comme il eſt étendu paiſiblement! Comme il ſourit au milieu de ſon ſommeil! Ah ſans doute, ajouta-t-il en ſanglotant, ſes actions vertueuſes, retracées dans ſes ſonges, ont fait monter ſur ſon front l'expreſſion de ſa bienfaiſance. Quel doux éclat la Lune répand ſur ſa tête chauve & ſur ſa barbe argentine! Oh puiſſent les vents frais du ſoir,

puiſſe la roſée humide ne te faire aucun mal! A ces mots, il lui baiſe le front pour l'éveiller doucement, & le conduit dans la cabane pour lui procurer ſur des peaux molles un ſommeil plus commode.



LYCAS & MILON.

Le jeune chanteur Milon, dont le menton délicat n'étoit encore garni que d'un duvet léger, répandu çà & là, comme l'herbe naissante qui perce à l'ouverture du Printems à travers les dernieres neiges; le beau Lycas, portant ses cheveux ondoyans & blonds comme les épis aux approches de la moisson, se rencontrerent un jour en conduisant leurs troupeaux bêlans derriere un bois de hêtre. Je te salue, Lycas, dit le chanteur Milon, & il lui présenta la main: Entrons, ajouta-t-il, dans ce bois de hêtre. Pendant ce tems, nos troupeaux fouleront l'herbe molle sur le bord de l'étang, & mon chien vigilant les empêchera de se disperser.

Non, Milon, plaçons-nous sous ce rocher, dont la cime s'éleve en ceintre & dont les quartiers détachés sont couverts d'une tendre mousse. Cet endroit est agréable & frais. Vois comme ce clair ruisseau se précipite en écume à travers les broussailles agi-

tées, & femble fe changer en une pouffiere humide; comme il frémit entre leurs tiges entrelacées & court fe perdre dans l'étang. Affeyons-nous dans ce lieu agréable & frais fur cette pierre couverte de mouffe: L'ombre épaiffe de ce bois de hêtres s'étendra jufques fur nous.

Ils allerent s'affeoir an pied du rocher, fur la pierre couverte de mouffe; & MILON prenant la parole: O Lycas, *dit-il*, favant joueur de flûte, il y a déja long-tems que j'ai entendu vanter tes chanfons; effayons qui de nous chantera le mieux, car les Mufes me favorifent auffi. Je mettrai pour prix cette geniffe que tu vois agréablement tachetée de noir & de blanc.

LYCAS. Et moi je mets la meilleure chevre de mon troupeau avec fon petit, celle qui arrache le lierre de ce faule que voilà au bord de l'étang, & dont le chevreau bondit auprès d'elle. Mais, Milon, qui fera le juge? Appellerai-je le vieux Menalque? Le voilà qui travaille à conduire cette fource dans la prairie le long du bois

de hêtres. Il se connoît au mérite du chant.

Alors les deux Bergers appellent Menalque; il vint & s'assit auprès d'eux sur la pierre couverte de mousse, & Milon commença ainsi:

MILON. Heureux celui qui possede la faveur des Muses. Qu'il est doux, quand le cœur palpite de joie, qu'il est doux de faire retentir de ses chants les échos & les bois d'alentour! Mes chansons ne sont jamais plus belles que lorsque le clair de la Lune ou l'éclat vermeil de l'aurore ravissent mes sens. Je sais aussi que le chant donne de la sérénité aux heures sombres & nébuleuses. Les Muses me sont favorables. Je leur destine cette chevre blanche comme la neige. Je veux incessamment la leur offrir en sacrifice, après avoir paré ses cornes de guirlandes de fleurs, & chanter en leur honneur une Hymne nouvelle.

LYCAS. Lorsque je balbutiois encore, assis sur les genoux de mon pere, s'il jouoit quelqu'air sur son chalumeau, je l'écoutois dès-lors avec attention, & je bégayois l'air

après lui, ou bien je lui tirois en ſouriant ſa flûte de la bouche & je formois des tons diſſonans; mais bientôt Pan m'apparut en ſonge. Jeune homme, me dit-il, va dans la forêt chercher la flûte que le chanteur Hylas a ſuſpendue au chêne qui m'eſt conſacré; tu es digne d'en jouer après lui. Encore hier j'ai préſenté à ce Dieu des bourgeons de mes arbres nouvellement greffés, & j'ai verſé devant lui une cruche pleine d'huile & une autre cruche pleine de lait.

MILON. L'amour nous anime auſſi à chanter: il inſpire plus puiſſamment que l'éclat de l'aurore, plus que la fraîcheur de l'ombre, plus que la clarté paiſible de la Lune. O moment plein de charmes quand une Bergere vertueuſe applaudit à nos chanſons, quand elle les récompenſe d'un doux ſourire, ou d'une guirlande! Daphné m'a appellé ſon ami: Depuis ce moment un jour pur luit dans mon cœur, comme le Soleil du Printems éclate ſur nos campagnes; depuis ce moment les airs que je chante ſont

plus beaux. Daphné! ô ma Daphné! Ton ſourire eſt gracieux comme celui de la bienfaiſante Cérès, & ton ſavoir égale celui des Muſes.

LYCAS. Hélas, mon cœur eſt reſté long-tems libre d'amour. Tranquille alors, je ne chantois que les louanges des Dieux, le ſoin des troupeaux, l'art de greffer les arbres ou les travaux de la vigne. Mais depuis que j'ai vu Chloé, l'inſenſible Chloé, je ne chante plus que des airs plaintifs, une ſombre triſteſſe empoiſonne tous mes plaiſirs. Peu s'en eſt fallu que je n'aie triomphé de mon amour; il ne revenoit plus que rarement dans mon cœur. Mais hélas, je ne dois plus ſonger à en triompher depuis que j'ai revu Chloé près des prunelliers en fleur & que je l'ai entendu chanter. Les Zéphirs badins, folâtrant parmi les buiſſons, faiſoient tomber ſur Chloé une pluie de fleurs, qui par leur blancheur éclatante ſembloient remettre ſous nos yeux les neiges de l'hiver.

MILON. Vers cette forêt noire de ſa-

pins, murmure un ruiſſeau qui ſort des bruyeres; c'eſt là que Daphné conduit ſouvent ſon troupeau. Derniérement au lever de l'aurore, j'ornai ce lieu de guirlandes, qui voltigeoient ſuſpendues d'un arbuſte à l'autre & ſerpentoient autour de chaque tige: On auroit cru voir le ſanctuaire du Printems ou de l'aimable Vénus. Je veux, dis-je alors, je veux encore graver nos noms ſur ce pin. Je me cacherai enſuite dans quelque boſquet, je la verrai ſourire, & j'entendrai ce qu'elle dira. En finiſſant ces mots, je me mis à graver ſur l'écorce, lorſque je ſentis une guirlande qui entouroit tout-à-coup mon front. Un doux ſaiſiſſement me fit regarder auſſi-tôt derriere moi, & je vis Daphné qui rioit. J'ai tont entendu, dit-elle, & en même tems elle imprima ſur mes levres le baiſer le plus tendre.

LYCAS. Au pied de cette colline eſt ma cabane environnée d'ombre: C'eſt là que mes ruches ſont diſpoſées en deux files ſur les bords fleuris d'un ruiſſeau. Mes abeilles s'y livrent aux travaux de leur république, ſous l'ombrage frais d'un plant d'oli-

viers. Leur essor ne les a encore jamais portées loin de mes vergers, elles y bourdonnent sans cesse autour des arbres couverts de fleurs, & rassemblent pour moi d'amples provisions de miel & de cire. Regarde dans la prairie ces vaches errantes; vois comme leurs mammelles sont gonflées par l'abondance de leur lait, & comme ces veaux bondissans folâtrent autour d'elles. Vois comme mes chevres & mes brebis nombreuses arrachent les feuilles des arbustes, ou tondent l'herbe naissante. Voilà, Chloé, voilà ce que les Dieux m'ont donné; ils m'aiment parce que je suis vertueux. Ne veux-tu pas, Chloé, ne veux-tu pas m'aimer aussi, comme les Dieux m'aiment, parce que je suis vertueux?

Ainsi chanterent les Bergers; & Menalque leur dit: à qui adjugerai-je le prix, aimables Chanteurs? Vos chants sont doux comme le miel; ils coulent agréablement comme ce ruisseau; ils ravissent comme un baiser pris sur des levres vermeilles. Prens, Lycas, la genisse tachetée de noir, & donne à Milon la chevre avec son chevreau.

AMYNTAS.

Le Berger Amyntas revenoit de grand matin de la forêt voisine, portant sa hache sous son bras, & sur son dos une lourde charge de perches qu'il venoit de couper pour en faire une haie, lorsqu'il apperçut un jeune chêne planté sur le bord d'un ruisseau rapide. La violence des eaux avoit dépouillé les racines de la terre qui les couvroit, & l'arbre sembloit attendre tristement sa chûte prochaine. Ah, dit Amyntas, ce seroit grand dommage, qu'un si bel arbre fût renversé par ce torrent impétueux! Non, il ne sera pas dit que ta cime soit engloutie dans ses flots & serve de jouet à leur fureur! En même tems il mit à terre les perches dont ses épaules étoient chargées; (j'en puis, dit-il, aller chercher d'autres:) & les taillant il se mit à en construire autour de l'arbre une forte digue qu'il combla de terre humide. Quand la digue fut achevée, quand les racines dépouillées furent recouvertes de terre,

il reprit sa hache sur ses épaules, puis jettant encore sur son travail un œil satisfait, il sourit sous l'ombrage du chêne conservé par ses mains. Il se disposoit à retourner dans la forêt pour y chercher de nouvelles perches; mais du creux du chêne la (*) Dryade le rappella d'une voix gracieuse: Quoi! lui dit-elle, je te laisserois partir sans te marquer ma reconnoissance! Dis-moi, Berger bienfaisant, que voudrois-tu que je fisse pour toi? Je sais que tu es pauvre & que tu ne menes que cinq brebis aux pâturages. O Nymphe, si tu me permets de t'adresser une pierre, dit le Berger indigent, mon voisin Palemon est malade depuis la moisson, fais qu'il recouvre la santé.

Sa demande fut écoutée favorablement, & Palemon recouvra la santé: Mais Amyntas éprouva de plus la protection de la Divinité dans ses troupeaux, dans ses arbres & dans ses fruits. Il devint un riche Berger; les Dieux ne laissent aucun bienfait sans récompense.

(*) Les Dryades étoient les Divinités tutélaires des chênes, elles naissoient & mouroient avec l'arbre.

DAMON & DAPHNE.

DAMON.

Il eſt paſſé, Daphné, ce noir orage. Le bruit effrayant du tonnerre ne ſe fait plus entendre. Ne crains rien, Daphné, je ne vois plus les éclairs ſerpenter en longs ſillons de feu ſur le fond obſcur des nuages. Quittons cette grotte. Les brebis que la frayeur avoit raſſemblées ſous ce toit de feuillages, ſecouent les gouttes d'eau dont leur toiſon eſt humectée & ſe diſperſent de nouveau ſur les pâturages qu'une pluie douce a rafraîchis. Avançons & contemplons l'éclat que le retour du Soleil répand ſur la campagne.

Ils ſortirent alors de la grotte qui leur avoit ſervi d'aſyle, ſe tenant tous deux par la main. Quelle magnificence! s'écria Daphné, en ſerrant la main du Berger; que la campagne eſt riante! Comme l'azur du Ciel paroît vif entre ces nuages qui s'écartent à

comme ils fuient ces nuages; comme leurs ombres se dispersent çà & là sur la plaine éclairée par le Soleil ! Regarde, Damon, regarde là-bas les cabanes & les troupeaux dans l'ombre; mais voilà déja l'ombre qui fuit & le Soleil qui la remplace. Vois-tu comme elle court à travers le vallon sur la prairie émaillée?

Ah, Daphné! s'ecria Damon, regarde là bas l'arc d'Iris, comme il est brillant; vois comme il s'appuie sur cette colline éclatante, d'où il s'étend jusques sur la colline opposée. La Déesse favorable par les vives couleurs qu'elle imprime sur la nue obscure, annonce le calme à la contrée & semble sourire au vallon que l'orage a épargné.

Daphné répondit, en lui passant tendrement un de ses bras autour du cou: Vois comme les Zéphyrs de retour badinent avec les fleurs; vois comme les gouttes de pluie étincellent sur ces fleurs ranimées. Regarde ces papillons bigarrés & ces vermisseaux ailés qui folâtrent dans l'air aux rayons du Soleil, & cet étang voisin. -- Oh comme ces buis-

ſons mouillés & ces ſaules tremblans brillent autour de ſes bords: Vois-tu comme ſes eaux tranquilles répetent de nouveau l'image du Ciel ſerein & des arbuſtes d'alentour?

DAMON. Embraſſe-moi, Daphné, embraſſe-moi; ô quel torrent de joie me pénétre! Que tout ce qui nous environne eſt beau! Quelle ſource intariſſable de raviſſement! Depuis le Soleil vivifiant, juſqu'à la plus petite des plantes, tout eſt prodige! Quel tranſport me ſaiſit & m'entraîne! Lorſque du ſommet d'une colline élevée, je promene mes regards ſur la vaſte plaine; lorſqu'étendu ſur le gazon, j'obſerve l'immenſe variété des fleurs, des plantes & de leurs petits habitans, ou que pendant les heures de la nuit je conſidere le Ciel ſemé d'étoiles; lorſque je réfléchis ſur la révolution des ſaiſons ou ſur la croiſſance des innombrables végétaux. . . . Quand je contemple toutes ces merveilles, ma poitrine s'enfle, mes penſées ſe preſſent au dedans de moi, je ne puis les développer; alors je pleure, je

tombe abattu & je balbutie mon étonnement à celui qui a créé la terre. O Daphné, rien n'eſt comparable à ce raviſſement, ſi ce n'eſt le charme d'être aimé de toi.

DAPHNE. Ah, Damon, mon ame n'eſt pas moins tranſportée à la vue de ces merveilles. Tous deux unis dans les plus doux embraſſemens, admirons enſemble les rayons naiſſans de l'aurore, la ſplendeur du Soleil couchant & l'éclat paiſible de la Lune; que nos poitrines palpitent ſerrées l'une contre l'autre, que nos paroles inarticulées ſe confondent & balbutient notre étonnement! Quelles délices inexprimables, quand un pareil tranſport ſe mêle aux tranſports de l'amour le plus tendre!

DAMON & PHILIS.

DAMON.

J'ai déja vu feize Printems; mais ma chere Philis, je n'en ai point encore vu d'auffi beau que celui-ci: Sais-tu pourquoi? . . C'eft que je garde mon troupeau près de toi.

PHILIS. Et moi j'ai vu à préfent treize Printems. Ah, mon cher Damon, aucun, non aucun ne m'a encore paru auffi beau que celui-ci; fais-tu pourquoi? Et fans attendre fa réponfe, elle le ferra en foupirant contre fa poitrine.

DAMON. Vois-tu, Philis, comme les arbres de ce bocage touffu fe ceintrent en berceau près de cette éclufe? entens-tu murmurer cette fontaine? Allons nous y repofer fur l'herbe épaiffe, & . . .

PHILIS. Volontiers, mon cher Damon, car je ne fuis gaie qu'auprès de toi; vois-tu comme mon fein palpite de joie? Car . . . fonges-y bien, il y a cinq heures toutes entieres que je ne t'ai vu.

DAMON. Aſſis-toi, ma chere Philis, aſſis-toi ici ſur le trefle; ô que ne puis-je voir ſans ceſſe ton ſourire & tes yeux! . . . Non, ne me regarde pas ainſi, dit-il, & il ferma doucement les yeux de la jeune Bergere: Oui, en vérité, quand ton regard avec ce ſourire rencontre mes yeux, je ne ſais ce qui m'arrive; je frémis, je ſoupire & je ne puis parler.

PHILIS. Ote, Damon, ôte ta main de deſſus mes yeux; quand ta main preſſe la mienne, j'éprouve la même choſe, je ſens une agitation intérieure, à laquelle je ne comprens rien, & le cœur me bat.

DAMON. Vois-tu, Philis, vois-tu là-bas ſur cet arbre ces deux colombes? Regarde - - regarde comme elles entrelacent amicalement leurs ailes. Ecoute comme elles gémiſſent tendrement. Ha! ha! les voilà qui ſe becquetent l'une à l'autre leurs cols nuancés, & leurs têtes mignonnes & leurs petits yeux. Viens, Philis, viens, entrelaçons nos bras comme elles entrelacent leurs ailes. Tends-moi ton col & tes yeux, afin que je puiſſe auſſi te becqueter.

PHILIS. Mets tes levres contre les miennes, & puis nous nous becqueterons l'un l'autre.

DAMON. Ah, Philis, ah que ce jeu eft doux! Grand-merci, grand-merci, charmantes colombes; que jamais l'autour ne vous ôte la vie.

PHILIS. Grand-merci, charmantes colombes, grand-merci, volez ici fur mes genoux, venez demeurer avec moi. Je vous ramafferai dans les champs & dans les bois les meilleures graines. Tandis que Damon me becquetera, vous pourrez auffi vous becqueter fur mes genoux. . . Elles ne viennent point. . . Elles s'envolent. . .

DAMON. Ecoute, Philis, il me vient une idée. Amyntas chantoit derniérement le charme des baifers: Si c'en étoit là?

„ Une boiffon fraîche, difoit-il, n'eft pas
„ la moitié auffi agréable aux moiffonneurs
„ fatigués que l'eft un baifer à des amans.
„ Le bruit qui l'accompagne eft mille fois
„ plus doux que ne l'eft, lorfque l'ardeur
„ du midi nous brûle, le murmure d'un
„ ruiffeau qui coule à l'ombre d'un bois épais.

PHILIS. Oui, certainement! Je parierois que ce ſont là des baiſers. Viens, nous allons le demander à Chloé. Mais auparavant raccommode-moi ma guirlande, car tu as dérangé tous mes cheveux.



LA CRUCHE CASSEE.

Un Faune aux pieds de chevre reposoit, étendu sous un chêne, & plongé dans un sommeil profond. De jeunes Bergers l'apperçurent. Attachons-le fortement à cet arbre, dirent-ils; il faudra bien qu'il nous chante une chanson pour obtenir sa liberté. Ils le lierent au tronc du chêne & ils l'éveillerent en lui jettant des glands. Où suis-je? dit le Faune en bâillant & en étendant ses bras & ses pieds de chevre. Où suis-je? Où est ma flûte? Où est ma cruche? Ah, voici les morceaux de la plus belle des cruches! Je suis tombé ici hier étant yvre & je l'ai cassée. . . Mais qui est-ce qui m'a lié? Il dit, & regardant autour de lui, il entendit les éclats de rire des Bergers. Allons, déliez-moi, petits garçons, leur cria-t-il. Nous ne te délierons point, dirent-ils, que tu ne nous aies chanté une chanson. Que voulez-vous, Bergers, que je vous chante?

dit le Faune. Je vais vous chanter ma cruche caſſée; aſſeyez-vous ſur l'herbe autour de moi. Les Bergers ſe placerent autour de lui ſur le gazon, & il commença ainſi:

Elle eſt caſſée! elle eſt caſſée, la plus belle des cruches! En voici les morceaux autour de moi.

Qu'elle étoit belle, ma cruche! C'étoit le plus bel ornement de ma grotte. Quand un Dieu des bois paſſoit, je lui criois: Viens boire & voir la plus belle des cruches. Jupiter même dans ſes fêtes les plus joyeuſes n'avoit pas une plus belle cruche.

Elle eſt caſſée! Elle eſt caſſée, la plus belle des cruches! En voici les morceaux autour de moi.

Quand mes amis s'aſſembloient chez moi, nous nous aſſeoyions autour de la cruche, nous buvions; & celui qui buvoit, chantoit l'aventure gravée ſur le côté de la cruche que touchoient ſes levres. Hélas, mes amis, nous ne boirons plus de cette belle cruche, nous ne chanterons plus l'aventure gravée ſur le côté que toucheront nos levres!

Elle eſt caſſée! Elle eſt caſſée, la plus belle des cruches! En voici les morceaux autour de moi.

Sur cette cruche on avoit gravé l'infortune du Dieu Pan, lorſque ſaiſi d'effroi il vit la plus belle des Nymphes ſe métamorphoſer dans ſes bras même en une touffe de roſeaux bruyans. Il coupa dans ces roſeaux pluſieurs tuyaux de longueur inégale, & les réuniſſant avec de la cire, il en compoſa une flûte, & joua auſſi-tôt ſur le rivage un air lugubre. Echo entendit cette muſique nouvelle, & la répéta aux bocages & aux collines étonnées.

Mais elle eſt caſſée! Elle eſt caſſée la plus belle des cruches! En voici les morceaux autour de moi.

On voyoit enſuite Jupiter en forme de taureau blanc, transporter ſur ſon dos la Nymphe Europe à travers les flots. Sa langue flatteuſe careſſoit les genoux d'albâtre de la belle déſolée, qui pendant ce temps ſe lamentoit & joignoit les deux mains au-deſſus de ſa tête; cependant les Zéphyrs

folâtres se jouoient avec les bouéles de sa chevelure ondoyante, & les amours portés sur des dauphins complaisans précédoient sa marche en riant.

Mais elle est cassée ! Elle est cassée la plus belle des cruches ! En voici les morceaux autour de moi.

On y voyoit aussi gravé le beau Bacchus assis sous un berceau de pampres ; une Nymphe étoit couchée à son côté : Elle avoit son bras gauche passé sous la tête du Dieu, & de sa main droite élevée, elle lui enlevoit la coupe, que redemandoient ses levres riantes. Elle le regardoit d'un air languissant qui sembloit solliciter des baisers. Aux pieds de Bacchus jouoient ses tigres tachetés, qui d'un air caressant mangeoient des raisins dans les mains délicates des Amours.

Mais elle est cassée ! Elle est cassée la plus belle des cruches ! En voici les morceaux autour de moi. Echo répète le aux forets, redis le aux Faunes dans leurs grottes ; elle est cassée ! En voici les morceaux autour de moi.

Ainsi chanta le Faune ; alors les jeunes Bergers le délierent, & regarderent avec admiration les morceaux de la cruche épars sur le gazon.



DAPHNIS & CHLOE.

Le Soleil étoit près de se coucher lorsque Chloé se rendit avec son cher Daphnis sur le rivage solitaire du ruisseau qui coule en murmurant à travers le bocage de saules. Ils entrerent dans le bocage en se tenant par la main. Déja cependant Alexis étoit assis sur le bord du ruisseau. Il étoit beau & jeune, mais l'amour ne s'étoit encore jamais éveillé dans son cœur: Je te salue, jeune homme sans amour, lui dit Daphnis; il se pourroit bien pourtant qu'enfin quelque belle eût rendu ton cœur sensible, puisque tu viens chercher ainsi les ombrages solitaires; car les Amans cherchent volontiers l'ombre & la solitude. Je viens ici avec ma Chloé, nous allons chanter dans ces paisibles bosquets le bonheur de notre amour. Il dit & pressa la main de la Bergere contre son cœur: Veux-tu nous entendre, Alexis?

ALEXIS. Non, aucune belle n'a encore rendu mon cœur sensible. Je suis venu ici

pour admirer cet éclat dont le Soleil couchant dore nos montagnes; mais j'écouterai volontiers vos chants, car rien n'eſt plus agréable que d'entendre à la fin du jour des chants mélodieux.

DAPHNIS. Viens, Chloé, aſſeyons-nous ſur l'herbe à côté de lui; chantons: Ma flûte accompagnera ton chant; & toi, Alexis, tu es un habile joueur de flûte, accompagne-moi quand je chanterai.

Je t'accompagnerai, dit ALEXIS: Alors ils s'aſſirent ſur le gazon au bord du ruiſſeau, & Daphnis commença ainſi:

DAPHNIS. Vallon paiſible, & vous collines verdoyantes; non, il n'eſt point de Berger auſſi fortuné que moi, puiſque Chloé m'aime. Ma Chloé plaît à l'égal des premiers rayons du matin, lorſque le Soleil ſe détache lentement du ſommet des montagnes. Dans cet inſtant chaque fleur ſe réjouit, les oiſeaux chantent au devant de l'aſtre du jour; pleins d'allégreſſe, ils ſautent çà & là ſur les foibles rameaux & font tomber la roſée qui mouille les feuilles.

CHLOE. L'hirondelle eſt tranſportée de joie, lorſque réveillée du ſommeil qui pendant l'hiver la retenoit enſevelie dans un étang, elle ouvre les yeux aux charmes du Printems. Elle voltige ſur les ſaules, elle chante aux collines & au vallon le plaiſir qu'elle reſſent ; elle s'écrie : ô mes compagnes ! Réveillez-vous, voici le Printems. Cependant je ſuis mille fois plus tranſportée encore, car Daphnis m'aime ; je m'écrie, ô mes compagnes ! Il eſt mille fois moins doux de voir renaître le Printems, que d'être aimée d'un jeune homme vertueux.

DAPHNIS. J'aime à voir ſur le penchant d'une colline lointaine, les troupeaux errer parmi les ſombres bocages. Cependant, ô ma Chloé ! J'ai plus de plaiſir encore à voir une guirlande de fleurs nouvelles ſerpenter parmi tes cheveux bruns. J'aime à voir éclater l'azur d'un Ciel pur & ſerein ; mais l'éclat de tes yeux bleus eſt bien plus agréable lorſqu'ils m'invitent d'un air riant. Oui, ma chere Chloé, je t'aime plus que les poiſſons légers n'aiment les viviers limpi-

des, plus que l'alouette n'aime la fraîcheur du matin.

CHLOE. Derniérement je me regardois dans l'onde tranquille. Je ſoupirois : Ah! diſois-je, ſi je pouvois plaire à Daphnis, au meilleur des Bergers? Pendant ce tems-là, tu étois derriere moi, ſans que je t'apperçuſſe; tu jettois des fleurs par deſſus ma tête, & mon image diſparoiſſoit parmi les cercles qu'elles formoient. Effrayée je regardai autour de moi, je ſoupirai, & tu me preſſas contre ta poitrine. Hélas, t'écrias-tu, les Dieux me ſont témoins que je t'aime. Ah! dis-je alors, je t'aime plus que les abeilles n'aiment les fleurs, plus que les fleurs n'aiment la roſée du matin.

DAPHNIS. O Chloé! Lorſque les yeux mouillés de larmes & me ſerrant dans tes bras, tu me dis : Daphnis, je t'aime. Alors à travers l'ombre des arbres j'éleve mes regards vers le Ciel éclatant. O Dieux! m'écriai-je en ſoupirant, comment puis-je aſſez vous remercier de mon bonheur, de ce que vous m'avez donné Chloé? Puis re-

tombant fur fon fein; je pleure & fes baifers effuient mes larmes.

CHLOE. Et mes baifers effuient tes larmes; mais auffi-tôt des larmes plus abondantes coulent de mes yeux & fe mêlent aux tiennes. Je foupire alors, „ ah Daphnis! „ tu foupires à ton tour „ ah Chloé! & l'écho foupire après nous. L'herbe tendre du Printems récrée les troupeaux; les fraîches ombres récréent pendant les ardeurs brûlantes du midi: Pour moi, Daphnis, rien ne me récrée autant que d'entendre ta bouche gracieufe me dire que tu m'aimes.

Ainfi chanterent Daphnis & Chloé. Heureux enfans! dit Alexis, & il foupira. Heureux enfans! ah! maintenant je fens que l'amour eft un bonheur; vos chants, vos regards & vos tranfports me l'ont appris.

LYCAS,

ou

L'INVENTION DES JARDINS.

L'hiver orageux nous tient renfermés dans nos appartemens, & les tourbillons impétueux agitent les flocons qui tombent en pluie argentée. L'imagination va m'ouvrir le trésor des images qu'elle a recueillies dans la saison des fleurs, ou pendant les ardeurs brûlantes de l'Eté, ou en contemplant la riche variété de l'Automne. Dans leur nombre je choisirai les plus belles, je les arrangerai, j'en ornerai pour toi mes chants, aimable Daphné. C'est ainsi qu'un Berger compose une guirlande pour sa Bergere, & ne choisit que les fleurs les plus belles. Oh puissai-je réussir à te plaire! Lorsque ma muse va chanter, comment dans la jeunesse du monde, un Berger inventa l'art des jardins.

C'est ici le lieu, disoit le beau Berger Lycas, c'est sous cet ormeau qu'hier au

coucher du Soleil, la belle Chloé m'a donné le premier baiser. Tu étois ici, tu soupirois, tandis que mes bras tremblans s'entrelaçoient autour de toi; tandis que mes paroles mal assurées, mon cœur palpitant & mes yeux en pleurs t'apprenoient mon amour. O Chloé! Ce fut alors que ta houlette s'échappa de ta main tremblante, ce fut alors que tu te laissas tomber sur mon sein agité. Lycas, dis-tu d'une voix entrecoupée, ô Lycas! je t'aime! Bois paisibles, fontaines solitaires, soyez-en témoins; mille fois vous avez entendu les plaintes de mon amour, & vous fleurs, vous vous êtes abreuvées de mes larmes comme de la rosée.

O Chloé! quelle joie me ravit! Oui, l'amour est un bonheur inexprimable! Que ce lieu soit à jamais consacré à l'amour! Je veux planter des rosiers autour de cet ormeau. Le long de sa tige s'élévera en serpentant la souple scammonée parée de ses fleurs d'un blanc tacheté de pourpre. Je veux rassembler ici tout le Printemps. Je

planterai la belle pivoine à côté des lys. J'irai dérober aux prairies & aux collines leurs plantes chargées de fleurs, la violette & l'œillet, la campanelle azurée & la brune ſcabieuſe. Je prendrai tout; j'en formerai comme un boſquet, où l'on reſpirera les plus doux parfums; je conduirai enſuite la ſource voiſine autour de cette forêt de fleurs qui deviendra une petite Isle, & je l'environnerai d'une haie d'épines pour empêcher les chevres & les brebis de la détruire. Accourez alors! accourez, plaintives tourterelles, vous qui vivez d'amour, venez gémir ſur la cime de l'ormeau; venez petits oiſeaux! Pourſuivez vos compagnes à travers les buiſſons de roſes, chantez votre bonheur ſur leurs rameaux balancés; & vous papillons bigarrés de couleurs ſans nombre, joignez-vous dans les boſquets de fleurs, & uniſſez-vous ſur les lys agités par vos transports.

Alors le Berger, qui paſſera dans le voiſinage, s'écriera, lorſque les Zéphyrs por-

teront au loin jusqu'à lui ces doux parfums : à quelle divinité ce lieu est-il consacré ? Appartient-il à Vénus ? Ou bien Diane l'a-t-elle ainsi embelli pour s'y livrer au sommeil après les fatigues de la chasse ?



PALEMON.

Que l'aurore brille agréablement à travers ces coudriers & ces rosiers sauvages, qui s'étendent devant ma fenêtre! Que l'hirondelle chante gaiement sur la poutre, qui soutient le toit de ma cabane! La vive alouette chante aussi du haut des airs. Toute la nature s'éveille: la rosée a ranimé les plantes, elles semblent rajeunies; je crois rajeunir aussi. Mon bâton, le soutien de ma vieillesse, va me conduire à la porte de ma chaumiere. Là je me placerai vis-àvis du soleil levant, & je parcourirai des yeux la verdure des prés.

Que tout ce qui m'environne est beau! Tout ce que j'entens est la voix du bonheur & de la reconnoissance. Les oiseaux dans les airs, le Berger dans la plaine chantent la joie qui les anime; les troupeaux sur les collines verdoyantes & dans les vallons entrecoupés de ruisseaux, expriment le plaisir par leurs mugissemens. Combien de tems,

ô Dieux, combien de tems ſerai-je encore témoin de votre bonté? J'ai vû quatre-vingt-dix fois la révolution des ſaiſons, & quand mes penſées ſe tournent en arriere pour contempler depuis ce moment jusqu'à l'heure de ma naiſſance, cette vaſte, mais douce perſpective, dont le premier terme échappe à ma vûe & ſemble ſe perdre dans le vague d'un air pur & ſerein. Ah qu'alors tout mon cœur eſt ému! Ce transport que ma langue ne peut balbutier; ces larmes de joie que je répands, ah Dieux! ne ſont-ce pas là de trop foibles actions de graces pour vos bienfaits? Ah, coulez mes larmes, coulez le long de mes joues! Quand je regarde en arriere, il me ſemble, que toute ma vie n'a été qu'un long Printems, & que les momens ténébreux, ſemés dans ſon cours, ont été de ces orages paſſagers, qui rafraîchiſſent les campagnes & raniment les plantes. Jamais une contagion funeſte n'a diminué notre troupeau; jamais aucun accident n'a fait périr nos arbres; jamais l'infortune ne s'eſt repoſée long-tems ſur cette cabane.

Avec quels transports j'envisageois l'avenir, lorsque mes enfans sourioient en folâtrant dans mes bras, ou lorsque ma main guidoit leurs pas chancelans ! En voyant germer ces tendres rejettons, je portois ma vûe dans l'avenir, je versois des larmes de joie ; je veux, disois-je, les garantir de tous les accidens ; je veillerai sur leur croissance, les Dieux béniront mes efforts, ils s'éleveront, ils porteront des fruits, ils deviendront arbres, & la douce fraîcheur de leur ombre récréera ma foible vieillesse. En parlant ainsi, je le pressois contre ma poitrine. Maintenant qu'ils ont achevé de croître sous la bénédiction des Dieux, ma vieillesse grisonnante trouve sous leur ombre un heureux abri. C'est ainsi, que j'ai vû croître ces pommiers, ces poiriers & ces grands noyers, que j'ai plantés dans ma jeunesse autour de ma cabane. Ils étendent au loin leurs rameaux antiques, & couvrent d'un ombrage agréable ma petite habitation.

La plus cruelle de toutes mes peines, ce fut, ô ma chere Mirta ! ce fut lorsque pen-

chée fur mon fein palpitant, tu expiras dans mes embraffemens. Douze fois déja le Printems a paré ta tombe de fleurs. Mais le jour, l'heureux jour approche, où mes os feront étendus près des tiens. La nuit prochaine va peut-être en amener le moment.

Je vois avec plaifir ma barbe grife flotter en ondes blanchâtres fur ma poitrine & rendre témoignage de la conftante bonté des Dieux. Doux Zéphyrs, qui voltigez autour de moi, ne dédaignez pas de vous jouer dans les replis argentés que ma barbe forme fous mon menton: ils valent bien les cheveux blonds du jeune homme enjoué, & les boucles brunes qui flottent fur le col de la jeune fille dans la fleur de fa beauté.

Que ce jour foit pour ma vieilleffe un jour de réjouiffance! Je raffemblerai autour de moi tous mes enfans, & jufqu'à mon petit-fils qui commence à bégayer. J'offrirai au Dieux un facrifice: l'autel fera placé ici à l'entrée de ma cabane, j'entourerai ma tête chauve d'une guirlande, ma foible main prendra la lyre, & tous enfemble

chanterons autour de l'autel un cantique de louange. Je couvrirai ensuite ma table de fleurs, & au milieu de la joie de nos entretiens, nous mangerons la victime. Ayant ainsi parlé, Palemon se leva en tremblant & s'appuyant sur son bâton, il appella ses enfans, & célébra gaiement avec eux une fête en l'honneur des Dieux.

Le soir vint, & Palemon rempli d'un saint pressentiment leur dit : O mes enfans! Sortons, allons visiter la tombe de Myrta ; nous y répandrons du vin & du miel, & nous terminerons la fête par des hymnes. Ils sortirent & allerent sur la tombe. Embrassez-moi, mes enfans, dit le vieillard, dans un saint ravissement. Alors, au milieu de leurs embrassemens, il fut changé en un cyprès dont l'ombre couvre encore le tombeau.

La Lune, paisible témoin de cette aventure, s'arrêta dans sa course. Quiconque se repose à l'ombre de cet arbre, se sent le cœur agité d'un saint transport, & de pieuses larmes coulent de ses yeux.

MIRTILE & THYRSIS.

Mirtile s'étoit rendu pendant une nuit fraîche sur un côteau qui dominoit au loin sur la plaine. Quelques branches seches formoient un feu clair, auprès duquel le Berger seul, étendu sur le gazon, parcouroit de ses regards errans le Ciel semé d'étoiles & la campagne éclairée par la Lune. Tout à coup inquiet d'un bruit léger qu'il entendoit dans l'obscurité, il regarda derriere lui; c'étoit Thyrsis. Sois le bien-venu, lui dit Mirtile, assis-toi près du feu: Par quel hazard viens-tu ici, tandis que tout dort dans le canton?

THYRSIS. Te voilà, Mirtile, bon soir. Si j'avois cru te trouver, je n'aurois pas tant hésité à suivre la lueur de cette flamme, qui brille avec tant d'éclat au milieu de l'obscurité répandue sur la vallée. Ecou-

te, Mirtile, à préſent que la ſombre clarté de la Lune & la ſolitude de la nuit nous invitent à des chants graves, écoute ce que j'ai à te propoſer. Je te donnerai une belle lampe d'argile, travaillée artiſtement par mon pere. C'eſt un ſerpent avec des ailes & des pieds; il ouvre une large gueule, dans laquelle brûle une petite meche. L'animal replie ſa queue en enhaut, pour former une anſe commode. Je t'en ferai préſent, ſi tu veux me chanter l'aventure de Daphnis & de Chloé.

MIRTILE. Je veux bien te chanter l'aventure de Daphnis & de Chloé, puiſque la nuit nous invite à des chants graves. Voici des branches ſeches, prens garde que le feu ne s'éteigne pendant que je chanterai.

Antres des rochers, répétez mes accens plaintifs; faites retentir au loin mes chants lugubres, dans les bois & ſur le rivage.

La Lune éclairoit paiſiblement l'horizon. Chloé ſolitaire ſur le rivage, attendoit impatiemment un bateau, dans lequel Daphnis devoit traverſer le fleuve. Qu'il tarde long-

tems, mon amant! disoit-elle, & le rossignol se taisoit pour écouter les accens de sa passion. Qu'il tarde long-tems! Mais .. écoutons .. j'entends un bruit comme quand les flots frémissent contre un bateau. Viens-tu! Oui .. Non ce ne l'est pas. Flots bruyans, voulez-vous encore me tromper? Ne vous jouez pas de la tendre impatience d'une Bergere passionnée. Où es-tu à présent, cher amant? L'amour n'a-t-il pas prêté des ailes à tes pieds? Traverses-tu à présent le bois pour gagner le rivage? Ah! puissent tes pieds empressés ne rencontrer aucune épine! Qu'aucun serpent ne blesse tes talons! Chaste Déesse, dont les fleches n'ont jamais manqué d'atteindre leur but; Lune, ou Diane, répans sur son passage ta douce clarté; oh quand il sortira du bateau! Avec quelle ardeur je le presserai dans mes bras! Mais pour cette fois, certainement, ô flots, certainement pour cette fois vous ne me trompez pas! Frémissez légérement autour de son bateau, portez-le soigneusement sur votre dos. Et vous Nymphes, si

jamais vous avez aimé, si jamais vous avez sû ce que c'est que d'attendre ce qu'on aime. . . Ah je le vois ! . . Cher Daphnis . . tu ne me réponds point ! Dieux ! . . à ces mots Chloé tomba évanouie sur la rive.

Antres des rochers, répétez mes accens plaintifs ; faites retentir au loin mes chants lugubres, dans les bois & sur le rivage.

Un bateau renversé flottoit sur les ondes. La Lune éclairoit cette avanture déplorable. Chloé évanouie étoit étendue sur la rive, un silence effrayant régnoit autour d'elle. Elle se réveilla enfin ; réveil affreux ! La Lune se cacha derriere les nuages. Chloé étoit assise au bord du fleuve, tremblante & muette ; ses soupirs & ses sanglots soulevoient sa poitrine ; elle jetta un cri perçant, l'écho porta dans toute la contrée les accens de sa douleur. Un gémissement inquiet résonnoit dans les bois & parmi les buissons. Elle tordoit les bras, elle se frappoit la poitrine, elle s'arrachoit les cheveux. Ah Daphnis, Daphnis ! Flots perfides, Nymphes barbares ! Ah malheureuse que je suis ! s'écria-

t-elle ; quoi j'héfite ! Je tarde encore à chercher la mort dans les ondes qui m'ont ravi les délices de ma vie ! Et à l'inftant elle fe précipita du rivage dans le fleuve.

Antres des rochers , répétez mes accens plaintifs ; faites retentir au loin mes chants lugubres, dans les bois & fur le rivage.

Mais les Nymphes avoient ordonné aux ondes de la porter foigneufement fur leur dos. Nymphes cruelles ! S'écria-t-elle, ah, ne différez pas ma mort ! Flots, hâtez-vous de m'engloutir ! Mais les flots ne l'engloutirent point ; ils la porterent doucement fur leur dos jufqu'aux bords d'une petite Isle. Daphnis avoit gagné cette Ifle à la nage. Avec quelle tendreffe ! Avec quels tranfports elle fe précipita dans les bras de fon amant ! Inutilement voudrois-je exprimer par mes chants ce qu'elle reffentit alors. Telle & moins tendre encore eft la joie du roffignol, lorfqu'il s'eft envolé de fa prifon ; fa compagne avoit paffé les nuits entieres à gémir triftement fur la cime des arbres : Maintenant il vole à fa compagne encore trem-

blante. Ils ſoupirent, ils ſe becquetent, ils entrelacent leurs ailes ; ils expriment leurs tranſports par des chants d'allégreſſe & interrompent le ſilence de la nuit.

Antres des rochers, ceſſez de répéter des ſons plaintifs ; faites retentir la joie dans les bois & ſur le rivage. Et toi, Thyrſis, donne-moi la lampe, car je t'ai chanté l'avanture de Daphnis & de Chloé.

CHLOE.

Nymphes favorables, qui habitez cette grotte paiſible! Vous dont les mains ont planté ces buiſſons touffus qui en cachent l'entrée, pour vous procurer un ombrage frais & un repos tranquille: Vous qui de vos urnes verſez les eaux de cette claire fontaine, lorſque vous n'êtes point occupées à danſer dans les épaiſſes forêts avec les Dieux des bois! Si dans ce moment vous ſommeillez ou ſur les côteaux voiſins ou ſur vos urnes, que ma voix ne trouble point votre repos. Mais ſi vous veillez, ô Nymphes favorables, prêtez l'oreille à mes plaintes. J'aime . . hélas . . j'aime Lycas aux cheveux blonds! N'avez-vous point vu quelquefois ce jeune Berger lorſqu'il conduit dans ces lieux ſes vaches tachetées & ſes veaux bondiſſans, & lorſque marchant à leur ſuite, il appelle les échos par les doux ſons de ſa flûte? N'avez-vous point entendu ſa voix lorſquil chante ou les charmes du

Printems, ou la joie qui accompagne la moiſſon, ou les couleurs variées de l'Automne, ou le ſoin des troupeaux? Hélas! j'aime le plus beau des Bergers, & le plus beau des Bergers ne ſait pas, que je l'aime. Que tu as duré long-tems, triſte & rigoureux Hyver, qui nous as chaſſés des pâturages! O quel long intervalle s'eſt écoulé depuis que j'ai vû Lycas pour la derniere fois dans l'Automne! Hélas! il dormoit couché dans le bocage. Qu'il étoit beau! Comme les Zéphyrs ſe jouoient dans les boucles de ſa chevelure! la clarté du Soleil répandoit ſur lui les ombres flottantes des feuilles. Ah! je le vois encore, je vois les ombres des feuilles voltiger çà & là ſur ſon beau viſage; je le vois ſourire comme dans le ſonge le plus agréable. Je m'empreſſai de ramaſſer des fleurs, j'en formai doucement une guirlande autour de ſa belle chevelure & une autre autour de ſa flûte; puis je me retirai à l'écart. Je veux, diſois-je, attendre ici le moment de ſon réveil. Comme il va rire! comme il va être étonné de

voir ſa tête & ſa flûte entourées de guirlandes! Je vais attendre qu'il s'éveille, il faudra bien qu'il me voie ſi je reſte ici; & s'il ne me voyoit pas? . . . . Oh! je me mettrois à rire tout haut. Je parlois ainſi, & je me tenois dans le boſquet voiſin, lorſque mes compagnes m'appellerent. O que je fus piquée! Il fallut m'en aller, & je ne pus être témoin de ſon ſourire & de ſa joie, lorſqu'il vit ſa chevelure & ſa flûte entourées de fleurs. Quel plaiſir à préſent! Voilà le Printems de retour; je reverrai Lycas dans les prés. O Nymphes! je vais ſuſpendre ici des guirlandes aux rameaux de ces arbuſtes, qui ombragent votre grotte. Ce ſont les premieres fleurs du Printems, la violette hâtive, le muguet, la jaune primevere, la marguerite rougeâtre & les premieres fleurs des arbres. Soyez favorables à mon amour; & ſi Lycas vient dormir ſur le bord de cette fontaine, dites-lui en ſonge, que c'eſt Chloé, qui a entouré de fleurs ſa chevelure & ſa flûte: dites-lui, que c'eſt Chloé, qui l'aime. Ainſi parla Chloé. En

même tems elle ſuſpendit autour des arbuſtes encore privés de feuilles, une guirlande des premieres fleurs. Alors il ſortit de la grotte un doux frémiſſement, ſemblable au murmure de l'écho, lorſqu'il répete les ſons d'une flûte éloignée.



MENALQUE
& le Chasseur
ESCHINE.

Le jeune Berger Menalque conduisoit son troupeau sur les montagnes : s'étant enfoncé dans les gorges, pour chercher dans un bois sauvage une de ses brebis, il trouva dans ce bois un homme, que l'excès de la fatigue avoit contraint de se coucher sous un buisson. Ah jeune Berger ! s'écria cet homme, je vins hier sur cette montagne sauvage, pour y chasser les chevreuils & les sangliers. Je me suis égaré, & jusqu'à ce moment je n'ai rencontré aucune cabane, je n'ai trouvé aucune fontaine, pour étancher ma soif, ni aucune nourriture, pour appaiser ma faim. Aussi-tôt le jeune Menalque tira de sa poche du pain & du fromage frais, qu'il lui donna : puis il prit le flacon qui étoit à son côté : rafraîchis-toi, lui dit-il, voilà du lait frais ; suis-moi en-

ſuite, afin que je te conduiſe hors de la montagne. L'homme ſe rafraîchit & le Berger le conduiſit hors de la montagne.

Alors le Chaſſeur Eſchine lui dit: Beau Berger, tu m'as ſauvé la vie; comment puis-je te récompenſer? Viens avec moi dans la ville; là on n'habite point ſous des toits de chaume. Des palais de marbre entourés de colonnes ſuperbes s'élevent juſqu'aux nues. Tu demeureras avec moi; tu boiras dans des coupes d'or, & tu mangera des mets ſomptueux dans des plats d'argent.

Menalque reprit: Qu'irai-je faire dans la ville? Je ſuis en ſûreté dans ma petite cabane, elle me met à l'abri de la pluie & des vents impétueux. Si elle n'eſt point entourée de colonnes, elle eſt environnée d'arbres fruitiers & de pampres verds. Je vais puiſer de l'eau claire à la fontaine voiſine dans une cruche de terre; j'ai auſſi du vin doux, je mange ce que mes arbres & mon troupeau me donnent, & ſi je n'ai point de vaſe d'or ou d'argent, je pare ma table de fleurs odorantes.

ESCHINE. Viens avec moi, Berger; on a auſſi à la ville des arbres & des fleurs. L'art a planté ceux-là en allées bien droites, & raſſemblé celles ci dans des parterres ſymmétriques. On y voit auſſi des fontaines que des hommes & des Nymphes de marbre verſent dans des baſſins magnifiques.

MENALQUE. Nos bois ombragés par la ſimple nature ſont encore plus beaux avec leurs routes tortueuſes; nos prairies parées de mille fleurs ſemées au hazard, ſont encore plus agréables. J'ai auſſi planté des fleurs autour de ma cabane, de la marjolaine, des lys & des roſes. O que nos fontaines ſont belles! Lorſqu'elles ſortent en bouillonnant du ceux des rochers, ou lorſqu'elles tombent du haut des collines à travers les buiſſons, pour ſerpenter enſuite dans les près fleuris. Non je ne vais point à la ville.

ESCHINE. Là tu verras des jeunes filles vêtues de ſoie, & dont le teint n'eſt point terni par les ardeurs du Soleil; elles ſont blanches comme du lait, parées d'or &

de perles précieuſes. Là des Muſiciens habiles enchanteront tes oreilles par des concerts harmonieux.

MENALQUE. Ma brune Bergere eſt belle auſſi. Je voudrois que tu la viſſes, quand elle ſe pare avec des roſes fraîches, ou avec une guirlande de différentes couleurs. O que nous avons de plaiſir, quand nous ſommes aſſis à l'ombre d'un bois ſur le bord d'un ruiſſeau qui murmure ! Elle chante alors ; ah qu'elle chante agréablement ! J'accompagne ſa voix avec ma flûte ; nos chants retentiſſent au loin, & l'écho les répete après nous. Quelquefois auſſi nous prêtons l'oreille au doux ramage des oiſeaux qui chantent ſur la cime des arbres ou ſur les branches des buiſſons. Vos Muſiciens chantent-ils mieux que le roſſignol, ou que la gentille fauvette ? Non, non, je ne vais pas avec toi à la ville.

ESCHINE. Que te donnerai-je donc, Berger ? Prens cette poignée d'or & ce fourniment du même métal.

MENALQUE. Qu'ai-je beſoin d'or ?

J'ai tout en abondance: Avec de l'or acheterai-je le fruit de mes arbres, ou les fleurs des prairies, ou bien le lait de mes troupeaux?

ESCHINE. Que te donnerai-je donc, heureux Berger? Comment pourrai-je reconnoître ton bienfait?

MENALQUE. Donne moi ce flacon que je vois pendu à ton côté: Il me semble qu'on a gravé dessus le jeune Bacchus avec les Amours qui cueillent du raisin dans des corbeilles. Alors le chasseur avec un sourire de bonté lui donna le flacon, & le jeune Berger sauta de joie comme un agneau qui bondit.

MYRTILE & DAPHNE.

MYRTILE.

Déja, ma Sœur, si matin! le Soleil n'est pas encore avancé derriere la montagne. A peine l'hirondelle a-t-elle commencé son ramage; à peine le coq matineux a-t-il salué l'aurore, & déja tu cours dans la rosée: Quelle fête prépares-tu donc aujourd'hui, & pourquoi as-tu si matin rempli ta corbeille de fleurs?

DAPHNE. Te voilà, mon cher Frere, bon jour! d'où viens-tu, pendant l'humidité du matin? Quel ouvrage as-tu entrepris dès la pointe du jour? Pour moi, je suis venue ici chercher des violettes, du muguet, des roses, & pendant que notre pere & notre mere dorment encore, je vais les surprendre sur leur lit. Ils se réveilleront en re-

ſpirant leurs doux parfums, & ſe réjouiront quand ils ſe verront entourés de fleurs.

MYRTILE. O ma chere Sœur ! ma vie ne m'eſt pas ſi chere que toi. Quant à moi, ma Sœur, tu ſais bien, qu'hier au coucher du ſoleil, comme notre pere tournoit les yeux vers ce côteau, ſur lequel il ſe repoſe ſouvent, il diſoit : Oh quel plaiſir, s'il y avoit là-bas un berceau, pour nous recevoir ſous ſon ombre ! je l'entendis & je fis comme ſi je ne l'avois pas entendu. Mais long-tems avant le lever du ſoleil, je ſuis venu ici, j'y ai conſtruit un berçeau, & j'ai attaché fortement à l'entour les branches pendantes des coudriers. Regarde, ma Sœur, l'ouvrage eſt achevé : ne me décele pas, juſqu'à ce que lui même l'ait apperçu. Que ce jour va être heureux pour nous !

DAPHNE. O mon Frere ! comme il ſera ſurpris agréablement, quand il appercevra de loin le berceau. Je m'en vais à l'inſtant ; je vais me gliſſer légérement auprès du lit de nos parens, & repandre ces fleurs autour d'eux.

MYRTILE. Lorfqu'ils fe reveilleront au milieu de ces doux parfums, ils fe regarderont avec un fouris tendre, & diront: C'eft Daphné, qui a fait tout ceci! où eft-elle, cette enfant? Avant que nous fuffions éveillés, elle étoit occupée de nos plaifirs.

DAPHNE. Eh vraiment! quand notre pere de fa fenêtre verra le berceau: Me trompé-je, dira-t-il alors? voilà un berceau là-bas fur le haut de la colline; fûrement c'eft mon fils, qui l'a conftruit. Qu'il foit béni! le repos de la nuit ne l'a pas empêché de fonger à rejouir notre vieilleffe. Alors, mon cher frere, le jour entier fera rempli de délices. Car celui, qui a commencé la matinée par une bonne action, réuffit dans tout; & la joie s'épanouit pour lui fur chaque fleur.

PHILIS & CHLOE.

PHILIS.

Chloé, je te vois toujours porter ce panier à ton bras!

CHLOE. Oui, Philis, oui je porte toujours à mon bras ce panier: Je ne le donnerois pas pour tout un troupeau; non je ne le donnerois pas. (*Et en parlant ainsi, elle le pressoit en souriant contre son côté.*)

PHILIS. Et pourquoi donc, Chloé, pourquoi mets-tu ce panier à si haut prix? Veux-tu que je devine? - - Oh comme tu es rouge! devinerai-je?

CHLOE. Comment? - - rouge?

PHILIS. Oui vraiment: Te voilà comme si la lueur du Soleil couchant donnoit sur ton visage.

CHLOE. Eh bien, Philis, je te dirai la vérité. Le jeune Amyntas, le plus beau des Bergers, m'en a fait présent; il l'a lui-même façonné. Vois avec quelle netteté,

avec quelle grace ces feuilles vertes & ces fleurs rouges s'entrelacent fur ce fond blanc! Auffi mon panier m'eft-il bien précieux: Par-tout où je vais, je l'ai à mon bras. Les fleurs me paroiffent plus belles, elles exhalent une odeur plus fuave, quand je les porte dans mon panier: Les fruits rempliffent ma bouche d'une faveur plus douce quand je les ai pris dans mon panier. Philis . . . Mais quoi . . dirai-je tout? J'ai . . j'ai déja baifé mon panier bien des fois . . certainement Amyntas eft le plus aimable & le plus beau des Bergers.

PHILIS. Je l'ai vû y travailler. Si tu favois les difcours qu'il adreffoit alors à ce panier! Mais Alexis mon Berger n'eft pas moins beau: Je voudrois que tu l'entendiffes chanter. Je veux te répéter le conplet, qu'il m'apprit hier.

CHLOE. Mais, Philis, qu'eft-ce donc qu'a dit Amyntas au panier?

PHILIS. Tout à l'heure: Mais il faut auparavant que je te chante ce couplet.

CHLOE. Ha! . . eft-il long?

PHILIS. Ecoute, le voici :

„ Je fuis gai quand les rayons du cou-
„ chant colorent mon vifage fur le penchant
„ de cette colline. Je fuis plus gai encore
„ quand je te vois fourire. Le Moiffon-
„ neur, lorfqu'il apporte la derniere gerbe
„ dans fa grange déja pleine, ne revient
„ pas au village avec autant de joie, que
„ j'en reffens, lorfqu'après avoir reçu un
„ baifer de toi, je retourne dans ma ca-
„ bane. Ainfi chantoit Alexis. „

CHLOE. Voilà une belle chanfon ! Mais, Philis, qu'eft-ce qu'Amyntas difoit au panier ?

PHILIS. J'en ris encore. Il étoit affis dans l'oferaye au bord de l'étang, & tandis que fes doigts arrangeoient artiftement les brins verds avec les bruns & les blancs ; en même tems. . .

CHLOE. Eh bien ! pourquoi interrompre ton récit ?

En même tems (*continua Philis en riant toujours*) il parloit & difoit au panier : Je veux te donner à Chloé, à la belle Chloé,

dont le fourire a tant de charmes. Conduifant hier fon troupeau devant moi ; bon jour, Amyntas, me dit-elle, & elle fourioit d'un air fi doux! fi doux, que le cœur me battoit. Et vous branchages de toutes couleurs, laiffez-vous courber fans réfiftance & ne vous rompez pas lorfque je vous entrelace; car vous ferez placés au côté de la plus charmante des Bergeres, de Chloé. Oui, fi Chloé fait quelque cas de ce panier. Oh fi elle en faifoit cas! Si elle le portoit fouvent à fon côté! . . C'eft ainfi qu'il parloit, & le panier fe trouvant fini il fe leva tout à coup & fauta de joie d'avoir fi bien réuffi.

CHLOE. Ah! Je pars: C'eft derriere cette colline, qu'il a conduit fon troupeau. Je pafferai auprès de lui ; je lui dirai: Vois, Amyntas, vois, j'ai à mon bras ton panier.

TITIRE & MENALQUE.

Le vieillard Menalque couché ſur le panchant d'une colline recevoit l'impreſſion benigne des rayons du Soleil. Plongé dans une agréable rêverie, il parcouroit des yeux la contrée embellie par l'Automne; cependant Titire le plus jeune de ſes fils, étoit depuis long-tems à ſes côtés ſans qu'il le remarquât. Dans ſa douce extaſe, le vieillard ſoupiroit, & ſon fils le contempla long-tems avec une joie paiſible. O mon Pere, lui dit-il enfin avec tendreſſe, que ton raviſſement doit être délicieux! je vois depuis long-tems tes regards ſe promener au loin ſur la contrée embellie par l'Automne, & je t'entens ſoupirer. O mon Pere, j'ai une demande à te faire, daigne me l'accorder.

MENALQUE. Dis-moi ce que tu demandes, mon cher fils, & assis-toi à mon côté, afin que je te baise le front; & Titire s'assit à son côté, & le vieillard baisa tendrement le front de son fils. Mon pere, continua le jeune homme; mon frere aîné m'a raconté, (car souvent, lorsque nous sommes assis à l'ombre auprès de nos troupeaux, nous parlons de toi, & alors des larmes, des larmes de joie coulent de nos yeux.) Mon frere aîné m'a raconté, qu'autrefois tout le canton t'avoit appellé d'une voix commune le premier des chanteurs, & que tu avois gagné plus d'une chevre aux combats du chant. O si maintenant que le spectacle de la contrée, embellie par l'Automne, te remplit de transports, si tu voulois essayer de me chanter une chanson! Accorde-moi cette grace, ô mon pere, accorde-la moi.

Menalque reprit avec un doux sourire: Je vais essayer, & si les Muses qui m'ont si souvent aidé à remporter le prix, m'aiment encore, je te chanterai une chanson.

Alors ſes regards parcoururent encore une fois la campagne & il commença :

„ Daignez m'exaucer encore, ô Muſes, „ prêtez encore l'oreille à ma voix caſſée. „ Au printems de mes jours, ſur les bords „ des ruiſſeaux murmurans, & à l'ombre „ des bois ſilencieux, vous ne fûtes jamais „ inexorables pour moi : Dans ma vieilleſſe „ griſonnante favoriſez encore le ſuccès de „ mes chants.

„ Campagnes où regne l'Automne, quels „ doux tranſports vous verſez dans mon „ ame ! De quel éclat ſe pare l'année mou„ rante ! Les roſeaux & les ſaules forment „ une bordure jaune autour des étangs, „ les têtes jaunes des pommiers & des poi„ riers ſont éparſes ſur les côteaux bigarés „ & ſur les prairies dont la verdure eſt „ entrecoupée par le rouge enflammé des „ ceriſiers. Dans l'Automne les bocages „ offrent des couleurs auſſi variées que les „ prairies dans le Printems lorſqu'elles ſont „ couvertes de fleurs. Une teinte rougeâ„ tre s'étend du haut du côteau dans le

„ vallon, interrompue par des ſapins &
„ des pins toujours verds. Déja les feuil-
„ les répandues ſur la terre gémiſſent ſous
„ les pieds du voyageur. Les troupeaux
„ errent gravement ſur le gazon dépouillé
„ de fleurs. La ſeule colchique rougeâtre
„ paroît encore, & annonce les frimats.
„ Vous allez vous repoſer pendant l'Hiver,
„ arbres bien-faiſans, qui nous donniez li-
„ béralement vos fruits mûrs, & qui prêtiez
„ la fraîcheur de votre ombre aux Bergers
„ & aux troupeaux. Ah! Qu'aucun de
„ nous ne ſe rende au repos du tombeau,
„ ſans avoir auſſi porté des fruits doux &
„ répandu ſur les malheureux une ombre
„ protectrice. O mon fils, la bénédiction
„ repoſe ſur la cabane du juſte, & autour
„ de ſa grange. O mon fils! Celui dont
„ le cœur eſt droit & qui met ſa confiance
„ dans les Dieux, n'a point à craindre de
„ porter ſes pas ſur un marais trompeur.
„ Quand le juſte fait un ſacrifice, la fumée
„ en monte juſques dans l'Olympe, les Dieux
„ écoutent avec bonté ſes actions de graces

„ & ses vœux. Jamais la chouette par ses
„ cris, jamais le crapaud volant par ses
„ croassemens lugubres ne lui présagent des
„ accidens funestes. Il habite en sûreté,
„ il vit en repos sous son toit paisible, ses
„ Pénates favorables entendent ses discours
„ vertueux & le bénissent. A la vérité
„ des jours sombres se font voir quelque-
„ fois dans le Printems, des nuées d'orage
„ troublent quelquefois l'Eté le plus serein;
„ Mais, ô mon fils, ne murmure pas, si
„ dans cette poignée de tes jours, Jupiter
„ a mêlé quelques heures ténébreuses. Con-
„ serve, mon cher fils, mes instructions
„ dans ta mémoire, lorsque je t'aurai pré-
„ cédé dans le tombeau. Vents impétueux,
„ épargnez, je vous conjure, épargnez la
„ parure de l'Automne, qu'un souffle léger
„ en se jouant dépouille lentement les ar-
„ bres de leurs feuilles mourantes, afin
„ que la variété de nos campagnes puisse
„ encore quelquefois enchanter mes regards.
„ Peut-être quand tu reviendras, ô bel
„ Automne, peut-être ne pourrai-je plus

„ te voir. Quel arbre alors couvrira de „ ſes feuilles mourantes la terre où je repoſerai ? „

Ainſi chanta le vieillard, & Titire en pleurant preſſa les mains de ſon pere contre ſes joues.



L'INVENTION
DE LA LYRE ET DU CHANT.

Dans les jours de la jeunesse du monde, lorsque les hommes n'étoient point encore corrompus, lorsque les premiers germes des arts naissoient de la nature & des besoins peu nombreux de l'innocence, une jeune fille vivoit: Nulle autre de son tems ne l'égaloit en beauté, nulle autre n'avoit été formée avec des organes plus délicats & plus sensibles aux charmes de la nature. C'étoit avec des larmes de joie qu'elle saluoit le lever de l'aurore & la magnificence des campagnes; elle célébroit par des transports le coucher du Soleil & l'éclat paisible de la Lune. Le chant n'etoit alors que le simple cri de la joie sans aucune regle. Un jour aussi-tôt que le coq matineux eut annoncé de la cabane le retour de l'aurore, (car déja les hommes avoient su pour leur amusement apprivoiser autour de leurs cabanes les animaux les moins farouches par l'appas d'une

nourriture abondante) à ce signal, cette jeune beauté quitta le toit qui lui servoit d'asyle pendant la nuit; ce toit étoit formé par des roseaux & des branchages de sapins attachés aux souches de quelques arbres voisins; elle se reposoit sous leur ombre, les oiseaux habitoient au dessus d'elle & chantoient sous l'épais feuillage. La jeune Bergere sortit donc pour aller contempler l'éclat des campagnes couvertes de rosée, & pour entendre dans le prochain bocage les concerts des oiseaux. Pleine d'un doux ravissement, elle s'assit pour les écouter, bientôt elle essaya d'imiter leurs accens. Alors coulerent de ses levres des sons harmonieux, & tels qu'aucune Bergere n'en avoit encore formé d'aussi doux. Les tons divers, que sa voix touchante apprenoit à répéter du ramage de chaque oiseau, elle les assembloit pour en composer différens airs. Petits oiseaux! disoit-elle, en élevant la voix pour chanter, petits oiseaux, chantres enjoués des bois! quels accens mélodieux vous nous faites entendre du sommet des arbres élevés

& du sein des humbles buissons! Que ne puis-je célébrer avec cette agréable variété de tons, l'éclat renaissant du matin! Apprenez-moi ces tons variés, afin que je puisse chanter avec vous mes transports à l'aspect des premiers rayons du Soleil. Elle chantoit ainsi, & sans qu'elle s'en apperçût ses paroles douces & sonores se lioient d'elles-mêmes à la mesure harmonieuse de son chant. Elle remarqua enfin avec des transports de joie la nouvelle harmonie de son discours cadencé. Quel charme! continua-t-elle, dans une espece d'extase, quel charme embellit ce bocage, où retentissent les plus doux accords! de quel éclat brillent ces vastes campagnes, que ranime la rosée! où es-tu? ô toi, qui as créé toutes ces merveilles! de quelle joie je suis pénétrée! je pourrai désormais célébrer tes louanges avec des accens inconnus à mes compagnes. Tandis qu'elle chantoit, toute la contrée attentive l'écoutoit avec ravissement, & les oiseaux du bocage se taisoient, pour entendre sa voix.

Tous les matins elle se rendoit dans le bocage pour exercer son nouvel art; mais depuis long-tems un jeune homme s'y rendoit aussi pour l'écouter. Transporté de plaisir il s'arrêtoit derriere des buissons; puis il soupiroit, & s'enfonçoit dans le bois, où il s'étudioit à imiter ce qu'il avoit entendu. Un jour, plongé dans une rêverie profonde, il s'assit sous son toit de roseaux, appuyé sur son arc. Car il avoit inventé l'art de se servir de l'arc pour tuer les oiseaux de proie qui lui enlevoient ses colombes, auxquelles il avoit construit autour de la tige d'un arbre voisin une petite habitation avec des branches de saule entrelacées. Qu'est ceci, dit-il, quelle émotion inconnue me fait soupirer, & remplit mon cœur d'inquiétude? Il est vrai, que cette émotion est différente, & qu'elle est mêlée de transports & de larmes de joie, lorsque je vois la jeune Bergere dans le bocage, & que je l'entens chanter; mais aussi-tôt qu'elle est absente, le chagrin s'établit tout-à-coup dans mon cœur. Ah! qu'est-ce donc, qui

me fait soupirer ? Cependant sa main jouoit avec la corde tendue de son arc ; à l'instant il partit de cette corde un son agréable : le jeune homme étonné prêta l'oreille & fit rendre de nouveau à la corde le même son. Ensuite il se mit à rêver & à méditer profondément sur les moyens de développer sa nouvelle invention. Il essaya plusieurs fois encore de jouer avec la corde de son arc, faite avec des boyaux d'oiseaux de proie ; mais tout-à-coup il se leva avec précipitation : il tailla plusieurs baguettes, deux longues & deux courtes ; il attacha les deux baguettes courtes à chacune des extrémités des deux longues, & il étendit entre celles-ci des cordes, qu'il attacha aux deux courtes ; puis sa main essaya de pincer ces cordes ; il observa l'agréable variété des tons, suivant qu'elles étoient plus fortes ou plus foibles : alors il les détacha de nouveau & arrangea un plus grand nombre de cordes dans un ordre plus propre à l'harmonie ; il commença à jouer & se mit à sauter de joie.

Depuis ce moment il se rendoit tous les jours au retour du matin dans le bocage touffu pour s'exercer dans ces art nouveau ; il cherchoit sur ses cordes des tons harmonieux qui pussent accompagner les airs qu'il avoit entendu chanter à la jeune fille dans le bocage ; mais on dit qu'il chercha long-tems en vain, & qu'un grand nombre de tons ne se trouverent point propres à servir d'accompagnement à la voix ; jusqu'à ce qu'enfin un Dieu lui apparut dans le bocage, donna aux cordes de sa lyre une disposition plus avantageuse & plus harmonique & joua différens airs en sa présence. Instruit par ces leçons ; le jeune homme alloit chaque jour au lever de l'aurore chercher la jeune fille dans le bocage ; il apprenoit d'elle de nouveaux airs, & couroit aussi-tôt les répéter sur sa lyre au bord d'une fontaine.

Dans une belle matinée du Printems, la jeune fille étoit assise dans le bocage, couronnée d'une guirlande de fleurs elle chantoit. Je te salue, disoit-elle, brillant Soleil

qui te leves derriere ces montagnes : Déja tes rayons éclairent la cime des arbres sur les côteaux élevés, & colorent le plumage de la vive alouette qui plane au haut des airs. Les oiseaux de ce bocage, chantent au devant de toi, & déja . . . la Bergere s'arrêta tout-à-coup, & regardant attentivement autour d'elle ; quelle voix agréable se mêle à mes chants ? s'écria-t-elle avec étonnement ; elle accompagne tous les tons que je forme. Où es-tu ? Pourquoi interromps-tu tes accens ? Voix charmante, continue de chanter. Serois-tu quelque habitant aîlé de ce bocage ? En ce cas prens ton essor & viens te percher sur ce pin, afin que je te voye & que j'entende ton chant. Elle dit & regarda de tous côtés sur les sommets des arbres. N'aurois-tu pas été effarouché, & ne te serois-tu pas envolé ? Ou bien . . Mais je n'ai jamais entendu cette voix dans le bocage ; si je m'étois trompée ? Ce n'est pourtant point un songe qui m'ait abusée. Je vais encore chanter une chanson. Agréables fleurs, soyez

les bien-venues : Hier vous étiez encore boutons, aujourd'hui vous voilà épanouies ; vous recevez l'hommage des Zéphyrs caressans du matin, des abeilles bourdonnantes & du papillon chamarré qui folâtre en voltigeant autour de vous, & qui savoure votre rosée. Pendant cette chanson la Bergere s'interrompit souvent, pour promener ses regards autour d'elle, car la voix avoit encore accompagné son chant.

Alors elle se leva, un peu effrayée ; non, dit-elle, je ne me suis point trompée, la voix a certainement accompagné chacun de mes tons. Comme elle disoit ces mots, le jeune homme sortit de derriere les buissons, une couronne de fleurs sur sa tête & tenant sa lyre sous son bras. Il prit d'un air riant la main de la belle craintive. Charmante Bergere, lui dit-il, avec un doux sourire & une voix gracieuse, aucun habitant ailé de ce bocage n'a répété tes airs : C'étoit moi qui accompagnois ta voix avec ces cordes. Tous les matins je me rendois dans le bocage pour écouter tes chants, puis je m'en

sonçois dans le bois où je m'exerçois dans la solitude à jouer sur ces cordes les airs que j'avois entendus. Et crois-moi, Bergere, un Dieu m'instruisoit dans le bocage. Les regards errans de la jeune fille se promenoient d'un air timide sur le jeune homme & se fixoient sur sa lyre. O charmante fille! continua-t-il, en la regardant avec des yeux pleins de langueur, quelle seroit ma joie! Si tu me permettois de te suivre dans le bois, de m'y asseoir à tes côtés & de suivre les accens de ta voix avec cette lyre. Alors la jeune fille leva les yeux. Jeune homme, dit-elle, je suis enchantée lorsque ta lyre accompagne mon chant; les sons qu'elle rend sont plus agréables pour moi que l'écho même; mais à présent, viens avec moi sous l'ombrage de mon toit, car déja le Soleil du midi fait sentir son ardeur brûlante. Viens, je veux à l'ombre de mon berceau te servir à dîner, des fruits doux & du lait frais.

Le Berger & la Bergere se rendirent ensemble sous le berceau. Les jeunes garçons

& les jeunes filles apprirent d'eux à chanter & à toucher la lyre. Ce ne fut que long-tems après qu'on ajouta l'accompagnement de la flûte, lorsque Marsyas apporta aux Divinités des bois la flûte que Minerve l'inventrice de cet instrument avoit jettée sur le sable, dans sa juste indignation contre les railleries des Déesses (*) On planta sur une colline élevée deux arbres en l'honneur de la jeune fille & du jeune homme, & d'âge en âge les nouvelles générations racontoient sous leur ombre aux générations suivantes l'invention de la lyre & du chant.

(*) Minerve fut l'inventrice de la flûte: Un jour elle en joua en présence des Déesses; mais celles-ci rirent beaucoup, & la raillerent de ce, qu'en jouant sa bouche se tournoit de côté d'une maniere fort désagréable. Quelle belle n'auroit pas ressenti un pareil outrage? Minerve de colere jetta sa flûte.

MILON.

Un jour dans un bois de ſapins, le jeune Milon prit par adreſſe un oiſeau d'un beau plumage, mais dont le chant étoit encore plus beau. Il lui fit, du creux de ſes deux mains jointes, une petite cage à jour, & l'apporta plein de joie dans le lieu, où ſon troupeau repoſoit à l'ombre. Là, poſant à terre ſon chapeau de paille, il plaça deſſous le priſonnier, & courut au premier ſaule, chercher les rameaux les plus déliés, pour en conſtruire une belle cage. Dès que la cage ſera faite, mon bel oiſeau, je te porterai bien vîte à Chloé, dit le Berger. Pour ce préſent j'exigerai d'elle un doux baiſer! Elle entend raiſon: elle me le donnera bien, & ſi elle m'en donne un, j'en déroberai adroitement deux, trois, même quatre encore. Oh que la cage n'eſt-elle déjà finie! il dit & courut vîte, un faiſceau d'oſier ſous le bras, auprès de ſon chapeau de

paille. Mais de quelle douleur il fut saisi! un vent perfide avoit retourné le chapeau, l'oiseau & avec lui tous les baisers s'étoient envolés.



LE FAUNE.

Non, il n'eſt plus de beaux jours pour moi, s'écrioit un Faune, ſortant au lever de l'aurore du creux de ſon rocher. Depuis que la plus belle des Nymphes m'a échappé, je haïs la clarté du Soleil. Juſqu'à ce que je la retrouve, aucune guirlande de lierre n'entourera mes cornes; je ne souffrirai aucune fleur autour de ma grotte: Je les écraſerai ſous mes pieds, avant même qu'elles s'épanouiſſent; & ma flûte . . . & ma cruche, tout ſera briſé ſous mes pieds.

Il dit, & ſon pied foula des fleurs, briſa la flûte & la cruche. En ce moment ſurvint un autre Faune qui ôta de deſſus ſon épaule un outre peſant. Es-tu fou, s'écria-t-il? Quoi! Aujourd'hui, dans un jour de joie, le propre jour de la fête de Bacchus! Vîte, entoure-moi tes cornes d'une guirlande de lierre, & viens à la fête avec moi; viens célébrer le meilleur jour de l'année.

Non, il n'eſt plus de beaux jours pour moi, dit le premier Faune. Je l'ai juré! Juſqu'a ce que je l'aie retrouvée, aucune guirlande de lierre n'entourera mes cornes. O moment funeſte, où cette Nymphe trouva le moyen de ſe dérober à ma pourſuite! Elle fuyoit; le fleuve arrêta ſa courſe; elle reſta un moment immobile, incertaine: Je treſſaillois déja de joie, je croyois déja tenir cette belle & la ſerrer malgré ſa réſiſtance entre mes bras nerveux, lorſque tout-à-coup les Tritons, ces exécrables brigands, ſortirent du fleuve, ſaiſirent la Nymphe par le milieu du corps, & la paſſerent rapidement à la nage de l'autre côté du fleuve, en sonnant de leurs trompes. J'en jure par le Styx! Juſqu'à ce que je l'aie retrouvée, aucune guirlande de lierre n'entourera mes cornes.

Quoi les rigueurs d'une Nymphe! reprit l'autre Faune, ô certes j'en rirai; les rigueurs d'une Nymphe peuvent ainſi troubler tes jours! Quant à moi, l'amour ne troublera pas une heure, non pas une heure

de ma vie.' Celle-ci me refuse-t-elle un baiser, je cours sur le champ à celle-là. Ecoute, ami, c'est à toi que j'en fais le serment; mes levres ne baiseront plus de ma vie une seule Nymphe, si quelqu'une dans ce jour de fête & de joie, peut me retenir seulement une heure dans ses bras: Je veux les aimer toutes; je veux les baiser toutes. Allons, ami, point de chagrin, tu es encore jeune & frais, ton visage rembruni a sa beauté, & ce grand œil noir est fier & ardent; tes cheveux frisent naturellement autour de tes cornes recourbées, qui s'élancent d'entre les boucles qui les environnent comme deux chênes s'élevent du milieu des buissons sauvages. Çà, laisse-toi couronner, Faune, voici des bourgeons du plus beau verd, laisse-toi couronner. J'entens déja dans le lointain le bruit confus des thyrses, des castagnettes & des flûtes. Baisse la tête, le bruit s'approche; déja il s'avance derriere la colline; baisse la tête, laisse-toi couronner. Avec quelle fierté les tigres traînent le char! O Bacchus!

ami, vois-tu ſauter les Faunes & les Nymphes? Quel fracas joyeux! O Evan, Evoé!.. te voilà couronné; vîte, aide-moi à recharger cet outre ſur mon épaule. O Evan, Evoé!



L'AMOUR MAL RECOMPENSE.

Embarrassé dans des filets de chasse, un Satyre resta jusqu'au lever de l'aurore couché dans les joncs d'un marais. L'un de ses pieds fourchus, étendu en l'air, sortoit des filets; malgré tous ses efforts, il lui fut impossible de dégager un seul de ses membres. Les oiseaux qui voltigeoient à l'entour des roseaux, commençoient à s'approcher de lui, & les grenouilles coassoient & bondissoient à ses côtés, effrayées & surprises de cette singuliere capture. Je vais crier, dit-il, à gorge déployée, jusqu'a ce qu'on vienne à mon secours. Et il se mit à jetter des cris qui retentirent dans les vastes campagnes, de collines en collines à travers les bois & les vallons. Il cria cinq fois & cinq fois inutilement; enfin un Faune sortit du fond des bois: D'où viennent ces cris horribles, dit-il? Fais encore entendre ta vilaine voix, si tu veux que je

te trouve. Le Satyre cria encore une fois; alors le Faune courut au marais où giffoit tout de fon long le Satyre captif. Ah! mon ami, au nom de tous les Dieux, dégage-moi de ces maudits filets: Depuis le lever de la lune je fuis couché, comme tu vois, dans la fange. Le Faune, à l'afpect de cette figure grotefquement ramaffée dans les filets, fe prit à rire de toutes fes forces; puis après l'avoir débarraffé de fes liens & l'avoir mis fur pied: De grace, dit-il, reponds, par quelle avanture as-tu trouvé ce gîte merveilleux? O Ciel, répondit le Satyre, voilà donc la recompenfe de l'amour le plus ardent! Ah, maudite foit l'heure où je l'ai vue pour la premiere fois! Mais allons nous affeoir fous ce faule touffu; une de mes jambes me fait mal. Ils allerent s'affeoir fous le faule, & le Satyre commença fon hiftoire tragique. Depuis une année entiere j'aime la Nymphe de ce ruiffeau, qui fort d'entre les brouffailles du rocher, là-bas ou tu vois un fapin fur la cime du roc. Pendant toute une année je paffois la

moitié des nuits devant sa grotte, je lui contois mon martyre, & toujours sans être écouté. Je soupirois, je me lamentois; tantôt pour la divertir, je lui jouois un air sur mon sistre; tantôt je lui chantois une chanson de mon amour, mais une chanson si touchante, que les rochers en auroient été attendris, & toujours sans être écouté.

Je serois curieux d'entendre cette chanson, dit le Faune.

C'est la meilleure que j'aie faite en ma vie, repliqua le Satyre; je vais te la chanter. Alors il commença ainsi:

„ O toi, la plus belle des Déesses! Car
„ Venus n'est auprès de toi qu'une femme
„ ordinaire; ne veux-tu jamais écouter
„ mon amour? Veux-tu toujours être in-
„ sensible comme cette pierre sur laquelle
„ je suis assis? Ah! pauvre malheureux que
„ je suis! Il faudra donc que pendant l'ar-
„ deur du midi, qu'à la fraîcheur de la
„ nuit, je siffle, je chante, je crie & me
„ lamente envain devant ta grotte? Oh! si
„ tu savois combien il est doux d'avoir un

„ jeune époux ! Interroge cette paisible
„ Chouette qui habite derriere ton rocher
„ dans le creux d'une souche, & qui pen-
„ dant la nuit pousse des cris de joie, tels
„ que j'en poussois dans mes bons jours,
„ quand je revenois ivre dans ma grotte.
„ Oh! si tu le savois, tu volerois à moi,
„ tu passerois tes bras blancs autour de
„ mes reins rembrunis, & d'un air graci-
„ eux, tu me conduirois dans ta demeure :
„ Alors je sauterois de joie, comme un
„ veau folâtre. Cruelle! combien de fois
„ n'ai-je pas décoré ta grotte de branches
„ de sapins pour te surprendre agréablement
„ au retour de la danse & des jeux, (hé-
„ las! Que je ne partageois pas avec toi.)
„ Combien de fois, ingrate que tu es!
„ N'ai-je pas, aux premiers jours du prin-
„ tems, étalé dans de grands paniers de-
„ vant ta grotte les premieres mûres sau-
„ vages, & dans les autres saisons ne t'ai-
„ je pas offert des noisettes & les meilleu-
„ res racines ? Ai-je laissé passer un seul
„ automne sans t'apporter dans mon plus

„ grand vafe des raifins écrafés dont les
„ grains furnageoient dans le jus écumeux?
„ T'ai-je jamais laiffé manquer de bons fro-
„ mages de chévre? Déjà depuis long-tems
„ j'inftruis un bouc noir & lui enfeigne
„ mille tours qui te réjouiront: Quand je
„ l'appelle, il fe dreffe & me baife; &
„ quand je joue fur mon fiftre, il faut voir
„ comme il fe leve fur fes pieds de derrie-
„ re; il danfe comme je danfe moi-même.
„ Ah, cruelle! Depuis que l'amour me
„ tourmente, je fuis dégoûté du boire &
„ du manger, & je paffe fouvent une
„ heure entiere dans la journée fans ouvrir
„ mon outre de vin. Autrefois mon vifa-
„ ge étoit rond comme une calebaffe; main-
„ tenant je fuis maigre & tout décharné:
„ Le fommeil, le doux fommeil m'a quitté.
„ Comme je dormois autrefois! Je dormois
„ jufqu'à ce que l'ardent foleil du midi
„ me brûlât dans ma grotte, ou que je
„ fuffe réveillé par la foif. O Nymphe!
„ ne fais pas durer plus long-tems ma
„ peine: J'aimerois mieux me rouler dans

„ une touffe d'orties, je préférerois d'être
„ couché sur le sable brûlant, exposé pen-
„ dant une heure entiere à l'ardeur du
„ Soleil, sans boire une goutte de vin!
„ Viens donc, ô Nymphe plus blanche que
„ le lait! Quitte ta solitude & viens dans
„ ma grotte: C'est la plus belle de tout le
„ bocage. J'ai étendu des peaux molles de
„ chévres pour toi & pour moi; mes vases
„ à boire, grands & petits, y sont rangés
„ des deux côtés dans un ordre élégant, &
„ une odeur délicieuse de vin & de cidre
„ s'y fait sentir lorsqu'on en approche.
„ Ah! songe donc combien il nous sera doux
„ de voir un jour nos enfans enjoués courir
„ l'un après l'autre autour de nos cruches
„ de vin, ou de les entendre, assis sur
„ nos outres, balbutier des mots sans suite.
„ Tu verras devant ma grotte un chêne
„ élevé, & sous son ombre la figure de Pan:
„ Ce Dieu pleure sur la Nymphe qu'il
„ poursuivoit & qui fut métamorphosée en
„ roseau. Sa bouche a une vaste ouvertu-
„ re; tu pourrois y faire entrer une pom-

„ me entiere, tant j'ai donné d'expreſſion à
„ ſa douleur! Ses larmes mêmes, ſes lar-
„ mes, je les ai taillées dans le bois.
„ Mais hélas! Tu ne viens point: Il faut
„ que je reporte encore mon déſeſpoir dans
„ ma grotte ſolitaire. „

Le Satyre ſe tut, ſurpris des ris moqueurs de ſon libérateur: Mais dis-moi, repartit le Faune, comment t'es-tu trouvé pris dans les filets?

Hier, dit l'amoureux, je chantois à mon ordinaire, ma chanſon, mais d'une maniere plus touchante que jamais: Je l'ai bien chantée trois fois, & toujours en l'interrompant par de gros ſoupirs. Comme je m'en retournois triſtement, une de mes jambes ſe trouva tout-à-coup embarraſſée dans un filet, qu'on venoit de jetter ſur moi. Je tombai, & cherchant à me dégager, je m'embarraſſai encore davantage. J'entendis de grands éclats de rire autour de moi: La Nymphe & ſes compagnes m'entourerent & me traînerent dans le marais, en m'entortillant de plus en plus. Me voici, dit la

cruelle en se tenant près de moi avec ses compagnes, & tu ne viens pas pour que j'embrasse tes reins rembrunis? Et tu ne sautes pas comme un veau folâtre? Eh bien, cruel! repose donc ici, & moi, je vais porter mon désespoir dans ma grotte solitaire. A ces mots elles s'en retournerent en effet, & du plus loin je les entendis qui poussoient encore de grands éclats de rire. Je veux être déchiré par les bêtes féroces, si jamais je retourne près de sa cabane. Crois-moi, dit le Faune, va danser avec ton bouc, & oublie ton amour, ou taille ton aventure dans le bois de chêne.

LA FERME RESOLUTION.

Où s'égarent mes pieds déchirés à travers ces épines & ces brouffailles entrelacées? Ciel quelle horreur me faifit! Les tiges rougeâtres des pins & les fouches élancées des chênes s'élevent du milieu des buiffons fauvages, & foutiennent au deffus de ma tête une voûte lugubre; arbres antiques, vos fombres rameaux fecouent fur moi les ténebres & la mélancolie! Je veux m'affeoir ici fur ce vieux tronc de chêne creufé par la pourriture & entouré d'un réseau de lierre. Je veux refter dans ce lieu, où n'ont jamais pénétré les pas d'aucun mortel; perfonne ne pourra m'y rencontrer, fi ce n'eft quelque oifeau folitaire, ou les abeilles qui ramaffent en bourdonnant leur miel dans le tronc de quelque arbre voifin, ou quelque Zéphyr, qui, nourri dans ce défert aride, n'a encore voltigé fur le fein d'aucune belle.

Et toi ruiſſeau bouillonnant, où portes-tu ton onde & ton murmure, le long de ces racines minées, à travers le tiſſu ſauvage de ces brouſſailles hériſſées? Je vais ſuivre tes flots; peut-être me conduiront-ils dans quelque contrée encore plus abandonnée... Ciel! Quelle perſpective s'étend devant mes yeux! Me voilà ſur le bord d'un rocher eſcarpé, d'où mes regards plongent dans la vallée. Je veux m'aſſeoir ici ſur cette pointe de rocher qui s'avance comme ſuſpendue, & d'où le ruiſſeau ſe précipite dans cette ſombre forêt de ſapins, où il arrive diviſé en une pouſſiere humide, & retentit dans ſa chute comme le tonnerre dans le lointain. Des brouſſailles ſeches pendent triſtement de ce quartier de rocher, comme les cheveux qui tombent ſans ordre ſur le front miſantrope de Timon; de Timon, qui n'a jamais connu la douceur d'un baiſer cueilli ſur les levres d'une jeune beauté. Deſcendons dans le vallon; là mes pas errans triſtement, parcourront les bords du fleuve, qui ſerpente dans le fond de cette

vallée déserte. Je te salue vallée solitaire, & toi fleuve, & toi sombre forêt. Rive affreuse, je vais errer sur ton sable aride. Bois, fait pour être l'asyle de la mélancolie, je veux, hermite nouveau, me reposer sous ton ombre. Adieu pour jamais, Amour; tes fleches ne m'atteindront point ici. Je ne veux plus aimer: Je veux cultiver la sagesse dans la solitude. Adieu, charmante brune, avec tes grands yeux, noirs dont les éclairs ont lancé l'amour dans mon cœur, hélas jusqu'à présent trop peu sur ses gardes. Adieu donc: Hier encore, vétue de blanc dans ton ajustement d'été, tu sautois d'un air folâtre autour de moi, comme ces ondes sautent en se jouant avec les rayons du Soleil. Et toi, belle blonde, adieu. Je me rappelle encore ton regard languissant... Hélas! Tu n'as que trop maîtrisé mon cœur; & ces deux globes d'albâtre! ah je crains bien que cette image ne vienne souvent troubler jusques dans ma retraite mes sombres méditations, & m'arracher encore des soupirs. Adieu Melinde, adieu beauté majestueuse,

au maintien grave, à la démarche noble, au front imposant comme Pallas: Et toi petite Chloé, dans ta gaieté folâtre tu sautois & tu cherchois à rencontrer mes levres pour me donner un baiser. Adieu! Adieu! Je vais me refugier dans ces campagnes, je me reposerai à l'ombre de ces pins, enseveli dans des méditations profondes, je rirai du pouvoir de l'Amour: Avançons sous ces ceintres de feuillages dans ces allées lugubres, & . . mais . . Ciel! Qu'apperçois-je là sur le sable du rivage? Je tremble. Ah . . c'est la trace d'une jeune fille . . le joli pied! Qu'il est petit! Qu'il est bien fait! . . . Graves méditations! Mélancolie sombre! Ah! Où êtes-vous? . . . Que sa démarche est réguliere! C'en est fait, je la suis . . Ah belle enfant! je me hâte de courir sur tes traces: Oh si j'étois assez heureux pour te rencontrer! Je te presserois dans mes bras, je te donnerois mille baisers. Ne fuis pas, chere enfant, te dirois-je, ou fuis du moins comme la rose fuit les caresses du Zéphyr; elle s'efforce de s'y

dérober, elle ſe panche du côté oppoſé, mais c'eſt pour revenir plus riante l'inſtant d'après s'offrir à ſes baiſers.



CHANSON DU MATIN.

Je te falue, diligente aurore: jour naiffant je te falue. Déja la lumiere éclate derriere la fombre forêt, qui couvre la Montagne.

Deja elle fe joue dans les eaux de cette cafcade, dans la rofée qui couvre chaque feuille; la joie & les plaifirs arrivent avec tes rayons.

Le Zéphyr qui dormoit fur les fleurs abandonne fon lit; il voltige d'une fleur à l'autre, & reveille ceux qui dorment encore.

La troupe bigarrée des fonges quitte en voltigeant le front des mortels: tel on voit l'effaim des Amours errer autour des joues de Chloé.

Hâtez-vous, Zéphyrs! derobés à chaque fleur fes plus doux parfums; hâtes-vous, voles vers Chloé dans cette inftant où elle va s'éveiller.

Allez voltiger autour de fon lit de duvet!

éveillés doucement cette belle, en vous jouant sur son sein & sur ses levres vermeilles.

Aussi-tôt qu'elle s'éveillera, murmurez tout bas à son oreille, que dès avant l'aurore, seul aux pieds de la cascade, je soupirois son nom.

A CHLOE.

Te fouviens-tu, Chloé, de cette feuille de rofe qui nageoit hier au milieu des airs, tandis qu'un doux parfum s'exhaloit autour de nous. Je veux te dire ce que je vis dans cet inftant, ce que tu ne pus voir. Affis à tes côtés, je te preffois dans mes bras: mes regards paffionnés & mes foupirs parloient plus éloquemment que ma bouche balbutiante. Je vis (car à nous autres Poëtes il eft fouvent donné de voir bien des chofes:) je vis le petit Amour porté fur cette feuille de rofe. Il étoit debout comme le Dieu des mers fur fa conque: des Zéphirs plus petits que les abeilles étoient attelés à fon char léger. Le petit Dieu étoit raviffant comme un de tes regards, & charmant comme ton fourire. Il dirigea fa courfe directement fur ton fein & s'arrêta fur le bord de ton corfet. Les Zéphirs cherchèrent un abri fous les fleurs de ton bouquet dont les ombres flottantes fe jouoient fur ta gorge.

Le petit Dieu descendit de son char, & se mit à voltiger autour de ton sein palpitant, se reposant juste au milieu, & s'y étendit. Dieu! avec quelle volupté! Puissant Dieu d'Amour, lui dis-je en soupirant tout bas, ô le plus puissant des Dieux, entens ma priere! aucun mortel n'a encore senti ton pouvoir autant que moi. Recompense enfin mes agitations & mes peines; recompense un Poëte, qui a toujours glorifié ton pouvoir. Fais, que la tendresse de Chloé, qui dans cet instant se peint si éloquemment dans ses yeux, ne s'éteigne jamais dans son cœur. Qu'aisément, (ô pensée plus affreuse que la mort,) ah qu'aisément elle pourroit manquer de foi, elle au-devant de qui vôlent tous les cœurs, aussitôt qu'elle se montre avec ses attraits irrésistibles! Entens, entens ma priere, ô le plus puissant des Dieux!

L'Amour alors appuyant un de ses bras sur le haut de ton sein de lis, élevant de sa droite son arc sûr de la victoire. . . . Les grâces, dit-il d'une voix que moi seul pou-

vois entendre, les grâces invisibles ont élevé son enfance, & les divinités qui président à l'amour, ont pris soin de perfectionner chacun de ses charmes. Son regard & son sourire sont invincibles comme moi. Son badinage folâtre blesse comme les fleches de mon carquois. Celui qui l'entend est transporté; celui qui la voit, est forcé de l'aimer. Elle t'aime, elle t'a choisi entre tous les mortels. Elle t'aimera, je le jure, par mes fleches inévitables. Elle qui possede réunis tous les attraits de l'Amour, qui, partagés entre les compagnes de Venus, charment encore tous les yeux. Elle t'aimera, ô le plus fortuné des mortels.

Ainsi parla le Dieu de l'Amour & descendant d'un vol léger sur le bord de ton beau sein, il remonta dans son char de rose... Je me hâte, ajouta-t-il, de retourner à Gnide: là je veux que la statue de Chloé en marbre éclatant, se voie à côté de celle de ma mere. Elle sera l'image de la tendresse fidelle, & quiconque nourrira dans son cœur une flâme pure, offrira des fleurs sur son autel.

Auſſi-tôt la feuille de roſe remonta de nouveau dans les airs. Tu vis mon étonnement muet, ma bouche ne put t'exprimer mon raviſſement, je ne pus que te preſſer contre mon cœur, ſerrer mes bras autour de ton cou, & ſoupirer.



LE PRINTEMS.

Quelle douce ſymphonie, quel divin tranſport chaſſe loin de moi les ſonges trompeurs du matin ? Une joie céleſte me pénetre. Aimable Printems, c'eſt toi que je revois, paré des graces riantes de la jeuneſſe. L'aurore dans ſes habits de pourpre te ramene de l'Orient, elle ramene avec toi le badinage enjoué, le rire éclatant & l'amour . . l'amour ! qui parcourant des yeux les bocages & les prairies, ſemble ſourire d'avance à ſes victoires prochaines. Déja il déploie ſon arc tendu, il ſecoue ſon carquois redoutable. Les graces groſſiſſent encore ton cortege, aimable Printems, elles marchent les bras entrelacés. Troupe charmante, vous arrivez tous enſemble ſur les premiers rayons que le Soleil du matin envoie à la terre. L'innombrable eſſaim des oiſeaux ſe joue parmi les colonnes enflammées qui traverſent les nuages. Ils volent à votre rencontre, ils vous ſaluent par leurs chants,

Pleines d'impatience les jeunes roſes ſe preſſent de ſortir du bouton, chacune d'elles veut être la premiere à épanouir ſon ſein, à exhaler ſes doux parfums, à ſourire à l'approche du Printems.

Les Zéphyrs t'annoncent par leurs jeux folâtres : ils s'élancent de la colline dans le vallon, ils voltigent dans les bocages, ils traverſent les forêts; ils revoient avec un ſouris malin les lieux où ils ont découvert à l'amoureux Berger la fiere beauté qu'il aime, cachée pour écouter ſes chants; ils reconnoiſſent les lieux où ils ont malicieuſement fait rougir la jeune Bergere, danſante au milieu des Bergers; ils ſe diſperſent dans les bois, parmi les buiſſons; & par leur murmure, ils apprennent ton retour aux Nymphes endormies & aux Faunes retirés dans leurs grottes. Ceux-ci ſortent en chancelant, ils vont avee les Satyres aux pieds de chevre appeller par leurs cris de joie & par le ſon de leurs pipeaux les Nymphes enjouées. Les Nayades rouvrent leurs urnes qu'elles avoient tenues fermées

pendant l'Hyver. Les ruiſſeaux qu'elles recommencent à verſer, tantôt murmurent entre les tiges des arbres ſous les ceintres verdoyans que forment leurs rameaux entre-lacés, tantôt ſe précipitent en caſcades bruyantes du ſommet des coteaux couronnés de bois; leurs eaux ſe répandent en ſerpentant à travers les prairies; & raſſemblées enfin entre des boſquets délicieux, elles y forment des lacs paiſibles. Là ſouvent elles embraſſent les membres délicats des jeunes beautés qui viennent s'y baigner.

Viens, aimable Printems, viens répandre par-tout la joie. O mes amis, le Printems régnoit lorſque notre barque mollement balancée ſur le lac ſillonnoit le cryſtal de ſes ondes. Les flots argentés bondiſſoient à l'entour de nous comme un troupeau; les Zéphyrs badins ſe jouoient avec eux & les chaſſoient vers la barque contre laquelle chaque flot venoit battre & ſe briſer avec bruit. D'autres étoient chaſſés depuis la barque juſques ſur le rivage ombragé, dont l'écho retentiſſoit de notre joie & rioit avec nous,

Ils fuyoient parmi les roseaux, dont la tête inclinée légérement au gré du vent sembloit les appeller; mais bientôt ils revenoient encore sauter à l'entour de notre barque. Alors, mes amis, vous me proclamâtes Roi sur le rivage, vous ceignites mon front d'une couronne de pampre: le plaisir & la joie étoient au milieu de nous.

Le Printems régnoit encore, ô mes chers amis! lorsque sur cette colline élevée nous construisimes, avec des rameaux verds, une cabane, à l'ombre de laquelle, étendus sur le gazon, nous buvions & nous chantions, en nous embrassant, des couplets folâtres. Les Divinités des bois nous écoutoient & chantoient tout bas après nous. Maintenant encore, à l'ombre des bocages & sur le penchant des coteaux, elles répetent les mêmes chansons au milieu de leurs danses & dans l'yvresse de leurs festins.

Aimable Printems, hâte-toi, viens couvrir nos prairies de fleurs, viens rendre aux forêts, aux bocages, aux berceaux leurs feuilles & leur parure: Bacchus avec le

vieux Silene, & tout ſon cortege, ſaluent ton retour par un rire enjoué; car où riroit-on plus gaiement qu'à l'ombre d'un verd feuillage? Souvent, ſous l'ombrage frais d'un berceau, l'Amour vient trouver le folâtre Bacchus : les Muſes viennent auſſi le viſiter, car il ſe plaît à entendre leurs chanſons ; le Dieu chante en leur préſence, & leur fait des récits interrompus à tout moment par des éclats de rire, qui font ſauter ſur ſa tête la couronne de pampre dont ſa face eſt ombragée; une coupe pleine à la main, il chante ſes voyages dans les régions éloignées de l'Inde, il raconte comment il en a vaincu les peuples baſanés; comment dans ſa premiere enfance, ſe trouvant dans un vaiſſeau de corſaires, il métamorphoſa ces brigands en dauphins, comment des guirlandes de pampre & de lierre ſerpentoient à l'entour du mât & des rames, comment il fit jaillir des flots de vin doux; alors il vuide la coupe, puis il rit & recommence à conter, comment il a donné naiſſance à la roſe. Je voulois, dit-il, embraſſer une

jeune Nymphe, la belle fugitive voloit d'un pied léger sur les fleurs & regardoit en arriere; elle rioit malignement, en me voyant chanceler & la poursuivre d'un pas mal assuré. Par le Styx, je n'aurois jamais atteint cette belle Nymphe, si un buisson d'épine ne s'étoit embarrassé dans un pan voltigeant de sa robe. Enchanté, je m'approchai d'elle, & lui frappant tendrement les joues; belle, lui dis-je, ne t'effarouches pas tant, je suis Bacchus, Dieu du vin, Dieu de la joie, éternellement jeune; alors saisie de respect, elle se laissa baiser. Pour marquer ma reconnoissance au buisson d'épine, je le touchai de ma baguette, & j'ordonnai qu'il se couvrît de fleurs dont l'aimable rougeur imiteroit la nuance que la pudeur étendoit sur les joues de la Nymphe. J'ordonnai, & la rose naquit.

Pan écoute ce récit, assis sur un coussin de mousse; sa tête couronnée de rejettons de sapins, s'appuie dans l'attitude d'une attention profonde sur un de ses bras: Bacchus, dit-il, je ne fus pas si heureux que

toi, lorſque *je* pourſuivis Syrinx. Puis s'adreſſant à l'Amour qui rioit encore de ſa malice : impitoyable Amour ! que tu as cruellement bleſſé mon cœur, lorſque cette Nymphe fut changée en roſeaux. Il dit, & ſes yeux baiſſés contemplent triſtement ſa flûte compoſée de ſept chalumeaux, puis il les tourne ſur ſa coupe ; il boit & chaſſe loin de lui le chagrin.

L'Amour raconte auſſi ſes victoires, & comment il a triomphé des beautés ſéveres. Ah ! brune charmante, quels ſeront les tranſports de ma joie ! ſi jamais ton nom peut entrer dans ſes chants de victoire.

EN ATTENDANT DAPHNE A LA PROMENADE.

Elle ne vient point encore, la belle Daphné! je veux me coucher ici fur l'herbe & l'attendre au bord de cette fontaine. J'emploierai ces momens à obſerver autour de moi la campagne, & je pourrai tromper mon impatience. Noire forêt de ſapins dont les tiges rougeâtres ſe preſſent les unes les autres & s'élancent comme des fleches à travers tes ombres épaiſſes; chênes antiques, & toi fleuve majeſtueux & rapide, qui du ſein de ces montagnes griſâtres, roules à grand bruit tes flots argentés, ce n'eſt point vous que je veux voir. Le gazon qui m'environne ſera pour moi toute la contrée. Que j'aime ton doux murmure, foible ruiſſeau, qui t'échappes à travers le creſſon & le beccabunga, dont les fleurs azurées s'élevent au deſſus de ta ſurface. Ton onde amoncelée autour de leurs tiges tremblotantes y forme

de petits anneaux étincelans. Une herbe épaisse couvre les deux bords & les embellit de mille fleurs. Ces fleurs s'inclinent à l'envi, comme pour ombrager ton cours; tes eaux limpides coulent sous leur voûte émaillée, & brillent du reflet de leurs couleurs.

Parcourons des yeux cette petite forêt de gazon; quelle riche variété dans les nuances de cette verdure, éclairée par le Soleil! L'ombre de chaque tige agitée voltige ça & là sur les tiges voisines. Des touffes de plantes déliées étendent entre les gazons leurs tendres rameaux & leurs feuillages diversifiés: d'autres s'élevent au dessus de l'herbe qui les environne, & balancent au gré des Zéphyrs leurs tiges chargées de fleurs. Mais toi, violette purpurine, symbole du vrai sage, tu restes humblement confondue avec les plantes les plus communes, & tu répans autour de toi les plus doux parfums, tandis que des fleurs sans odeur portent au dessus des gazons leur tête altiere & appellent fastueusement nos regards. Des vermisseaux ailés se poursuivent sous l'herbe; tantôt

mon œil les perd dans l'ombre verdâtre ; tantôt je les revois en foule s'agiter aux rayons du Soleil, ou s'envoler par légions innombrables, & faire au milieu des airs mille évolutions brillantes.

Quelle fleur, parée des plus belles couleurs, femble être bercée par les vents au bord de cette fontaine? Quelle fraîcheur! quel vif éclat! . . mais non, agréable erreur! le papillon s'envole & laiffe loin de lui le brin d'herbe encore tremblant. Quel autre infecte paffe en bourdonnant, couvert d'une armure noire & porté fur des ailes d'un rouge éclatant? Il fe pofe fur la campanelle voifine ; peut-être eft-ce près de fa compagne! O ruiffeau! rallentis ta courfe! adoucis ton murmure! & vous Zéphyrs, craignez d'agiter l'herbe fleurie. . . Eft-ce une illufion, ou bien entendrois-je en effet des fons d'une fineffe & d'une douceur inexprimable? Ils chantent, n'en doutons pas; mais notre oreille eft trop émouffée pour fentir une harmonie auffi délicate, comme notre œil eft trop peu perçant pour

appercevoir les tendres linéamens de leur organiſation. Quel agréable bourdonnement retentit autour de moi ? Qui peut faire mouvoir ainſi toutes les fleurs ? C'eſt un eſſaim de petites abeilles ; quittant leur habitation lointaine elles ont pris gaiement leur eſſor, pour ſe répandre au loin ſur les prairies & dans les jardins. Là elles choiſiſſent avec une attention éclairée & raſſemblent avec ardeur, le jaune butin, dont elles vont, à leur retour, groſſir le tréſor de leur république. Tous les membres concourent avec un égal empreſſement au bien commun, & il ne s'y trouve aucun citoyen oiſif. Elles voltigent çà & là de fleurs en fleurs : tantôt dans le cours de leur recherche elles plongent leurs petites têtes velues dans le calice de la fleur épanouie ; tantôt elles pénetrent avec effort & s'enſeveliſſent toutes entieres entre les pétales qui ne s'ouvrent point encore. La fleur ſe referme de nouveau & dérobe aux yeux le petit voleur qui lui enleve les tréſors, que peut-être, un jour plus tard, elle auroit d'elle-

même étalée au Soleil & à la rosée du matin.

Là-bas sur cette fleur élevée de trefle, se pose un petit papillon ; il déploie ses ailes bigarrées ; de petites taches de pourpre sont répandues sur leur fond d'argent, & sur leurs bords une lisiere d'or se marie avec les nuances d'un beau verd. Le voilà pompeusement assis ; une petite aigrette de plumes argentées pare sa tête mignonne. Beau papillon ! incline la fleur qui te porte vers le ruisseau, & contemples-y ta beauté : alors tu ressembleras à la charmante Belinde, qui oublie devant son miroir qu'elle devroit être quelque chose de plus qu'un papillon. Sa parure n'est pas si brillante que tes ailes, mais elle pense aussi peu que toi.

Quel jeu tumultueux commencez-vous, folâtres Zéphyrs ! les voilà qui courent l'un après l'autre & se roulent sur le gazon. Semblable aux flots qu'un souffle léger chasse devant lui sur la surface d'un étang, l'herbe ondoyante se courbe devant eux & leur cede en murmurant. Le petit peuple chamarré dont elle est l'asyle, s'envole & contemple

avec effroi du milieu des airs tout ce bouleverfement. Enfin les Zéphyrs fe repofent de nouveau, l'herbe & les fleurs rappellent leurs habitans & les invitent doucement à redefcendre.

Mais qu'apperçois-je ? que ne puis-je me rendre invifible ! Fleurs, cachez-moi ! voici le jeune Hyacinthe qui paffe, là-bas avec fon bel habit tout éclatant d'or. Il traverfe à la hâte le vil gazon qu'il foule aux pieds ; il paffe à côté de la nature en fifflant. C'eft en vain qu'elle lui fourit. C'eft pour lui une beauté trop antique : il court chez la divine Henriette : c'eft-là que le beau monde fe raffemble autour d'une table de jeu, c'eft-là que fon habit ravira les yeux des plus fins connoiffeurs, bien mieux que l'éclat enflammé d'un beau foir. Oh qu'il va rire ! s'il me voit loin du beau monde ramper fur l'herbe parmi des infectes ; mais daignez m'excufer, illuftre Hyacinthe, fi j'ai la fottife de perdre l'occafion de contempler l'élégance de votre démarche & l'éclat de votre habit : je fuis occupé à con-

Adérer un vermiſſeau qui monte ſur ce brin d'herbe; ſes ailes changeantes étalent pompeuſement ſur un fond d'un verd doré toute la variété des couleurs de l'arc-en-ciel. Pardonnez, illuſtre Hyacinthe, pardonnez à la nature, d'avoir donné à un miſérable inſecte un habit plus magnifique que l'art le plus recherché ne peut vous en procurer; à vous! dont l'eſprit ſublime abandonne dédaigneuſement la conſcience & la religion au ſtupide vulgaire.

Mais, je la vois venir, la belle Daphné; je vole à ſes côtés. Adieu, fleurs charmantes; & vous petits habitans des prairies, je vous quitte; mais vous me ferez encore éprouver plus d'une fois les mêmes tranſports. Vous me ferez encore goûter le plaiſir raviſſant de contempler dans les plus petites merveilles de la nature, l'heureuſe harmonie du beau & de l'utile, attachés l'un à l'autre par des liens indiſſolubles, & pour jamais unis dans des embraſſemens éternels.

La belle Daphné vient, la voilà déja près de moi. Comme ſa robe verte flotte

légérement au gré des Zéphyrs! Comme ſa bouche ſourit agréablement! Que ſes yeux ſont beaux! mais tous les charmes de ces beaux yeux ſeroient perdus pour moi, s'ils ne peignoient pas les ſentimens de la plus belle ame & du cœur le plus noble.



LE SOUHAIT.

Si j'ofois attendre du deftin l'accompliffement de mon unique fouhait. (Car d'ailleurs tous mes fouhaits ne font que des fonges. Je me réveille & je ne fais plus ce que j'ai rêvé, à moins que je n'aie defiré quelque chofe pour le bonheur d'autrui.) Si donc j'ofois attendre une pareille faveur du deftin, ce ne feroit ni l'abondance que je defirerois, ni de régner fur mes femblables, ni que mon nom fût répété chez les Nations éloignées.

Oh que ne puis je, inconnu, tranquille, vivre loin du fracas de la Ville, où les cœurs droits marchent environnés de mille pieges inévitables, où les mœurs & les ufages annobliffent mille extravagances. Que ne puis-je, au fein d'une campagne folitaire, couler mes jours paifibles fous un toit ruftique, auprès d'un jardin champêtre, également à l'abri de l'envie & de la célébrité!

Des noyers ceintrés en berceaux couvri-

roient de leur ombrage ma maiſon ſolitaire. Sous lenrs feuillages verds habiteroient devant ma fenêtre, le doux Zéphyr, l'aimable fraîcheur & le repos tranquille. Devant l'entrée, dans une petite enceinte, fermée par une haie vive, une ſource limpide murmureroit ſous un treillage de pampre. Dans le courant de cette onde pure, la canne ſe joueroit avec ſes petits. Les douces colombes deſcendroient pour s'y déſaltérer de leur toit ombragé, elles ſe promeneroient ſur le gazon en redreſſant leur col nuancé de mille couleurs: tandis que le coq majeſtueux aſſembleroit autour de lui dans la cour ſes poules glapiſſantes. Tous enſemble accourroient au ſon de ma voix, & viendroient en foule, demander d'un air careſſant la pâture à leur maître.

Les oiſeaux, dont la liberté ne ſeroit jamais troublée, habiteroient le feuillage touffu des arbres voiſins, & s'appelleroient familiérement d'un arbre à l'autre par leurs chants. Dans un coin de la petite cour ſeroient rangées les ruches de mes abeilles. Leur

république forme un ſpectacle auſſi agréable qu'utile. Elles aimeroient le ſéjour de mon verger, s'il eſt vrai, comme le diſent les habitans de la campagne, qu'elles ne ſe fixent que dans les lieux où regnent la paix & le repos. Derriere la maiſon ſeroit placé mon jardin ſpacieux, où l'art ſimple ſe prêteroit avec docilité à ſeconder les agréables caprices de la nature. On ne le verroit point ſe révolter contre elle, regarder ſes productions comme une matiere ſervile, & les plier à des formes bizarres & groteſques. Un mur de noiſettiers fermeroit ce jardin ; à chacun des coins il y auroit une tonnelle de vigne ſauvage. Là ſouvent je me déroberois aux rayons brûlans du Soleil, & je verrois le Jardinier hâlé retourner la terre des planches, pour y ſemer des légumes ſavoureux. Souvent excité par ſon ardeur au travail, je prendrois de ſes mains la bêche pour labourer moi-même, tandis que debout à mes côtés, il riroit de mon peu de force. Quelquefois je l'aiderois, tantôt à lier contre des baguettes les tiges penchées des plan-

tes, tantôt à prendre ſoin des roſiers, des œillets & des lys diſperſés.

Hors du jardin, un clair ruiſſeau arroſeroit mes prés couverts d'une herbe épaiſſe; de là, il ſerpenteroit à l'ombre d'un bocage d'arbers fruitiers, entremêlés de tendres rejettons que je cultiverois moi-même avec ſoin. Vers le milieu je raſſemblerois ſes eaux pour former un petit étang, dans lequel je ménagerois une petite isle, & ſur cette isle j'éleverois un berceau de verdure. Oh ſi je pouvois voir encore un petit côteau de vigne, s'étendre le long de la plaine; ſi je poſſédois encore un petit champ, couvert d'épis ondoyans, le plus riche des Rois pourroit-il me parpître digne d'envie?

Mais que ma cabane ſoit placée loin de la maiſon de campagne, où ſe retire Durante pour n'être point interrompu dans ſes graves converſations: C'eſt chez lui qu'on apprend, que la France ne ſonge point à faire la guerre; on y peut entendre tont ce que Mopſe feroit s'il étoit Roi de la Grande-Bretagne; & tandis qu'autour d'une table bien

servie, on prononce ſur toutes les ſciences & ſur les défauts de notre Gouvernement, la majeſtueuſe importance eſt empreinte ſur le front vuide des conviés. Que ma retraite ſoit loin de la demeure d'Oronte, qui n'eſt ſans ceſſe occupé, qu'à raſſembler dans ſon cellier les vins des climats les plus éloignés. Si la nature lui paroît avoir quelque charme, c'eſt uniquement parce que les morceaux les plus exquis volent pour lui dans les airs, ou traverſent les bois, ou nagent dans les flots: il vole à la campagne, pour pouvoir s'y abandonner en pleine liberté aux excès de la débauche; on eſt ſi mal à ſon aiſe dans cette maudite ville, où un ſot voiſin remarque tout ce qu'on fait. Malheureux! que jamais il ne t'arrive d'être un ſeul jour ſans autre compagnie que toi. Tu ne pourrois la ſupporter. Peut-être t'échapperoit-il de jetter ſur toi-même un regard dont tu ſerois épouvanté. Mais ne crains rien, les chevaux eſſoufflés de tes amis ſe hâtent de t'amener leurs indignes fardeaux. Ceux-ci, tout en jurant,

fautent à bas de leur monture innocente ; la joie effrenée, la déraifon tumultueufe & la folie les accompagnent à table jufqu'à ce que l'abrutiffement de l'yvreffe termine cette fcene bruyante. Puiffai-je être encore plus loin de toi, famélique Harpagon, dont la porte eft gardée par des chiens décharnés, qui dans l'ardeur de leur faim dévorante, arrachent de la main du pauvre, renvoyé avec menaces, le pain qu'il a trempé de fes larmes. Dans les campagnes d'alentour, tes infortunés débiteurs gémiffent de la rigueur de tes pourfuites. Rarement la fumée s'éleve au deffus de ta cheminée abattue ; & fans doute il eft jufte que tu fouffres la faim, puifque tes richeffes font la dépouille de l'indigent éploré.

Mais où m'entraîne un brufque chagrin ? Revenez, images agréables, revenez & rendez à mon ame la férénité. Ramenez-moi autour de ma petite maifon. J'aurai pour voifin le bon villageois dans fa chaumiere enfumée ; les fecours d'une bienveillance réciproque, les confeils finceres de l'amitié

nous feront sourire tendrement en bons voisins à la rencontre l'un de l'autre. Qu'y a-t-il en effet de plus doux que d'être aimé ? Qu'y a-t-il de plus agréable que d'être abordé d'un air content par un homme auquel on a fait du bien ?

Lorsque le fracas tumultueux arrache au sommeil l'habitant de la Ville ; lorsque le mur voisin le dérobe aux regards bienfaisans du Soleil levant ; lorsque le spectacle admirable de l'aurore est interdit à sa vue emprisonnée : alors réveillé par le vent frais du matin & par les doux concerts des oiseaux, je sortirois des bras du repos pour voler au devant de l'aurore, ou dans les prairies émaillées, ou sur le penchant du côteau voisin. Du haut des collines, j'exprimerois mon ravissement par des chants de joie. Quoi de plus ravissant en effet que la belle nature, lorsque ses beautés diversifiées à l'infini se confondent dans un mélange plein d'harmonie ? Homme audacieux ! comment oses-tu entreprendre d'orner la nature par des arts qui ne peuvent que

l'imiter de loin ? Conſtruis des labyrinthes avec des murailles de verdure ; preſcris à l'if terminé en pyramide la hauteur à laquelle il doit s'élever ; que tes allées ſoient couvertes d'un ſable pur, afin qu'aucune brouſſaille n'embarraſſe les pas de ceux qui ſe promenent. Pour moi j'aime les près ruſtiques & les bois ſauvages. La nature fait régner dans leur variété confuſe un ordre caché, conforme aux regles ſecrettes de l'harmonie & du beau, dont l'effet ſe fait ſentir à notre ame par le plus doux ſaiſiſſement.

Souvent aux douces clartés de la Lune, je me promenerois jusqu'au milieu de la nuit, plongé dans des méditations profondes ſur l'harmonie du ſyſtême de l'Univers ; tandis que des mondes & des Soleils ſans nombre brilleroient au deſſus de ma tête.

Quelquefois auſſi je ſuivrois le Laboureur, lorſqu'il chante derriere ſa charue en traçant un ſillon pénible : ou j'irois voir la troupe des moiſſonneurs rangés en file. J'écouterois leurs chanſons ruſtiques, & leurs hiſtoriettes naïves & leurs propos joyeux.

Ou bien lorfque l'Automne de retour teint nos arbres de couleurs bigarrées, lorfque le chant des vendangeurs fait retentir les côteaux, je me rendrois parmi eux. Je verrois les jeunes filles & les jeunes garçons rire enfemble fous les berceaux de pampre en détachant les raifins mûrs. Lorfque les tréfors de l'Automne font recueillis, ils marchent en pouffant des cris d'allégreffe vers la maifon où le bruit du preffoir retentit au loin. Ils fe raffemblent fous le chaume où un repas joyeux les attend. La premiere faim eft appaifée: la gaieté ruftique commence à paroître, accompagnée du rire éclatant. L'hôte débonnaire remplit de nouveau les flacons de vin, & il exhorte tout le monde à fe réjouir. Alors Guillaume raconte, comment il a fait un grand voyage jufques bien avant dans la Souabe; comment il y a vû des maifons plus grandes & plus belles que l'Eglife du village; comment fix chevaux plus beaux que le meilleur de ceux qui paiffent dans l'herbage du meûnier, traînoient un Monfieur dans

un char tout de glaces, & comment dans ce pays les payſans portent des chapeaux verds faits en pointe. Il raconte tant de belles choſes, que le jeune valet reſte là bouche ouverte, la tête appuyée ſur ſa main dans une attention ſi profonde, qu'il alloit oublier que ſa maîtreſſe eſt aſſiſe à côté de lui, ſi elle ne l'avoit pincé en riant à la joue. George raconte à ſon tour, comment ſon voiſin a été une fois pourſuivi par un follet, qui s'étoit perché ſur un panier & qui l'auroit ſuivi juſques ſous la gouttiere, s'il ne s'étoit pas mis à jurer. Tous ſortent enſuite de la cabane, pour danſer au clair de la Lune, juſqu'à ce que minuit ſonne & les invite au repos.

Mais lorſque des jours ſombres & pluvieux, lorſque la rigueur de l'Hiver ou l'ardeur brûlante de l'Eté m'interdiroient la promenade, je m'enfermerois dans un cabinet ſolitaire où je jouirois des doux entretiens de la plus illuſtre ſociété, des entretiens de ces grands Génies, l'honneur & la gloire de chaque ſiecle, qui ont verſé

dans des ouvrages inftructifs, les tréfors de leur fageffe. Société vraiment noble! qui éleve notre ame & la rétablit dans fa dignité naturelle. L'un me développeroit les mœurs des nations étrangeres & les merveilles de la nature dans les régions les plus éloignées; un autre me dévoileroit les myfteres de la nature & m'introduiroit dans fon laboratoire fecret. Celui-ci m'inftruiroit de la conftitution intérieure des Nations & de leur hiftoire, la honte, tout à la fois, & la gloire de la race humaine. Celui-là me feroit connoître la grandeur & la deftination de notre ame & les charmes de la vertu; autour de moi feroient rangés les Sages & les Poëtes de l'antiquité. Le fentier qu'ils ont fuivi eft le fentier du vrai beau; mais un petit nombre ofe y marcher, la foule des ames foibles perd bientôt courage, & retourne en arriere pour fuivre des routes plus faciles, femées de paillettes de faux or & de fleurs fans odeur. Dirai-je le nom du petit nombre? *O Klopftock*, génie créateur, & toi *Bodmer*, qui avec *Breitin-*

ger, arborois le fanal de la critique pour l'oppofer à ces feux trompeurs qui égarent dans des marais fangeux & des deferts arides; & toi *Wieland*, dont la Mufe vifite fouvent fa grave fœur la Philofophie, & va puifer dans fes retraites les plus écartées, la matiere fublime, qui dans tes riches compofitions prend la forme enchantereffe des Graces. O combien de fois vos chants m'entraîneroient dans de faints transports! Et toi, peintre de la nature, cher *Kleift*, la douceur de ton chant me ravit comme l'éclat d'un foir fans nuage; mon cœur devient calme & paifible comme nos campagnes pendant un beau clair de Lune. Et toi, *Gleim!* quand tu exprimes fur ta lyre la tendreffe, la naïveté & les charmes d'un badinage innocent. . . . Mais nommerai-je tous vos noms? ils font en petit nombre. Hélas! ce fiecle corrompu méconnoît votre mérite, il eft réfervé à une meilleure poftérité de vous apprécier.

Souvent auffi je m'occuperois à tranfcrire les chanfons que j'aurois compofées dans

mes promenades solitaires, tantôt à l'ombre d'un bocage, tantôt auprès d'une cascade bruyante, tantôt sous une treille au clair de la Lune; ou bien parcourant des estampes choisies, je verrois comment les grands Artistes ont imité sur le cuivre les beautés de la nature, ou j'essayerois moi-même de rendre sur la toile ses plus riches scenes.

Quelquefois, interrompu tout-à-coup, j'entendrois frapper à ma porte. Quelle joie! si au moment qu'elle s'ouvriroit, un ami voloit dans mes bras étendus pour le recevoir. Souvent aussi, au retour de la promenade, en approchant de ma cabane solitaire, je verrois mes amis, tantôt séparés, tantôt réunis en troupe, me saluer en s'avançant à ma rencontre. Alors nous irions tous ensemble parcourir les campagnes riantes d'alentour. Là sans chagrin, sans humeur, nos entretiens graves, entremêlés d'une plaisanterie douce feroient couler pour nous les heures avec rapidité. L'appétit assaisonneroit les mets que nous fourniroient mon jardin, mon vivier & ma

nombreuſe baſſe-cour. A notre retour nous trouverions la table ſervie ſous une treille ou ſous une cabane de verdure au milieu du jardin. D'autres fois aſſis ſous la feuillée au clair de la Lune, le verre à la main nous ririons & nous répéterions des chanſons badines, à moins que les chants mélancoliques du roſſignol ne nous invitaſſent à nous taire pour l'écouter.

Mais quel vain ſonge m'occupe! Ah! depuis trop long-tems mon imagination s'égare à ta pourſuite, phantôme menſonger! chimérique ſouhait! je ne te verrai jamais accompli. Toujours l'homme eſt mécontent; nos yeux contemplent ſans ceſſe l'image du bonheur dans des campagnes lointaines, dont nous ſommes ſéparés par des labyrinthes impénétrables qui nous en ferment l'accés. Alors nous nous épuiſons en ſoupirs & nous oublions de remarquer le bien qui étoit deſtiné à chacun de nous ſur la route de notre vie. La vertu eſt notre vrai bonheur. Celui-là eſt ſage, celui-là eſt heureux qui remplit ſans murmurer la

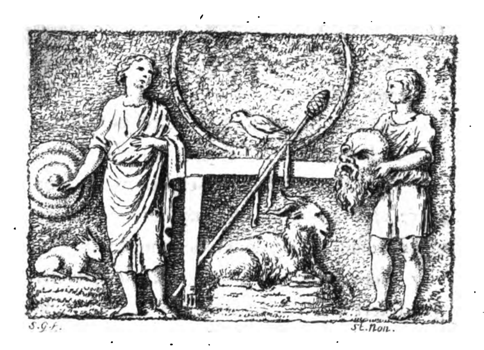
place que lui a destiné l'Architecte éternel qui a conçu le plan du tout. Oui, divine vertu, c'est toi qui fais notre bonheur; c'est toi qui verses la joie & la félicité sur toutes les situations de notre vie. Qui pourrois-je envier, quand le moment sera venu de terminer des jours dont tu auras fait le bonheur? Alors je mourrai satisfait, pleuré des ames nobles qui m'auront aimé pour l'amour de toi, pleuré de vous, ô mes amis. Lorsque vos pas vous conduiront auprès de la colline où sera mon tombeau, serrez-vous la main, embrassez-vous, mes chers amis. C'est ici, vous direz-vous, que repose sa cendre; son cœur fut droit; Dieu récompense aujourd'hui ses efforts, par un bonheur qui n'aura point de fin. Bientôt notre cendre reposera près de la sienne, & nous jouirons alors avec lui d'une félicité éternelle. Et toi, chere & tendre amie, quand tu passeras auprès de la colline où sera mon tombeau, quand les marguerites & les soucis agités sur ma tombe me rappelleront à ton souvenir; qu'alors quelques pleurs s'é-

chappent de tes yeux. S'il eſt permis aux Bienheureux de viſiter ces belles campagnes, ces bocages paiſibles où nous paſſions ſouvent des heures délicieuſes à méditer ſur les hautes deſtinées de notre ame, s'il leur eſt permis d'approcher de ce qu'ils ont aimé; ah, ſouvent mon ame viendra planer autour de toi! Souvent lorſque remplie d'un ſentiment noble & ſublime tu méditeras dans la ſolitude, un ſouffle léger effleurera tes joues; qu'un doux frémiſſement pénetre alors ton ame.



EVANDRE & ALCIMNE.

PASTORALE.



ACTE PREMIER.

SCENE I.

La Scene représente un lieu solitaire, planté d'arbres.

LAMON, CHLOE.

CHLOE.

Où allez-vous, mon voisin, avec cet air pensif & occupé? Il est vrai que nous au-

tres, gens de la campagne, nous avons toujours quelque chofe à faire, fi nous voulons que nos troupeaux & que notre petit bien foit en bon état.

LAMON. C'eft parler en femme fenfée : notre vie, en effet, eft toujours active. Je viens, dans ce moment, de remplir un devoir facré, auquel je ne manque jamais. J'ai offert à Pan les premiers fruits des cinq jeunes arbres que j'ai plantés en mémoire du jour où Evandre, le fils de mes foins, m'a été confié. Ils ont dixhuit ans, & ils font d'une fi belle venue, qu'il femble que les Dieux veulent me donner un heureux préfage pour l'avenir.

CHLOE. Les Dieux récompenfent ta piété ; ils encouragent toujours l'homme droit qui les honore : mais on doit être plus religieux encore à leur égard, quand on eft dans l'attente de quelque grand événement. Comment fe terminera celui qui nous tient en fufpens ? car nous pouvons ici, fans rien craindre, nous entretenir de notre fecret. (*Elle regarde autour d'elle.*) Quel fera le

ſort d'Alcimne, qui eſt auſſi la fille de mes ſoins, ſi les Dieux me conſervent aſſez long-tems pour le voir éclairci? Il y a ſeize ans qu'on me l'a confiée. „ Veillez ſur elle, „ m'a dit celui qui me l'a remiſe, comme „ ſur un dépôt bien cher; vous travaillerez „ pour votre bonheur à venir. Renfermez „ ſur-tout ce ſecret dans votre cœur. „

LAMON. Les Dieux ont ſûrement de grandes vues ſur eux. Evandre eſt le plus beau des Bergers de la contrée; il eſt beau comme la ſtatue du temple de Delphes; il eſt ſage comme un homme à qui les années ont donné de l'expérience; il eſt intrépide comme Hercule; il ſe battroit contre un lion; il n'a point ſon égal à la lutte, à la courſe & dans tous les exercices qui demandent de la force & de la légéreté: pour ſes chanſons, on croiroit qu'Apollon les lui inſpire en ſonge.

CHLOE. Alcimne n'a pas moins d'avantages ſur les jeunes filles de nos campagnes; elle eſt belle comme les Graces, elle réunit en elle ſeule tous les agréments qui parent

une Bergere accomplie ; elle l'emporte fur fes compagnes, comme la rofe l'emporte fur les fleurs de nos prairies.

LAMON. Leur amour me caufe des inquiétudes, en même tems qu'il me donne des efpérances. Peut-être eft-ce la volonté des Dieux qu'ils s'aiment : mais . . nous ne la connoiffons point. Je me flatte que les deftins ne les fépareront pas ; cependant ce n'eft point à nous à régler leur fort, comme s'ils nous appartenoient : on nous les redemandera peut-être bientôt. Nous ne pouvons donc confentir à leur union, & il faut même nous réfoudre à éloigner leurs efpérances.

CHLOE. Rien n'eft plus raifonnable, Lamon. J'efpere que nous touchons à l'inftant où ces fecrets nous feront connus. Je fuis naturellement impatiente : auffi je fouhaite encore plus que toi que ce moment arrive.

LAMON. Les Dieux régleront tout pour le mieux. Quelle feroit ma douleur fi mes efpérances étoient trompées ! Combien ils

méritent l'un & l'autre d'être heureux! Qu'il eſt affligeant pour moi, de ne pouvoir accomplir leurs tendres déſirs! Il faudra bien avoir recours à quelque prétexte, pour couvrir nos refus. J'ai toujours eu horreur du menſonge : celui que j'imagine eſt innocent; le Ciel nous le pardonnera. Nous leur dirons à tous les deux que, dans la même nuit, nous avons eu un ſonge qui ne nous permet pas de les unir.

CHLOE. Le prétexte eſt bien trouvé : dès que nous ſommes obligés de les tromper, nous ne pouvons employer de meilleur moyen; autrement nous ne pourrions nous défendre de leurs inſtances. Mais adieu; il faut que je retourne à mon jardin. Voici ton fils qui vient; pour n'en être pas vue, je vais paſſer derriere cette haie.

LAMON. Je m'en vais auſſi. Je veux échapper aux prieres qu'il ne manqueroit pas de me faire.

SCENE II.

EVANDRE, ſeul.

Je la cherche en vain depuis long-tems. Elle n'eſt point ici; elle n'eſt point à la fontaine, ni ſous ces noiſettiers; elle devoit y venir cependant. Sa mere l'a peut-être occupée à deſſein à quelque ouvrage. (*Il regarde autour de lui.*) J'en ſuis preſque ſûr. D'un autre côté, mon pere m'évite; il paroît craindre que je ne lui parle d'Alcimne. Je ne ſais que penſer de tout cela. Trouveroit-il mauvais que j'aimaſſe la plus aimable des Bergeres? Mais lui-même lui donne la préférence ſur toutes ſes compagnes. Cette conduite m'inquiete, m'inquiete fort. Mais où eſt-elle? Elle ne vient pas. Je vais en l'attendant graver ſon nom ſur l'écorce unie de cet arbre. (*Il tire un couteau de ſa pannetiere.*) Tu porteras ſon nom & le mien, arbre fortuné; ſois le plus beau de ceux qui t'environnent; tu n'as point à craindre les

coups de la hache; le passant dira en te voyant: *cet arbre est consacré à l'Amour.*

SCENE III.

ALCIMNE, EVANDRE.

(Pendant qu'Evandre grave sur l'arbre le nom d'Alcimne, elle survient, se glisse légérement derriere lui, & lui met les deux mains sur les yeux.)

ALCIMNE.

Devine qui c'est?

EVANDRE. O Alcimne, ô ma chere Alcimne!

ALCIMNE. Tu te trompes.

EVANDRE. Non, je ne me trompe pas. Où es-tu donc restée si long-tems?

ALCIMNE. Eh bien, si tu ne te trompes pas, embrasse-moi. (*Elle retire ses mains & ils s'embrassent.* C'est le Berger Milon qui m'a retenue: peut-être même me suit-il encore. Que son amour me pese!

EVANDRE. Dieux ! le voici.

SCENE IV.

MILON, ALCIMNE, EVANDRE.

MILON (*à Alcimne.*)

Oh ! je me doutois bien que tu trouverois ici Evandre. Evandre n'a point son égal à la lutte, à la course, pour le chant & auprès des Bergeres. Evandre, tu dois avoir déjà gagné bien des agneaux.

ALCIMNE. Il y a long-tems que nous savons cela.

MILON. Il faut que je vous fasse rire de la simplicité de Battus, qui, auprès de ce vieux chêne que vous voyez. . .

ALCIMNE. Il y a un siecle que nous en avons ri. Mais . . . que viens-tu faire ici ?

MILON. Oh ! ne te fâche pas. Un regard d'amitié est tout ce que . . .

ALCIMNE le regarde d'un air dédaigneux.

Tu as ce que tu demandes. Va-t-en maintenant.

MILON. Ah! ce n'eſt pas comme cela que je le voulois. Tu me traites auſſi avec trop de mépris. Il faut que je te chante quelques couplets que ce matin. . .

ALCIMNE. Mais ſi je ne veux pas les entendre.

MILON. Je ne les chanterai pas moins.

ALCIMNE. Chante donc; je me ſuis bouché les oreilles.

MILON. Evandre, tu as beau charmer toutes nos Bergeres, tu ne joues pas mieux de la flûte que moi. En voici une que je me ſuis faite avanthier, elle eſt excellente. Elle m'a déjà fait gagner deux chevres ſur deux Bergers que j'ai appellés en défi; & je ſuis ſûr que tu t'avoueras vaincu toi-même: écoute. . . .

EVANDRE. Ah! ſans t'écouter, je l'avoue.

MILON. Tiens, je gage mes meilleures chevres.

ALCIMNE. Et moi tout un troupeau, qu'il n'eſt point d'homme plus inſupportable que toi. Veux-tu donc babiller éternellement ? Tu es comme une branche d'épines qui s'attache aux jambes du paſſant; il faut que je te traîne toujours après moi.

MILON. Oh! je le vois bien, vous voulez être ſeuls.

EVANDRE. Tu as été bien long-tems à le deviner.

MILON. Je m'en vais. (*Il s'en va & revient.*)

J'oubliois juſtement quelque choſe qu'il faut que je vous conte. Hier le Soleil ſe couchoit dans la mer lorſque j'allai ſur le rivage, &. . .

ALCIMNE. Tu n'as pas encore fini ?

MILON. Je n'ai pas commencé. J'étois donc ſur le rivage, lorſque j'apperçus le pêcheur, Aſphalion qui tendoit ſes filets. „ J'ai vu, m'a-t-il dit, avant le coucher „ du Soleil, cinq gros vaiſſeaux en pleine „ mer; „ & il croit qu'ils aborderont ſur notre rivage, s'ils n'y ſont pas déjà. . . .

ALCIMNE. Mais . . . rien ne les empêche d'aborder, ni toi de t'en aller.

MILON. Reftez donc feuls. (*Il s'en va.*)

SCENE V.

ALCIMNE, EVANDRE.

ALCIMNE.

Eft-il enfin parti ce babillard? (*Elle regarde de tous côtés.*) Oui; mais dût-il m'écouter encore derriere ce buiffon, je ne t'en ouvrirai pas moins mon cœur, mon bien-aimé. J'avois, je t'affure, autant d'impatience de te revoir, qu'en a une jeune ferine de revoir fes petits, lorfqu'un méchant enfant l'a furprife & la retient dans fes mains. Il a beau la careffer, elle eft inconfolable, & elle épie le moment où elle pourra s'échapper. Elle ne regagne pas fon nid avec plus d'empreffement que j'en ai eu à courir vers toi, & à me dérober à Milon, qui vouloit m'arrêter.

EVANDRE. O ma bien-aimée ! qu'un amour auſſi tendre me rend heureux ! Tout à l'heure, en paſſant près d'un roſier, j'y ai cueilli ces roſes. Leurs boutons ſe touchoient & fleuriſſoient enſemble. Unies de la ſorte, elles répandent, elles confondent leurs doux parfums ; elles ſeront encore unies, même en ſe flétriſſant. Place, ma bien-aimée, place ſur ton ſein cette image fidelle de notre amour.

ALCIMNE. Oui, ſans doute, je vais la placer ſur mon ſein. Vois comme elles ſont belles ! C'eſt ainſi que notre union nous embellit.

EVANDRE. C'eſt ainſi que nous paſſerons nos jours. Ils ſeront charmants comme le parfum de ces roſes.

ALCIMNE. Comme elles, nos cœurs unis s'épanouiront enſemble. Mais, dis-moi, m'as-tu attendue long-tems ?

EVANDRE. Non. Mais quand je ne te vois pas, toutes les minutes ſont bien longues.

ALCIMNE. J'ai été bien effrayée ;

quand, en venant ici, j'ai trouvé derriere ce bosquet Milon, lui que j'aime comme l'abeille aime le bourdon. Il étoit au milieu du chemin. „ Toutes les Bergeres, m'a-„ t-il dit, qui passent dans ce sentier, „ pour droit de passage, me doivent un bai-„ ser. „ Laisse-moi donc aller, lui ai-je dit de mauvaise humeur : mais il n'en auroit rien fait, si je ne me fusse avisée de lui demander, à qui appartenoit une genisse blanche que je voyois courir dans le marais, & qui s'étoit sûrement égarée Il a regardé, & alors je me suis glissée derriere lui; & j'étois déjà loin avant qu'il s'apperçût de ma ruse, lorsque l'odieux personnage a couru après moi de toutes ses forces. Mais tu as l'air tout pensif?

EVANDRE. Moi?

ALCIMNE. Oui, toi; on croiroit que tu as quelque chose à dire, qui te fait de la peine. Allons, ne m'inquiete pas.

EVANDRE. Moi . . . je ne sais trop si je dois te le dire.

ALCIMNE. Tu m'inquiéteras davantage, si tu ne me le dis pas.

EVANDRE. Eh bien, je t'avouerai, que ce qui m'inquiete, ce sont les retards qu'apporte mon pere à notre bonheur. Il semble éviter de se trouver avec moi tête-à-tête; & quand il ne peut faire autrement, si je viens à lui parler de notre amour, il paroît troublé, & ne me répond que par des propos vagues.

ALCIMNE. La conduite de ma mere me donne les mêmes inquiétudes.

EVANDRE. Hier il offrit aux Dieux les prémices des cinq arbres qu'il a plantés dans mon premier printems. Le hazard m'amena dans le lieu où il faisoit son offrande. Pour ne point troubler sa piété, je restai caché derriere un buisson, & je l'entendis faire cette priere: „ Dieux bien-faisants! exaucez „ mes vœux, & agréez mon offrande. „ Soyez favorables à mon fils, accomplis- „ sez pour son bonheur les destinées extraor- „ dinaires qui l'attendent. „ Il continua de prier: mais le vent, en agitant les feuilles, m'empêcha d'en entendre davantage.

ALCIMNE. Ah! que je souhaite avec ardeur que le Ciel exauce sa priere!

EVANDRE. Quelles deſtinées m'attendent? Faſſent les Dieux qu'elles ſoient heureuſes! Ah! c'eſt ton amour ſeul qui peut faire mon bonheur.

ALCIMNE. Mon bien-aimé, ne nous laiſſons point affliger par ces triſtes penſées; ne nous alarmons pas d'un malheur qui n'arrivera peut-être jamais. Allons, reprends ta gaieté; ſouris à ton Alcimne. Ecoute; chantons tour-à-tour la chanſon que nous aimons tant.

EVANDRE. Près de toi j'oublie tous mes chagrins. Commence, je chanterai après.

ALCIMNE. Je vais commencer:

Quand Zéphir & le Printems
Ont abandonné nos champs,
La triſte Flore ſoupire;
Le plaiſir fuit, la roſe expire.

C'eſt ainſi, mon bien-aimé,
Que mon cœur, en ton abſence,
Par la douleur conſumé,
Languit & meurt d'impatience.

EVANDRE.

Quand, au retour du Printems,
Zéphir caresse nos champs.
Il console la Nature;
Il ranime la verdure.

Ainsi se calment mes soucis,
Quand je te vois paroître;
De ta bouche un tendre souris
Me donne un nouvel être.

Tous deux ensemble.

Oui, je t'aimerai toujours;
J'en fais serment par ce bocage,
Asyle de nos amours.
Je ne serai jamais volage;

Oui, je t'aimerai toujours;
J'en fais serment par ce bocage,
Asyle de nos amours;
Oui, je t'aimerai toujours.

ALCIMNE.

L'abeille diligente,
Quand l'hiver paresseux la condamne au repos,

Gémit dans l'attente
De la saison charmante,
Qui la rappelle à ses travaux.

Ta Bergere fidelle,
Loin de tes yeux,
Gémit comme elle:
Son cœur, son tendre cœur sans cesse te rappelle,
Et te cherche en tous lieux.

EVANDRE.

Quand la rose vermeille
Exhale ses parfums, étale ses attraits,
L'abeille
S'éveille,
Et revole dans nos bosquets.

Ainsi ma tendresse,
A l'aspect enchanteur de tes jeunes appas,
Précipite mes pas;
Ainsi je m'empresse
A voler dans tes bras.

Tous deux ensemble.

Oui, je t'aimerai toujours;

J'en fais ſerment par ce bocage,
Aſyle de nos amours;
Je ne ſerai jamais volage.
Oui, je t'aimerai toujours;
J'en fais ſerment par ce bocage,
Aſyle de nos amours.
Oui, je t'aimerai toujours.

SCENE VI.

ALCIMNE, EVANDRE, MILON.

MILON.

Vous avez fort bien chanté.

ALCIMNE. Comment! tu es déjà revenu? ou bien n'étois-tu pas parti? Le tour feroit aſſez familier.

MILON. Je m'étois retiré, & en revenant je n'ai entendu que le dernier couplet de votre chanſon.

ALCIMNE. Mais que veux-tu donc, malheureux importun?

MILON. C'eſt l'intérêt que je prends à

ce qui te regarde qui m'a fait revenir. Vous vous amusez à chanter & à vous conter des douceurs, sans faire attention à ce qui se passe autour de vous. N'entendez-vous pas d'ici tout le bruit qui se fait sur le rivage?

EVANDRE. A quelle occasion?

MILON. Les vaisseaux dont parloit Asphalion sont abordés.

ALCIMNE. Eh bien, en quoi cela nous intéresse-t-il?

MILON. En rien, dès que vous voulez encore vous moquer de moi.

EVANDRE. Parle toujours.

MILON. Je n'ai rien à dire.

ALCIMNE. Oh, oh, tu joues l'homme piqué. Parle donc.

MILON. Ces Etrangers sont descendus à terre; ils dressent déjà leurs tentes sous l'allée de tilleuls, tout près d'ici. Je voulois vous prévenir, de peur qu'ils ne vous surprissent: nous ne connoissons pas leurs intentions; mais vous n'êtes pas ici en sûreté.

ALCIMNE. Je te remercie de ton attention, Milon. Je suis en effet toute effrayée. Allons-nous-en.

ACTE II.

SCENE. I.

(On voit dans l'éloignement des tentes sous des arbres.)

PYRRHUS, ARATES.

PYRRHUS.

Que je suis impatient de revoir mon fils! Je puis actuellement me livrer sans danger à ma tendresse. L'Oracle m'ordonna de le laisser dixhuit ans inconnu parmi des Bergers; & voici le dix-huitieme printems qu'il vit parmi eux. Quand je l'y envoyai, il étoit aussi beau qu'on nous peint l'Amour. J'espere que les principes naturels de droiture & de vertu ne seront point altérés en lui.

ARATES. Je suis aussi empressé de revoir ce jeune Prince. Que nous serions heureux, si nous trouvions tous deux nos en-

fants dans l'état où nous les fouhaitons! Il y a feize ans, comme vous le favez, que j'ai envoyé dans ces mêmes lieux mà fille, le Ciel me l'ayant commandé dans un fonge. Avant de m'embarquer avec vous, j'ai fait des facrifices à mes Dieux domeftiques; ils m'ont apparu deux fois, pour me promettre que mes vœux pour le bonheur de ma famille feroient accomplis.

PYRRHUS. Daignent les Dieux exaucer nos défirs! Peut-être mon fils renoncera-t-il à regret à la tranquillité dont il jouit parmi ces Bergers, & à l'abri de ces ombrages frais. Les agréments champêtres de ces lieux, font fur moi des impreffions fi douces & fi puiffantes qu'elles paffent jufques dans mon ame. Je crois refpirer un air plus pur & plus fain dans cet afyle de la belle & fimple Nature. Je fens ici ce qu'on éprouve en revoyant fon pays natal, après une longue & trifte abfence.

ARATES. Notre genre de vie, en effet, eft fi éloigné de la fimplicité primitive, qu'elle nous paroit tout-à-fait étrangere à

elle doit produire une impreffion extraordinaire fur l'ame de quiconque y revient une fois, fi cependant il n'a pas étouffé dès fa tendre jeuneffe le goût de cette noble fimplicité.

PYRRHUS. Il y a déjà une heure que j'attends mon fils. Je vois venir un jeune homme qui me paroît fi beau, que, fi c'eft lui, tous mes défirs font exaucés. Il vient droit à nous.

SCENE II.

PYRRHUS, ARATES, EVANDRE.

EVANDRE.

Je vous falue, Meffieurs.

PYRRHUS. Bon jour, jeune Berger. Eft-ce la curiofité ou quelqu'affaire qui te conduit vers nous?

EVANDRE. C'eft la curiofité. C'eft toujours une nouveauté pour nous de voir

des gens de la ville. Mais, dites-moi, Meſſieurs, n'êtes-vous pas venus avec le Prince de Kriſſa, qui aborda hier ſur notre côte?

ARATES. Oui.

PYRRHUS. Ne renoncerois-tu pas volontiers à la triſte vie que tu menes ici, pour nous ſuivre à la ville?

EVANDRE. Moi? Ha! ha! je m'en garderai bien. J'allai une fois à Delphes, lorſque je n'étois encore qu'un jeune enfant. J'étois émerveillé de tout ce que j'y voyois: mais je ne changerois pas notre beau pays pour la ville, où il faut parcourir tant de rues, avant d'arriver dans la pleine campagne.

PYRRHUS. Tu es ſimple: tu te feras aiſément à la vie qu'on y mene.

EVANDRE. Je n'irois qu'avec peine habiter parmi des gens qui ont une façon de vivre toute différente de la nôtre. Ils rient de notre ſimplicité. Nous ſommes cependant auſſi heureux qu'ils le ſont: ils ont beſoin de tant de choſes pour l'être; mais

nous, nous sommes contents de ce que nous avons; nous cultivons en paix nos champs; nous soignons nos troupeaux, & leur fécondité est le salaire de nos travaux. A entendre ces gens, notre abondance n'est que pauvreté; cette idée est assez singuliére. Non, je ne voudrois pas retourner à la ville. Lorsque j'y allois, je m'arrêtois à chaque pas; j'ouvrois de grands yeux à la vue des grandes maisons, hautes comme des montagnes, & dont les habitants sont plus petits que nous. Les passants se moquoient de moi, sur-tout quand je leur faisois des questions. „ Jeune Berger, disoit l'un, sais-„ tu chanter? Oui, disois-je, je sais chan-„ ter; „ & alors je chantois à pleine voix ma plus jolie chanson. On s'attroupoit autour de moi, & on me railloit; je chante cependant bien, tous les Bergers en conviennent. Les femmes n'y sont pas plus honnêtes. Quand j'en saluois quelqu'une avec amitié, elle passoit son chemin comme si elle ne m'eût pas vu; elles ne sont pas cependant ni si fraîches, ni si belles que nos Bergeres.

PYRRHUS. Si tu m'aimes autant que je t'aime, tu ne refuferas pas de venir avec moi.

EVANDRE. Je vous ai aimé dès que je vous ai vu. Mais, pour vous fuivre à la ville, abandonnerois-je mon pere que j'aime auffi, & dont la vieilleffe a befoin de fecours? Il a pris les foins les plus tendres de ma jeuneffe; ne dois-je pas par reconnoiffance lui rendre ces foins dans fon âge avancé? Demeurez avec nous, Meffieurs; nous vous donnerons ce que nos arbres & nos troupeaux nous fourniffent de meilleur. Mais vous me faites jafer ici, & vous ne me dites pas où je pourrai trouver le Prince.

ARATES. Dis-nous ce que tu lui veux.

EVANDRE. Mon pere m'a chargé de lui porter ces fruits. Je les ai cueillis fur des arbres qu'il a plantés il y a dixhuit ans, lorfque j'entrois, m'a-t-il dit, dans mon premier printems. Ils font mûrs, & doux comme du miel. Où le trouverai-je Meffieurs?

PYRRHUS (*à Arates.*) Dieux! mon fils a cet âge. Celui à qui il fut confié,

devoit planter des arbres dans le même printems où je le lui envoyai. Arates; ah! si c'étoit mon fils!

ARATES. Votre conjecture est vraisemblable. Quel autre Berger vous enverroit des fruits?

EVANDRE. Mais vous ne me dites pas où je trouverai le Prince. Il faut que je m'en aille; j'ai encore bien des choses à faire dans notre jardin fruitier, & auprès de notre troupeau; d'ailleurs, ma Bergere m'attend à la fontaine.

PYRRHUS. Eh bien, jeune homme, apprends que c'est moi que tu cherches.

EVANDRE. Vous êtes le Prince de Krissa?

PYRRHUS. Oui, c'est moi. Où est ton pere, & comment s'appelle-t-il?

EVANDRE. Mon pere demeure derriere ce bois, & se nomme *Lamon.*

PYRRHUS (*à Arates.*) O mon ami! je ne sais qui m'empêche de l'embrasser, c'est-là le nom de celui à qui on l'a remis.

ARATES. Je n'en douterois presque plus.

EVANDRE. Tenez, voilà mon pere lui-même qui vient.

SCENE III.

PYRRHUS, ARATES, LAMON, EVANDRE, un Domeſtique de Pyrrhus.

Le Domeſtique (à Pyrrhus.)

Mon Prince! c'eſt-là l'homme à qui votre fils a été confié, il y a dixhuit ans.

PYRRHUS (à Lemon.) Mon ami, eſt-ce vous à qui on remit un jeune enfant, il y a dix-huit ens?

LAMON. Oui, mon Prince, c'eſt moi; & ce jeune enfant, c'eſt celui qui vous a porté des fruits. Ils ont été cueillis ſur les arbres que j'ai plantés dans le Printems où il me fut confié; & voici le billet cacheté qu'on me remit avec lui.

EVANDRE. Dieux! qu'ai-je entendu?

PYRRHUS (à Evandre.) Je ne me ſuis pas trompé; embraſſe-moi, tu es mon fils: embraſſe ton heureux pere. (*Ils s'embraſſent.*)

EVANDRE (*à Pyrrhus.*) Mon pere ! que les Dieux vous béniſſent !

PYRRHUS. Oui, je ſuis ton pere. Quelques mois après ta naiſſance, les Dieux m'ordonnerent de t'éloigner de la maiſon paternelle ; c'eſt pour leur obéir que j'ai confié à ce Berger ta tendre enfance.

EVANDRE (*à Lamon.*) Et toi, tu n'es donc pas mon pere ? O ! je te donnerai toujours ce nom que ton amitié pour moi t'a ſi juſtement mérité.

PYRRHUS. Dieux ! recevez mes actions de graces, pour m'avoir donné un fils ſi ſenſible & ſi reconnoiſſant. Mais toi, mon ami, (*à Lamon*) comment pourrai-je m'acquitter de tout ce que je te dois ?

LAMON. Que les Dieux ſoient loués ! Ils ont rempli mes vœux. Je me croirai bien payé des ſoins que j'ai pris de ſon enfance, s'il m'aime toujours & s'il eſt heureux. Je n'ai aucun beſoin de tout ce que vous pourriez me donner.

PYRRHUS. Bergers, que votre ſort eſt digne d'envie ! Mais, Arates, je ne veux

pas me livrer plus long - tems à ma joie, ſans en remercier les Dieux; hâtons - nous d'aller leur offrir un ſacrifice. Pour toi, mon fils, je te reverrai bientôt: reſte ici, ma Cour va ſe rendre auprès de toi, empreſſée de voir ſon Prince, & charmée de l'avoir retrouvé.

SCENE IV.

EVANDRE, *ſeul.*

Je ne puis revenir de mon étonnement; je ne ſais ſi je dors ou ſi je veille. Ce que j'ai de mieux à faire pendant que je ſuis ſeul; c'eſt d'aller trouver Alcimne, & de lui conter tout ce qui s'eſt paſſé. Mais je vois venir quelqu'un. Quel peut être cet homme qui me fait tant de courbettes?

SCENE V.

EVANDRE,
Un jeune Courtiſan.

Le Courtiſan.

Permettez-moi, mon Prince, de faire éclater à vos yeux les tranſports de ma joie.

EVANDRE. A quelle occaſion, mon ami?

Le Courtiſan. Sur ce que la volonté de l'Oracle eſt enfin accomplie; ſur ce que vous allez ſortir de l'état uniforme & abject, auquel un deſtin trop rigoureux a condamné votre premiere jeuneſſe.

EVANDRE. Je bénis les Dieux de l'avoir ainſi ordonné. Je n'oublierai jamais les jours heureux de ma jeuneſſe, ces agréables occupations, ces plaiſirs innocents. . .

Le Courtiſan. Plaiſirs innocents! ha, ha, ha, mon Prince! vous ne connoiſſez pas encore le plaiſir. Venez à la Cour, vous l'y trouverez. Pour moi, je ne remercie-

rois jamais les Dieux de m'avoir exilé parmi des Bergers.

EVANDRE. Tu te croirois donc bien malheureux, s'il te falloit habiter ces lieux charmants?

Le Courtisan. Je m'y plairois peut-être avec une société choisie.

EVANDRE. Les beautés simples & variées de la Nature ne font donc sur toi aucune impression agréable?

Le Courtisan. On n'y trouve d'agrément, que lorsque l'on ne connoît rien de mieux.

EVANDRE. Quand une belle Aurore se leve sur des côteaux riants, quand elle ranime les plantes & les oiseaux, ne sens-tu aucun plaisir?

Le Courtisan. L'Aurore! Eh! je ne l'ai jamais vue.

EVANDRE. Aucun Berger ne t'enviera ton bonheur.

Le Courtisan. Je le crois bien, le bonheur dont je jouis n'est point à sa portée.

EVANDRE. Mais dis-moi, qui es-tu?

Le Courtisan. Je suis attaché à la Cour,

EVANDRE. Quelles y font tes occupations ?

Le Courtifan (à part.) Il croit, je penfe, que j'y fuis employé au moins à mener la charrue. *(à Evandre.)* Mes occupations ! c'eft de m'habiller magnifiquement, de faire bonne chere, de danfer, d'inventer de nouveaux plaifirs, de faire ma cour à nos belles. . . .

EVANDRE. Tu n'as rien autre chofe à faire ?

Le Courtifan. Rien autre chofe. Que voulez-vous donc que je faffe de plus ?

EVANDRE. Pour nous, qui fommes de bonnes gens, nous n'appellons occupations, que ce qui nous rend utiles aux autres ; en travaillant pour eux, nous travaillons à notre fatisfaction & à notre bonheur ; nous eftimons plus l'induftrie de l'abeille, que la parure du papillon.

Le Courtifan (à part.) Bons Dieux ! quelle baffeffe dans fa façon de penfer ! Que notre Prince fent fa bergerie ! *(à Evandre.)* Les gens du commun paffent leurs jours dans la

peine & la fatigue; mais nous, à la Cour, nous jouissons de la vie. Des plaisirs toujours variés, ne laissent aucun accès à des réflexions qui pourroient nous attrister. Dans les jeux publics, nous payons des hommes qui s'estropient ou s'éreintent pour nous amuser, ou qui, pour mériter nos suffrages, exposent leur vie sur des chevaux indomptés. Des gens de notre rang n'ont garde de courir ces dangers; nous avons le privilege de passer nos jours dans une charmante oisiveté. Nous volons de plaisirs en plaisirs, & de belles en belles. Toutes celles de la Cour sont déjà tombées dans mes filets; mais aucune ne peut m'accuser de lui être resté fidele.

EVANDRE. Il faut apparemment que ton cœur soit aussi glacé que nos plantes au plus fort de l'hiver, ou que ces belles soient fort laides.

Le Courtisan. Elles son charmantes: mais j'aime tant la diversité, qu'il m'est impossible de m'attacher à quelqu'une d'elles en particulier. Cette fidélité dans le grand

monde, eft un ridicule. Toujours foupirer pour le même objet. . . Ha! ha! ha! une fois dans ma vie, il y a bien des années, je m'avifai de vouloir être conftant; mais j'ai fu m'affranchir de cette tyrannie. Il eft vrai que cette femme étoit belle comme Vénus; auffi je crois l'avoir aimée, Dieu me pardonne! un jour prefque tout entier. Ha! ha! ha!

EVANDRE. O le fot perfonnage! (*à part.*) Ton ignorance me fait pitié! Toi, qui fais tant de chofes, tu ne fais donc pas que le bonheur d'aimer eft le plus grand que les Dieux aient acordé à l'homme? Je te plains d'être fi peu fenfible au plaifir le plus délicieux de la vie. Quand tu parles ainfi, j'aimerois autant t'entendre dire que la poire fucculente eft amere, & que le parfum de la rofe eft défagréable.

Le Courtifan. D'après votre éducation, mon Prince, votre façon de penfer ne m'étonne pas; mais vous ne ferez pas long-tems à la trouver vous-même ridicule.

EVANDRE. Que les Dieux m'en pré-

fervent! Avant que je puiffe changer ainfi, on verra les pommes croître au milieu des épines.

Le Courtifan. Mon Prince, il faut que je prenne congé de vous. Agréez les témoignages de mon refpect.

EVANDRE. Tu peux t'en aller, tu m'ennuies.

Le Courtifan (en s'en allant.) O Dieux! qu'il eft fimple! qu'il eft ridicule! Ce feroit confcience de lui faire quitter fes troupeaux.

SCENE VI.

EVANDRE. Un Officier de la Garde du Prince.

EVANDRE (en regardant autour de lui.)

Cet odieux perfonnage eft enfin parti. Il faut que je demande à celui-ci, pourquoi il marche ainfi armé. Qui és-tu, mon ami? Que veut dire cet attirail menaçant? Pour-

quoi cet épieu ferré dans ta main? Qu'eſt-ce qui pend-là à ton côté?

L'Officier. Mon Prince, c'eſt mon épée.

EVANDRE. Mais pourquoi vas-tu affublé de la ſorte, en tems de paix? Pour moi, je me moquerois d'un homme qui, pendant l'hiver, traîneroit après lui tous les outils dont il ſe ſert dans l'été, pour cultiver ſon champ ou ſon jardin.

L'Officier. Je ſuis le premier Officier de la garde du Prince votre pere.

EVANDRE. Vous êtes donc pluſieurs? Et vous êtes toujours équipés de cette maniere?

L'Officier. Oui, nous ſommes pluſieurs, & nous ſommes toujours équipés de cette maniere. Ha! ha! . . vous me pardonnerez, mon Prince, je ne puis m'empêcher de rire.

EVANDRE. Vous habitez donc un pays, où vous avez bien des dangers à courir?

L'Officier. Pourquoi, mon Prince?

EVANDRE. Parce que vous êtes toujours ſur vos gardes. Il faut que vous

ayez bien des loups & d'autres bêtes carnacieres. Pour nous, nous n'avons pas besoin de prendre ces précautions. Il eſt bien rare que ces animaux attaquent nos troupeaux. Votre pays n'eſt donc pas bon pour les troupeaux ?

L'Officier. Nous vivons dans un pays où l'on ne connoît ces bêtes féroces que de nom.

EVANDRE. C'eſt donc ſans néceſſité, que vous gardez votre Prince avec tant de ſoin ?

L'Officier. Sans néceſſité, mon Prince! Notre Souverain peut avoir parmi ſes ſujets des ennemis cachés, qu'il faut écarter de ſa perſonne.

EVANDRE. Il faut donc que ce ſoit un méchant peuple, chez qui je ne voudrois pas vivre. J'aimerois autant qu'on gardât un pere contre ſes enfants. Dieux! dans quel pays voudroit-on m'amener! Mais vous avez, ſans doute, autre choſe à faire, qu'à veiller ſur les jours de votre maître?

L'Officier. Oui, mon Prince, nous l'accompagnons encore à la guerre. Quand un Prince veut étendre ſes états, nous mar-

chons en grand nombre sur les terres de ses voisins, qui nous opposent autant d'hommes armés comme nous, ou même davantage. Des deux côtés on se range en bon ordre; on en vient aux mains, & on tue le plus de monde qu'on peut: on érige à ceux qui ont été les plus braves. . . .

EVANDRE. Avec ta permission, qu'est-ce qu'un homme brave? A qui donnes-tu ce nom?

L'Officier (*à part.*) O Dieux! quelle simplicité! Je vois bien qu'il faut lui parler comme à un enfant; il n'a aucune idée du courage & de la gloire. (*Au Prince.*) Les plus braves sont ceux qui ont tué le plus d'ennemis, & qui leur ont fait le plus de mal. Pour illustrer leur mémoire, on leur érige des statues de bronze ou de marbre.

EVANDRE. C'est affreux. O! je n'en veux pas savoir davantage; je frissonne encore de ce que je viens d'entendre. Mais mon pere cependant n'est pas un Prince cruel.

L'Officier. Non. C'est un Prince pacifi-

que : aussi nous vieillissons dans l'état honorable que nous tenons auprès de sa personne, & il nous prive des occasions d'acquérir de la gloire.

EVANDRE. Et tu t'en plains ! O Dieux ! c'est en égorgeant des hommes qu'on acquiert de la gloire ! Parmi nous, on regarderoit avec horreur celui qui s'empareroit du champ de son voisin ; & cependant ce ne seroit, en comparaison, qu'une petite injustice.

L'Officier. Oui ; mais le cas est différent. On pendroit cet homme-là sans miséricorde.

EVANDRE. O ! je n'y puis plus tenir. Retire-toi ; mon cœur est révolté de tout ce que tu m'as dit ; je ne veux plus faire de questions ; je ne veux plus voir personne. . . Mais en voilà déjà un autre qui vient.

SCENE VII.

EVANDRE.

Un autre Courtisan.

Le Courtisan.

Permettez, Monseigneur ! (*Il s'incline jusqu'à terre.*)

EVANDRE. Voilà un homme ſingulier. Que veux-tu? Cherches-tu à terre quelque choſe que tu aurois perdu?

Le Courtiſan. Non, mon Prince! permettez-moi de témoigner à votre Alteſſe la ſoumiſſion profonde avec laquelle. . . (*Il ſe proſterne à terre.*)

EVANDRE. C'eſt plaiſant. Voilà ce que fait mon chien, quand il y a long-tems qu'il ne m'a vu. Mais pourquoi donc rampes-tu de la ſorte?

Le Courtiſan. C'eſt pour implorer votre protection, & vous aſſurer que je ſuis le plus fidele de vos eſclaves.

EVANDRE. Eſclave! J'ai pitié de ton ſort. Par quel malheur l'es-tu devenu? J'ai entendu dire que les hommes ne pouvoient tomber dans un état plus triſte & plus fâcheux.

Le Courtiſan. Mon Prince! je ne ſuis pas un de ces eſclaves que le deſtin ou leurs crimes ont privés de la liberté. C'eſt de mon propre choix, c'eſt par reſpect pour votre perſonne, que je me ſoumets à toutes

vos volontés. Je ne ferai heureux que lorſque. . . .

EVANDRE. Tout ce que je puis juger de toi par tes propos, c'eſt que tu n'es pas dans ton bon ſens. Va-t-en.

SCENE VIII.

EVANDRE, *ſeul.*

Quelles gens ſont-ce là! je n'en puis revenir. Je ſouhaite que tout ceci ne ſoit qu'un rêve. Mais je vois venir un homme, dont l'aſpect m'inſpire de la vénération.

SCENE IX.

EVANDRE. *Un Savant.*

EVANDRE.

Dis-moi, mon ami, ſi je dors ou ſi je veille. Ton air reſpectable me fait eſpérer, de trouver en toi un homme ſenſé.

Le Savant. Vous ne vous trompez pas, mon Prince. Je possede la clef de toutes les sciences. Tous ceux qui profitent de mes leçons, deviennent les plus savants des hommes.

EVANDRE. Que je suis charmé de t'avoir trouvé? Tu connois donc la maniere de cultiver les champs & les plantes?

Le Savant. Non, mon Prince.

EVANDRE. Tu sais la façon de soigner les troupeaux, & de guérir leurs maladies?

Le Savant. Je ne la sais pas non plus.

EVANDRE. Tu ne connois donc pas la vertu des simples?

Le Savant. Non.

EVANDRE. Peut-être t'es-tu dévoué aux Muses, & composes-tu ces beaux ouvrages qui charment & délassent l'esprit des hommes?

Le Savant. Moi, Poëte? Que les Dieux m'en préservent!

EVANDRE. Tu m'étonnes! tu sais du moins ce qui est bon & utile à tes conci-

toyens, ce qu'ils doivent fuir ou pratiquer pour être heureux?

Le Savant. Je ne me suis point amusé à ces bagatelles.

EVANDRE. Il faut donc que tu saches quelque chose, qui vaille mieux que tout cela?

Le Savant. Oui, sans doute. Je connois le nombre des étoiles; je parle les langues des Nations les plus éloignées; j'ai supputé combien il y a de grains de sable dans l'espace d'une lieue: & depuis peu, j'ai apperçu dans la Lune une nouvelle tache qui étoit échappée à Endymion lui-même.

EVANDRE. O Dieux! que mes espérances sont trompées! Laisse-moi, laisse-moi. Je ne pourrai me remettre de tout le jour du trouble où je suis.

ACTE III.

SCENE I.

ALCIMNE, CHLOE.
Un Serviteur d'Arates.

ALCIMNE.

Regardez, ma mere! voilà leurs tentes. Ce n'eſt pas ſans inquiétude que je vais trouver ces gens-là.

CHLOE. Prends courage, ma fille. Les Meſſieurs de la ville ſont bien gracieux pour les Bergeres.

ALCIMNE. C'eſt juſtement pour cela.

Le Serviteur. Reſtez ici. Je vais à la tente de mon maître, l'avertir de votre arrivée.

SCENE II.

ALCIMNE, CHLOE.

ALCIMNE.

Mais, ma mere, ma couronne de fleurs va-t-elle bien? Auffi vous ne me laiffez jamais le tems d'en treffer de nouvelles, ou de voir dans la fontaine comment elles vont. Ces Meffieurs diront que je fuis. . . .

CHLOE. Oh! pour le coup, je ne puis m'empêcher de rire. Voilà comme font les Bergeres ; il n'y a pas homme qui vive à qui elles ne veuillent plaire.

ALCIMNE. Point du tout ; je ne veux plaire qu'à mon Berger. Mais vous ne me dites pas. . . .

CHLOE. Oui, oüi, mon enfant, elle te fait fort bien.

ALCIMNE. Ce n'eft pas-là ce que je vous demande. Dites-moi ce que nous fommes venues faire ici ; je voudrois en être déjà dehors.

CHLOE. Ma chere enfant, tu vas apprendre des choses dont tu feras fort étonnée. Tu vas bientôt quitter ce pays & ma cabane.

ALCIMNE. Moi? que je vous quitte? cela ne sera pas. Pourquoi donc m'inquiéter de la sorte?

CHLOE. Tu suivras ces Messieurs à la ville, mon enfant.

ALCIMNE. Je n'en ferai rien. J'irai plutôt me cacher dans la forêt, que d'aller avec ces gens-là. Ma mere, sauvez-vous avec moi avant que quelqu'un vienne; autrement je m'enfuis toute seule.

CHLOE (*en la retenant.*) Attends donc.

ALCIMNE. Au nom des Dieux, laissez-moi aller.

CHLOE. Ecoute ce que j'ai à te dire. Tu vas trouver ici ton véritable pere.

ALCIMNE. Mon pere!

CHLOE. Oui; je ne suis pas ta mere, quoique je t'aime encore plus que si tu étois mon enfant.

ALCIMNE. Il faut que vous ne m'ai-

miez guere, pour me dire des choſes ſi affligeantes.

CHLOE. Non, mon enfant, je ne ſuis point ta mere. Tu es la fille d'un grand Seigneur de la ville. Il y a ſeize ans que l'homme qui vient de nous conduire ici, t'a remiſe entre mes mains, ſuivant un ordre que ton pere en reçut dans un ſonge. Il eſt ici, & il vient te retirer.

ALCIMNE. Dieux! que vous m'étonnez! je ſuis toute hors de moi-même. Il faut que ce que vous me dites-là ſoit vrai, car vous ne voudriez pas vous amuſer ainſi à mes dépens. Puiſque la choſe eſt ſûre, il faut qu'Evandre & vous me ſuiviez à la ville. N'eſt-il pas vrai que vous viendrez avec moi? autrement je n'irois pas; non ſûrement je n'irois pas. Voyez-vous ce Monſieur qui ſort de cette tente? c'eſt, ſans doute, un Seigneur; car ſon habit eſt tout brillant d'or. Comme il a l'air plein de bonté! Le cœur me bat. Ah! ſi mon pere eſt ici, je ſouhaite que ce ſoit-là lui!

SCENE III.

ARATES, ALCIMNE, CHLOE.
Un Serviteur d'Arates.
Deux Suivantes.

ARATES (*à part à ſon Serviteur.*)

Sois bien ſûr que je ſaurai récompenſer le ſervice important que tu m'as rendu. Eſt-ce là cette femme (*en regardant Chloé*) à qui tu as remis ma fille?

Le Serviteur (*à part à Arates.*) Oui, mon maître, c'eſt elle. Je l'aurois reconnue aux ſeuls traits du viſage, quand elle ne m'auroit pas repréſenté la bague que je vous ai rendue. Voilà auſſi votre fille; elle eſt ſi belle que vous la reconnoîtrez avec plaiſir.

ARATES s'avance vers ſa fille. Je te bénis, ma fille. Dieux! qu'elle eſt aimable, vous m'avez exaucé au-delà de mes vœux. Embraſſe-moi, ma chere enfant.

ALCIMNE. Ah! mon cœur m'avoit dit que vous étiez mon pere.

ARATES. Quel pere eſt plus heureux que moi! De quelle joie ſuis-je pénétré! ô ma fille!

ALCIMNE. O mon pere!

ARATES. Rendons graces aux Dieux de nous avoir comblés de tant de faveurs. O ma bonne femme (*à Chloé*) que tes ſoins ont bien réuſſi!

CHLOE. Ce ſont les Dieux qui les ont bénis. Monſieur, je vous remets votre fille: c'eſt bien la plus aimable enfant que vous puiſſiez déſirer.

ARATES. Que j'aimerai en elle l'innocence de ſon ame & de ſon cœur! Ma bonne femme, tes ſoins ſeront bien payés. Embraſſe-moi encore une fois, ma chere enfant. (*à ſa fille.*)

ALCIMNE. Avec quelle joie j'embraſſe le meilleur des peres!

ARATES. Chloé peut retourner à ſa cabane, mettre ordre à ſes petites affaires, en attendant que je l'envoie chercher, &

que je l'amene avec nous à la ville. Je vais trouver le Prince, pour lui faire part de mon bonheur. Toi, mon enfant, reste avec ces femmes que j'ai fait venir avec moi, pour te servir; je te rejoindrai bientôt dans ma tente.

SCENE IV.

ALCIMNE, CHLOE, Deux Suivantes.

CHLOE.

ADieu, ma fille. Je ne t'appellerai jamais autrement. Je vais retourner à ma cabane.

ALCIMNE. Adieu, ma mere. Mais ne soyez pas long-tems sans revenir. Promettez-moi que vous reviendrez bien-tôt.

CHLOE. Oui, je te promets de te rejoindre dès que j'aurai arrangé mes petites affaires.

SCENE V.

ALCIMNE. Deux Suivantes.

La 1re Suivante.

Nous nous trouvons fort heureuſes, d'avoir été choiſies pour être à votre ſervice.

La 2e Suivante. Oui, nous ſerons fort heureuſes ſi vous daignez nous honorer de votre bienveillance.

ALCIMNE. Vous êtes bien bonnes, mes belles Dames, de me témoigner tant d'amitié pour la premiere fois que vous me voyez.

La 1re Suivante. Nous ſommes à vos ordres. C'eſt-là l'intention de Monſieur votre pere.

ALCIMNE. Quand je vous comprendrois, je ne vois pas ce que je pourrois vous ordonner. Comment peut-il ſe faire qu'une ſeule perſonne ait aſſez de beſoins, pour qu'il lui ſoit néceſſaire d'en avoir deux autres auprès d'elle? Il faut donc qu'elle

n'ait autre chose à faire qu'à les regarder les bras croisés, pendant qu'elles sont empressées à la servir?

La 2e Suivante. Une grande Dame ne doit s'occuper qu'à se donner des graces. Tout le reste nous regarde. Au moindre clin d'œil, nous exécutons ses volontés. Elle a toujours mille petites choses à commander.

ALCIMNE. Je ne comprends rien à cela. Ce seroit aussi ridicule que si, voulant avoir une violette que je pourrois cueillir moi-même sans peine, j'ordonnois à ma compagne de la cueillir pour moi.

La 1re Suivante. Quand elle seroit tout près de vous, il ne faudroit pas vous donner la peine de vous baisser.

ALCIMNE. Je ne serai jamais effrontée & paresseuse jusqu'à ce point-là.

La 2e Suivante. Permettez-moi de vous dire, qu'il faut que vous renonciez aux mœurs de la campagne, pour suivre celles de la Cour. Une grande Dame doit savoir tenir son rang. Nous avons ordre de ne point vous quitter & de vous donner des leçons.

ALCIMNE. J'aime bien mieux nos mœurs; elles ſont ſimples, naturelles & s'apprennent toutes ſeules. Parmi nous, on ne voit perſonne en donner des leçons; on s'en moqueroit comme de quelqu'un qui voudroit apprendre à un oiſeau un autre chant que le ſien. Mais dites-moi quelque choſe de la maniere dont on vit à la ville. Je crains fort de ne pas la trouver de mon goût.

La 2e Suivante. Le matin, quand vous vous éveillez, ce qui n'eſt qu'à midi; car les Dames du grand monde ne s'éveillent pas à l'heure des artiſans. . . .

ALCIMNE. A midi? Je n'entendrois donc plus, le matin, le chant des oiſeaux; je ne verrois dont plus le lever du Soleil? cela ne m'accommoderoit pas.

La 1re Suivante. Cette ſorte de plaiſir feroit pitié aux Dames de la Cour.

ALCIMNE. Meſdemoiſelles, ce que vous me dites-là n'a guere de raiſon. Il faut donc que je m'attende à une étrange façon de vivre! Elle commence déjà bien. Continuez.

La 2e Suivante. Quand vous voulez vous lever, nous entrons dans votre appartement pour vous habiller, ce qui doit toujours durer plus d'une heure; enſuite vous paſſez le reſte de la matinée à vous regarder dans un miroir, & à retoucher à tout ce que nous avons fait.

ALCIMNE. Cet habillement eſt donc bien extraordinaire, puiſqu'avec deux compagnes pour m'aider, je ne puis pas être prête en une heure. Telle que vous me voyez, je ſuis vêtue auſſi bien & auſſi proprement peut-être qu'aucune Bergere de ce canton. Tous les matins je me lave le viſage avec de l'eau de notre fontaine; je treſſe mes cheveux, & j'y mêle des fleurs toutes fraîchement cueillies; je m'en fais auſſi un bouquet, que je place ſur mon ſein; & cependant je me trouve en état de travailler lorſque le Soleil ne fait que de ſe lever.

La 1re Suivante. Tout cela eſt bon pour celles qui vivent à la campagne.

La 2e Suivante. Quand vous arriverez à la ville, on viendra auſſi-tôt vous rendre

des visites; il ne sera question que de vous dans toutes les compagnies; tous les jeunes Seigneurs de la Cour s'empresseront autour de vous; on vous proposera toutes sortes d'amusements, tels que le bal, les concerts, des repas fins & délicats, enfin des plaisirs variés à l'infini.

ALCIMNE. Oui; mais ma liberté souffrira de toutes ces complaisances; elles me seront fort à charge, si je suis toujours dans le cas de faire la volonté des autres, sans pouvoir faire la mienne.

La 1re Suivante. Votre beauté ne manquera pas de vous faire beaucoup d'amants. Il faudra (ceci mérite la plus grande attention de votre part) vous étudier à plaire à tous, & à ne donner à chacun que peu d'espérance. Plus une Dame a de soupirants, & plus elle excite l'envie des autres femmes. Pensez combien il sera flatteur pour vous, de voir tous vos amants chercher à se surpasser les uns les autres en esprit, en magnificence, en témoignages de leur passion; tout cela pour s'attirer des regards de pré-

férence : vous menerez la vie du monde la plus délicieuse.

ALCIMNE. Je ne menerai point cette vie-là ; non sûrement.

La 2e Suivante. Pourquoi ? Vous ne serez pas flattée de voir tous les jeunes Seigneurs vous faire la cour, & vos rivales sécher de jalousie ?

ALCIMNE. Non ; cela ne me paroit pas plaisant. Je ne puis ni ne veux déguiser mes sentiments ; je ne laisserai croire à personne que j'ai de l'amitié pour lui, si je n'en sens pas ; & tous nos Seigneurs m'ennuieront en me parlant d'amour, parce que je n'aimerai jamais que celui que j'aime déjà.

La 2e Suivante. Quoi ! Vous aimez déja ?

ALCIMNE. Oui, sans doute ; je ne rougis pas d'en convenir. J'aime un Berger de tout mon cœur, & lui, il m'aime de tout le sien. Il est beau comme le Soleil levant, charmant comme le Printems ; le rossignol ne chante peut-être pas si bien que lui. . . .

La 1re Suivante. Ha ! ha ! ha ! pardonnez-moi si je ris, ma belle maîtresse, je ne

puis me retenir davantage. Votre amour ne m'inquiete guere. Dès que vous ferez arrivée à la ville, vous oublierez ce Berger. Vous rirez vous-même à vos dépens, quand vous aurez vu les jeunes Seigneurs de la Cour, & que vous aurez comparé leur esprit & leurs graces avec la simplicité d'un Berger. Pour lui, je le plains ; il ne pourra jamais réparer sa perte. Qu'il va faire des doléances ! tous les échos vont en être étourdis.

ALCIMNE. Ne vous moquez pas de lui ; je vous jure que je m'oublierai plutôt moi-même que de l'oublier jamais. Je n'écouterai aucun de vos Seigneurs. Oui, mon bien-aimé, tu seras le seul que j'aimerai toujours. Ces arbres verds mourront, le Soleil cessera d'éclairer ces belles prairies, avant que ton Alcimne te soit infidelle. Oui, mon bien-aimé, je fais le serment. . . .

La 1re Suivante. Ne le faites pas ; votre pere ne vous laissera point avilir jusques-là votre illustre naissance.

ALCIMNE (*avec colere.*) Que voulez-

vous dire ? mon illuftre naiffance ? Eh quoi ! peut-il y en avoir qui ne foit noble & honorable ? O ! je n'entends rien à toutes vos leçons. Il faut y mettre moins d'efprit & plus de naturel. Non, je ne les comprendrai jamais. Mon pere eft raifonnable, j'en fuis fûre. Il ne voudra pas que j'abandonne ce que j'aime le mieux au monde, & que j'aime ce que je hais le plus. Je ne vous quitterai qu'à regret, charmantes retraites, ombrages frais, occupations innocentes ; je vous préférerai toujours aux fracas de la ville ; mais il faut que je vous quitte pour fuivre un pere que je chéris. Il ne fera pas venu me chercher ici pour me rendre malheureufe : oui, je ferois malheureufe plus que je ne puis dire, s'il vouloit me féparer de celui que j'aime plus que moi-même. O ! ne me donnez pas ces inquiétudes, mes amies ! N'eft-il pas vrai que j'aurois tort de les avoir ?

La 2e Suivante (*à part.*) Elle ne voudra fûrement pas venir à la ville, fi on lui ôte toute efpérance. La pauvre enfant a le cœur trop malade. (*A Alcimne :*) Votre

pere ne contraindra point votre inclination, je l'efpere.

ALCIMNE. Moi, j'en fuis perfuadée: dès que je le reverrai, je me jetterai dans fes bras: je le ferrerai fur mon fein auffi étroitement que le lierre embraffe l'ormeau; je joindrai mes larmes à mes prieres, & fûrement. . . . Mais il faut que je m'en aille; mon Berger doit s'impatienter de ne pas me voir arriver.

La 1re Suivante (en l'arrêtant.) Permettez, Madame, vous ne pouvez pas le voir encore.

ALCIMNE. Pourquoi cela? Que voulez-vous donc dire?

La 2e Suivante. Nous avons ordre de vous mener à votre tente, & de vous y habiller d'une maniere convenable à votre rang.

ALCIMNE. Mais vous allez me retenir long-tems; il faut que vous me promettiez auparavant que vous aurez fait en moins d'une heure.

La 2e Suivante. Nous ne vous demandons que quelques minutes.

ALCIMNE. Tenez-moi parole, ou bien. . . .

SCENE VI.

EVANDRE,

(habillé magnifiquement.)

Me voilà enfin débarrassé des importuns qui m'ont tant retardé. Qu'il y a déjà longtems que je n'ai vu ma chere Alcimne! Peut-être m'a-t-elle attendu jusqu'à cette heure auprès de la fontaine? Je viens d'y courir; mais il étoit trop tard, elle n'y étoit plus. Je l'ai cherchée en vain sous les berceaux que nous avons consacrés à notre amour. Ah! que je suis impatient de la trouver! sait-elle tout ce qui vient de se passer? Il me tarde de lui conter tout, de lui dire qu'elle seule peut me rendre heureux. Oui, ma bien-aimée! tu peux seule faire mon bonheur: ce n'est que dans tes bras que je puis revenir de ma surprise & de mon trouble. Il est vrai que mon pere

n'eſt pas inſtruit de mon-amour; mais voudroit - il m'empêcher d'aimer la plus belle & la plus ſage des Bergeres ? Il n'en fera ſûrement rien. Il ne me forcera pas de manquer aux ſermens que j'ai faits en préſence des Dieux. Il conviendra ſans peine que, parmi toutes les Princeſſes du monde, il n'en eſt aucune qui ſoit auſſi aimable que mon Alcimne. Je vais la chercher encore; je l'engagerai à ſe revêtir de la robe qu'elle porte les jours de fête, & qui eſt blanche comme la neige; je lui ferai treſſer une couronne de fleurs nouvelles pour en parer ſes cheveux, & alors je la menerai à mon pere; je lui dirai combien de fois j'ai juré aux Dieux que je l'aimerois toujours, & que je n'aimerois qu'elle. . . Mais voudra-t-elle me ſuivre? Pourra-t-elle ſe réſoudre à quitter cette habitation charmante? Pourquoi en douterois-je, ſachant quelle eſt ſa tendreſſe pour moi? Le déſir de ſuivre ce qu'elle aime l'emportera dans ſon cœur ſur les agréments de ces lieux. Mais il faut que je tâche de la joindre. Quelle ſera ſa

furprife en me voyant fi magnifiquement vêtu! Que les hommes font inventifs! Que j'ai trouvé des richeffes dans la tente de mon pere! Comment peut-on être heureux, quand on a befoin de tant de chofes? Jufqu'à préfent la peau d'une chevre toute blanche, ou agréablement tachetée, avoit paré mes épaules; on me fait porter aujourd'hui un habillement bigarré, comme le font nos prairies dans le Printems. Je crains, je crains bien que les jours de la paix & du bonheur ne foient écoulés pour moi. On me deftine à d'importantes occupations: daignent les Dieux m'y affifter! Claires fontaines, bofquets délicieux, où j'ai paffé avec tant de charmes les années de ma jeuneffe, je vous quitte pour un genre de vie que je ne connois pas. Troupeaux chéris, confiés à mes foins, je vous quitte pour aller veiller fur des hommes qui me confient le foin de leur bonheur! Qu'il eft glorieux, qu'il eft beau de pouvoir rendre heureux fes femblables! Mais pourrai-je porter ce fardeau pénible? O jours char-

mants, je ne vous oublierai jamais ! Toutes les fois, que le Printems ranimera la nature, je viendrai visiter cette habitation champêtre : tu m'y accompagneras, ma chere Alcimne ; nous sacrifierons aux Dieux dans ces paisibles retraites, où les Zéphirs nous caressoient de leurs haleines. Où es-tu, ma chere Alcimne ? Qu'il me tarde de me précipiter dans tes bras ! Je veux presser mon cœur palpitant sur le tien ; je veux te conjurer. . . .

SCENE VII.

PYRRHUS, EVANDRE.

PYRRHUS.

Mon fils ! il y a bien long-tems que je ne t'ai vu. Pourquoi t'es-tu dérobé à ma tendresse ?

EVANDRE. Je voulois faire mes derniers adieux à ces lieux charmants, avant de m'en éloigner.

PYRRHUS. As-tu tant de peine à les quitter? Ces richesses, ce bonheur auquel les Dieux t'appellent, n'ont-ils aucun attrait pour toi?

EVANDRE. Je vous avouerai que cette magnificence m'a frappé; l'éclat dont brille votre tente, m'a rappellé la brillante parure de nos prairies, lorsque les fleurs humectées de rosée s'ouvrent aux premiers rayons du Soleil; mais nos prairies sont encore plus belles. J'ai vu parmi vos richesses, mille choses, dont je ne connois ni les noms, ni l'usage. Mais, dites-moi, mon pere, faut-il qu'un Prince soit toujours investi d'une troupe d'importuns?

PYRRHUS. Les bons & les méchants se rassemblent toujours où se trouvent la puissance & les richesses.

EVANDRE. Quand un arbre est en fleurs, on y voit des insectes paresseux à coté de l'abeille. Seroit-ce la même chose?

PYRRHUS. Oui.

EVANDRE. Mais il me paroît insupportable, de voir sans cesse autour de moi

s'empresser des gens dont je n'ai aucun besoin. Il faut qu'ils croient, en me tenant dans cette sujétion, que je ne suis point homme comme eux.

PYRRHUS. Mon fils, c'est-là le privilege des Princes. C'est un bien foible dédommagement des peines qu'ils se donnent pour faire observer les loix, & pour rendre leurs peuples heureux.

EVANDRE. Mais, mon pere, si les hommes choisissent leurs Princes parmi eux, ils choisissent, sans doute, le plus sage & le plus vertueux : voilà pourquoi leur choix est tombé sur vous. Comment donc, sans savoir si je vous ressemblerai, des hommes peuvent-ils être assez fous pour me dire que je régnerai un jour sur eux ? Confieroit-on le soin de sa vigne à quelqu'un qu'on ne sauroit pas habile à la tailler ?

PYRRHUS. Je répondrai une autre fois à tes questions : en voilà assez pour aujourd'hui. Dis-moi, à ton tour, pourquoi tu as l'air si triste ? Te fais-tu une peine de venir habiter mon palais ?

EVANDRE. Non, mon pere; je vous ſuivrai ſans le moindre regret, ſi ſeulement. . . .

PYRRHUS. Quoi! ſi ſeulement?

EVANDRE. Si ſeulement Alcimne . . Hélas!

PYRRHUS. Tu ſoupires, mon fils! (*à part.*) Il ne ſait pas encore le deſtin d'Alcimne; je veux m'amuſer de l'agréable ſurpriſe que je lui prépare.

EVANDRE. Si vous conſentiez ſeulement qu'Alcimne me ſuivit . . .

PYRRHUS. Alcimne! mon fils, j'ai entendu parler de ton amour pour elle; mais il faut que tu voies auparavant la fille d'Arates, que je te deſtine pour épouſe.

EVANDRE. Ah, mon pere!

PYRRHUS. Songe que tu trahirois mes intentions, ſi tes déſirs ne s'accordoient pas avec les miens.

EVANDRE. Ah, Dieux! que je ſuis malheureux!

PYRRHUS. Il te ſuffira de la voir pour l'aimer: elle eſt belle comme le jour.

EVANDRE. O mon pere, permettez . . Ah, mon pere! Il me ſera impoſſible. . .

PYRRHUS. N'acheve pas: voilà ſon pere qui vient.

SCENE. VIII.

PYRRHUS, EVANDRE, ARATES.

ARATES (*à Evandre.*)

Permettez-moi, mon Prince, de vous préſenter ma fille, dont la deſtinée eſt ſi ſemblable à la vôtre. Mais . . pourquoi êtes-vous ſi triſte, mon Prince?

EVANDRE (*à Arates.*) Il faut bien que je la voie, puiſque mon pere l'ordonne. (*A part.*) Ah, Dieux! mon pere a juré le malheur de ma vie!

ARATES. J'eſpere, mon Prince, que rien ne troublera la joie d'un ſi beau jour.

PYRRHUS. C'eſt l'amour, qui lui fait quitter ce pays à regret.

ARATÈS. Le Prince aura à choisir dans toutes les Cours, parmi les plus belles Princesses.

PYRRHUS. J'ai déjà fait ce choix pour lui, & voilà ce qui le désole. Où est votre aimable fille ?

ARATES. La voici.

SCENE IX.

PYRRHUS, EVANDRE, ARATES, ALCIMNE.

(*Ses deux Suivantes restent dans le fond du théatre.*)

ALCIMNE.

(*Revêtue d'habits magnifiques.*)

O Dieux ! faut-il que je vienne ainsi servir de spectacle au Prince, & que je ne puisse trouver le bien-aimé de mon cœur !

EVANDRE (*accablé de douleur, & le visage caché dans ses mains.*)

Elle vient, je l'entends ; malheureux que je suis !

ALCIMNE. C'est lui que je vois. Ma douleur me rend muette.

EVANDRE (*la regardant avec saisissement.*)

Qu'ai-je entendu? Je connois cette voix plaintive. C'est . . .

ALCIMNE. Dieux! soutenez-moi, mes amies. (*A ses Suivantes.*) Soutenez-moi. Est-ce là le Prince? O Evandre!

EVANDRE. Que vois-je? O ravissement! Est-ce toi, Alcimne?

ARATES. Dieux! quels transports! quelle joie éclate dans leurs yeux!

EVANDRE (*courant à Alcimne, & l'embrassant.*)

O! ce n'est point un songe; c'est toi, c'est toi, ma chere Alcimne.

ALCIMNE. O Evandre! ô mon bien-aimé! quel enchantement! quel miracle nous a réunis!

EVANDRE. Au moment où je me croyois le plus infortuné des hommes, j'en suis le plus heureux.

ALCIMNE. Au moment où je craignois

de fuccomber fous l'excès de ma douleur, je fuccombe fous l'excès de ma joie.

PYRRHUS. Mes enfants, que les Dieux béniffent votre amour. Ils vous ont formés l'un pour l'autre. Es-tu content, mon ami? (*à Arates.*)

ERASTE. Je fuis tranfporté au point que je ne puis vous exprimer ma reconnoiffance.

PYRRHUS. Allons, mes enfants, fuivez-moi. Il faut faire part de notre joie à toute la contrée, & qu'elle célebre avec nous ce jour de fête.

EVANDRE. Mais, mon pere, que deviendra Lamon?

PYRRHUS. Il m'a dit que ce ne feroit pas fans peine qu'il me fuivroit à la ville. Je ne l'y emmenerai point; mais je le rendrai le plus riche & le plus heureux des Bergers.

ERASTE.



SCENE I.

La Scene représente un lieu solitaire, environné d'arbres & de buissons. On voit au fond la cabane d'Eraste.

ERASTE,

(Tenant un fusil de chasse, qu'il met à côté de lui d'un air chagrin.)

Me voilà donc de retour, après avoir chassé la moitié de la journée sans le moindre succès. Cruelle situation ! n'avoir pas un pain dans ma cabane ; chercher des bêtes, hélas !

innocentes, pour leur donner la mort, & parcourir inutilement les montagnes aux ardeurs d'un Soleil brûlant. Ah! la faim finira bientôt notre misere. Rentrons: mais non: il faut que je cache auparavant le chagrin qui me dévore. Ne permets pas, grand Dieu, que mon accablement paroisse aux yeux de Lucinde! Vertueuse femme! avec quel courage tu souffres la pauvreté, l'extrême pauvreté! Je te vois traîner sans peine la vie dans l'indigence; cette vie malheureuse que tu cherches à me rendre plus supportable à moi-même. Tu plains en secret notre misere commune; & si je m'approche de toi, tu essuyes promptement tes larmes, de peur qu'elles n'augmentent mon affliction. Oui, grand Dieu! tu récompenseras à la fin sa vertu! Qu'elle mérite d'être heureuse! Et comment pourrois-je être tranquille! C'est moi . . . eh! cruelle pensée! oui, c'est moi qui suis la cause de son malheur & de la misere de nos enfants! Et ce qui met le comble à mes chagrins, c'est de n'avoir aucun moyen de reconnoître sa gé-

nérofité! Cependant notre pauvreté augmente de jour en jour, notre vie devient toujours plus défefpérée. Le peu de bien que j'avois a été confumé par nos preffants befoins: un orage vient de ruiner notre moiffon mûriffante. Hélas! à qui m'adreffer? Mon propre pere me laiffe fans fecours! Mes lettres les plus tendres, ces tableaux touchants de ma mifere, n'ont jamais pu le fléchir! il n'a jamais daigné me faire réponfe; depuis cinq ans je ne lui ai donné aucune de mes nouvelles. Eft-il poffible, qu'un pere foit affez cruel, pour laiffer fans fecours un fils qu'il fait être dans la derniere indigence? & mon feul crime, hélas! eft d'avoir rempli, contre fa volonté, les promeffes les plus folemnelles envers une digne femme, privée à la vérité des biens de la fortune, mais qui raffemble en elle toutes les perfections. Vertueufe Lucinde, après avoir cédé à mon amour & à mes ferments les plus facrés, il falloit donc t'abandonner à la honte & à l'infamie; expofer au mépris d'un monde toujours injufte, celle qui mé-

rite l'estime de l'univers. Ah, ciel! & comment aurois-je pu supporter ensuite le poids des honneurs & des richesses? Les cris de ma conscience n'auroient-ils pas noirci par leurs tourments infernaux toutes les pensées riantes de mon ame? Je trouve du moins, malgré l'amertume de nos chagrins, un adoucissement à nos maux, dans cette compassion mutuelle que nous fait éprouver notre amitié, dans ces empressements que nous avons pour nous rendre l'un à l'autre notre malheur moins sensible. Peut-être aussi ces larmes que nous versons l'un pour l'autre ne couleront pas toujours; peut-être mon pere aura enfin pitié. . . . Mais voilà le plus jeune de mes deux fils qui vient vers moi. Grand Dieu! quel sera enfin le sort de mes enfants? Essuyons nos larmes, & prenons un air serein; il ne faut pas, que ce cher enfant s'apperçoive de mes chagrins.

SCENE II.

Le Fils, *ERASTE.*

Le Fils.

(*Courant vers son Pere & embrassant ses genoux.*)

Mon cher pere!

ERASTE. Mon cher enfant, d'où viens-tu? tu me parois bien joyeux.

Le Fils. Je viens d'auprès de la colline: je me suis arrêté quelque tems avec le petit gardeur de chevres. Que son état me fait pitié!

ERASTE. Et pourquoi, mon enfant?

Le Fils. Il étoit assis auprès de ses chevres, & il pleuroit. Il pleuroit. . . Je n'ai pas mangé de tout le jour, m'a-t-il dit, je meurs de faim. Tiens, lui ai-je dit, voilà tout ce que j'ai, & je lui ai donné le pain

de mon dîner que j'avois heureusement conservé. A la vérité, j'avois faim aussi ; mais j'étois ravi de le voir manger avec tant de joie & tant d'appétit.

ERASTE. Le bon enfant ! Je te bénis, mon cher fils.

Le Fils. Si le petit Chevrier avoit eu quelque chose à donner, & qu'il m'eût vu pleurer de faim, il auroit fait tout comme moi.

ERASTE. Tu savois cependant, que nous n'avions plus de pain chez nous.

Le Fils. Oui ; mais j'ai toujours eu beaucoup de plaisir à lui donner ce que j'en avois. D'ailleurs ne m'avez-vous pas souvent dit, que Dieu récompense ceux qui font du bien aux autres ?

ERASTE. Tiens, baise-moi, mon cher fils. O Dieu ! jusqu'à quand laisseras-tu dans la misere une pareille innocence ? (*Il essuie ses larmes.*)

Le Fils. Mais vous pleurez, mon pere ! Oh ! mon pere, ne pleurez pas.

ERASTE. Je ne pleure pas, mon fils.

Va-t-en maintenant vers la colline voir ſi ton frere ne revient pas des montagnes ; tu prendras garde en même-tems ſi *Simon* revient de la ville.

Le Fils. J'y vais, mon pere.

SCENE III.

ERASTE.

Le triſte état de ces innocents me fend le cœur. Je n'avois pas encore été privé de toute reſſource comme je le ſuis en ce jour. (*Il ſe promene & paroît dans une profonde rêverie.*) O Dieu ! . . . la meilleure des femmes ! . . . ces enfants innocents ! . . . O toi qui conduis ma deſtinée, daigne m'aſſiſter, grand Dieu ! ne permets pas que je murmure contre la ſageſſe de tes voies, & que je doute jamais de ta providence. Allons, rentrons dans la cabane ; mais tâchons auparavant de prendre un air tranquille. Je ſens que la nature bienfaiſante vient à mon ſecours ; la fraîcheur de ces vents va m'aider à ſécher mes larmes.

SCENE. IV.

LUCINDE, ERASTE.

LUCINDE.

Bon jour, mon cher. (*Elle lui ferre la main.*) Je te falue du fond de mon cœur.

ERASTE (*l'embraffant.*) Je te bénis, ma chere. Comment as-tu paffé ton tems depuis que je t'ai quitée?

LUCINDE. Ah! dans le plus grand contentement. J'ai été auffi joyeufe que je puis l'être fans toi. Je n'ai ceffé de chanter, en vaquant à mes petites occupations.

ERASTE. Chere époufe, j'admire ta fermeté dans l'infortune. Je vois en toi une vraie héroïne.

LUCINDE. Mon bonheur eft de te pofféder, & de pofféder la vertu qui foutient toujours notre courage. Je ne fuis malheureufe, que lorfque tu crois l'être toi-même.

ERASTE. Dieu! quelle tendreffe pour

moi ! C'eſt cependant cette même tendreſſe, ma chere, qui t'a miſe dans la malheureuſe ſituation, où tu es, & qui réduiroit une ame ordinaire au déſeſpoir.

LUCINDE. O mon cher ami, je te conjure par ce qu'il y a de plus ſaint, ne trouble point ſans ceſſe notre repos par de pareils reproches ; ils offenſent trop ma tendreſſe. Je te proteſte, & je prends le Ciel à témoin, que ma tranquillité n'eſt point feinte. Je ſuis heureuſe en te poſſédant, & ſans toi tout bonheur me ſeroit inſupportable.

ERASTE. Il eſt donc bien vrai, que, malgré notre pauvreté extrême, malgré notre état déſeſpéré, cet air de tranquillité que je vois en toi n'eſt point affecté, pour me déguiſer tes chagrins ? Il eſt donc bien ſûr, qu'il vient du calme intérieur de ton ame ?

LUCINDE. Je n'ai de chagrin, que lorſque je te vois toi-même dans l'inquiétude.

ERASTE. Ha, quelle bonté !

LUCINDE. Souviens-toi qu'il y a par milliers des perſonnes plus malheureuſes que

nous. Faut-il qu'un mécontentement volontaire nous rende plus malheureux qu'elles ?

ERASTE. Il ne nous rendroit pas plus pauvres, ma chere, (les oifeaux du Ciel le font moins que nous.) Hélas! nous n'avons rien dans notre cabane, qui puiffe nous fervir de nourriture. Je viens de courir d'une montagne à l'autre; j'efpérois, que ma chaffe me donneroit quelque reffource; mais je n'ai pas rencontré le moindre gibier. Affreufe indigence! je la fupporterois cependant; ton courage fuffiroit pour ranimer le mien: mais quand mes regards tombent fur nos enfants; quand je leur vois les larmes aux yeux; des larmes qu'ils s'efforcent de retenir de peur de nous affliger: ô Dieu! comment la douleur la plus vive ne perceroit-elle pas mon cœur?

LUCINDE. Mon ami, un malheur qui n'exifte encore que dans l'imagination, ne doit pas abattre notre courage. Notre fils ainé eft allé dans la forêt voifine pour y cueillir des fruits, il ne reviendra pas fans en apporter. Nous pouvons d'ailleurs efpé-

ter beaucoup des soins de Simon, qui arrivera bientôt de la ville.

ERASTE. Je suis honteux, ma chere, de voir que la crainte a tant de pouvoir sur moi.

LUCINDE,

(*Lui montrant une piece de broderie.*)

Outre cela, voici un ouvrage que je viens d'achever. Simon pourra le porter à la ville, & le vendre à cette marchande qui a toujours très-bien payé mes ouvrages. Ne perdons point patience, mon cher. Rappelle-toi le passé. Nous nous sommes souvent trouvés dans des circonstances désespérées, & le secours a été toujours plus près de nous, que nous ne le croyions.

ERASTE. La noblesse de ton ame met en toi un fond inépuisable de consolation. Pour moi, je ne puis me mettre à l'abri des inquiétudes. Que deviendront enfin nos enfants? Abandonnés de tout le monde, quelles voies pourrons-nous leur indiquer pour les conduire à une fortune honnête?

LUCINDE. Les voies de la vertu, mon cher; elles sont infaillibles.

ERASTE. Oui. Mais la vertu dans les ſouffrances préſente cependant un triſte ſpectacle. Et qu'il eſt difficile de conſerver, ſans atteinte, la vertu dans le ſein de ſon ame, lorſqu'on eſt aſſiégé au dehors par toutes ſortes de malheurs. Ah! tout le bonheur que je leur déſire, c'eſt qu'ils puiſſent traîner leur vie ſans être confondus avec la vile populace. Hélas! ils ſeront toujours fort au-deſſous du rang, auquel leur naiſſance les deſtinoit. Faſſe le Ciel; ô mon Pere! faſſe le Ciel que les ſoupirs que ta ſévérité m'arrache, ne tourmentent jamais ton ame! Qu'ils ne ſe faſſent pas même ſentir à toi, lorſque tes petits-fils un jour, ſans être connus, demanderont à ta porte le pain des malheureux. Ah, Dieu!

LUCINDE. Pourquoi accroître cette miſére, dont l'avenir peut-être les garantira? la Providence a ouvert une infinité de voies qui menent à la fortune.

ERASTE. Oui, ſans doute; mais eſt-il poſſible de les ſuivre, lorſqu'on eſt une fois plongé dans la plus affreuſe miſere?

Rappelle-toi ce qui nous est arrivé! A peine mon pere nous eut-il abandonnés; à peine le peu de bien que j'avois encore consumé par nos besoins, nous eut laissés dans la pauvreté; à peine nous nous vîmes sans ressources & sans espérance, que tout le monde fut contre nous. Que nous est-il resté?

LUCINDE. Le seul parti de quiter le monde, de nous sauver dans la solitude, d'établir notre séjour dans une des plus belles contrées de la terre, & d'y remettre notre sort entre les mains de la Providence.

ERASTE. Fort bien, ma chere; mais ce n'est pas là le bonheur que je désire pour mes enfants. Quel bonheur, juste Ciel, que celui où l'on a besoin de toutes les forces de la raison pour ne pas succomber au désespoir!

LUCINDE. La situation où la Providence nous a placés, dans des vues, sans doute, très-sages, n'est pas si désespérée. Il est injuste de murmurer contr'elle. Je viens de rendre visite à notre voisine. Son

fort n'est-il pas beaucoup plus malheureux que le nôtre ? Chargée d'années, plus destituée de secours, & plus pauvre que nous ; tourmentée depuis long-tems par une maladie cruelle : hélas ! toutes les sombres perspectives de sa vie ne sont qu'une pauvreté & qu'une douleur continuelle. Il est très-rare cependant que j'ai vu en elle des moments d'impatience. Elle n'a d'espérance que dans la mort, qui peut-être ne terminera sa vie qu'après de longs tourments. Nous donc, qui avons eu le bonheur de recevoir une meilleure éducation, nous, dont l'esprit a été plus cultivé, nous nous rendrions plus malheureux qu'elle par foiblesse, & nous aurions la lâcheté de n'en pas supporter l'infortune ?

ERASTE. Non, cela ne sera pas, ma chere.

LUCINDE. Non, mon cher époux, cela ne sera pas. Non ; louons la sagesse de la Providence ; elle fait tout, elle dirige tout pour la meilleure fin ; elle aime ses créatures, & ne veille pas avec moins de

ſoins ſur la plus petite que ſur la plus grande. Elle conſerve, & l'oiſeau qui chante dans nos buiſſons, & l'abeille qui bourdonne autour de nous, & le ver qui rampe à nos pieds. Et nous murmurerions contre ſes voies, parce que notre ſort n'attire pas les regards de l'envie? Reprends courage; vois toute cette belle contrée qui nous ſourit. Un beau ciel & une ſoirée magnifique ſe préparent à embellir les adieux du jour, de ce jour qui a avancé notre carriere, & qui nous a rapprochés du développement de notre ſort.

ERASTE. Je te remercie mille fois, ma chere Lucinde! Quel bonheur pour moi, quel bonheur inexprimable de te poſſéder! Tu as ſoutenu ma foible raiſon; tu as rendu la ſérénité à mon eſprit, ſérénité qui ne reſſemble pas, hélas! à un beau jour de Printems; c'eſt la ſérénité plus triſte d'une nuit tranquille que la lune éclaire de ſes rayons. Tu calmes ſans ceſſe cette penſée, cette accablante penſée que mon Pere m'a abandonné, qu'il m'a entiérement banni

de ſon cœur. . . . Que lorſque tu rendras les derniers ſoupirs, ô mon Pere! un fils que tu as relégué loin de toi, ne pourra pas baigner de ſes larmes le lit où repoſera ton corps mourant, qu'il ne pourra pas entendre de tes levres ta derniere bénédiction. Daigne dans ces moments te ſouvenir de moi, & n'oublie pas de bénir un infortuné, qui a encouru tes diſgraces, & à qui tu donnas la vie.

LUCINDE. O le meilleur des époux! ta raiſon auroit diſſipé elle-même ces ſombres penſées. Je n'ai fait que mettre devant tes yeux des motifs de conſolation que tu aurois trouvés toi-même mieux que moi dans un autre moment. Quant au ſouhait que tu fais à l'égard de ton Pere, ah! faſſe le Ciel qu'il ſoit accompli! Grand Dieu! je. . . .

ERASTE. Je t'en conjure, ma chere, n'acheve pas. Ne te fais point de reproches à ce ſujet. Si je pouvois les écouter, je ſerois indigne du plus grand des bonheurs, du bonheur de te poſſéder.

LUCINDE. Non, Eraſte, je n'offen-

ſerai pas ton amour ; mais je dois te faire part de mes eſpérances. Quoi ! ſi ton Pere étoit réconcilié avec toi ! s'il étoit inquiet en ce moment du ſort de ce fils qu'il a. . .

ERASTE. Ah ! oüi. Heureuſe penſée, qui autrefois a ſouvent répandu la joie ſur les momens les plus triſtes de ma vie, qui m'a ſouvent donné des jours heureux lorſque j'attendois, mais toujours en vain, quelque réponſe à nos lettres touchantes, à ces lettres qui, ſi elles fuſſent tombées entre les mains d'un inconnu, de l'homme du monde le plus indifférent, lui euſſent arraché des larmes de pitié. Et mon Pere pourroit. . . .

LUCINDE. Ce ſeroit la plus grande des injuſtices envers un Pere qui t'a tendrement aimé, ſi nous. . . .

ERASTE. Oui, la plus grande des injuſtices. Quoi ! ſeroit-il poſſible, o mon Pere, que tu me haïſſes toujours, toi qui m'aimois autrefois ſi tendrement, qui remarquois avec une joie démeſurée le développement de mes foibles talents ? Quoi !

tu me haïrois toujours? Dans les moments amers où le souvenir de ta colere me fait verser des pleurs, ma conscience ne me fait aucun reproche. O Ciel! si je trouvois en moi la moindre faute, ta colere seroit pour moi un poids insupportable. Tu me rendras, oui tu me rendras ta tendresse. Peut-être pleures-tu déjà un fils à qui tu as refusé tout secours, & que tu as abandonné à sa cruelle destinée. Agréable pensée! douce espérance, que tu es ravissante! Allons, que je lui écrive encore, que je lui marque tout ce que notre situation, tout ce que notre amour pourra m'inspirer de plus attendrissant. Rentrons dans la cabane, je vais écrire dans le moment; viens ma chere, j'aurai besoin de ton secours.

LUCINDE. Viens, mon bien aimé. (*Ils rentrent en se tenant par la main.*)

SCENE V.

SIMON.

Sont-ils partis? . . . Pourvu du moins qu'ils ne me voient pas si tôt. Ah! c'est

une mauvaiſe marque de craindre de les voir. (*Mettant la main ſur ſon cœur.*) D'où vient mon cœur eſt-il ſi agité? Pourquoi bat-il avec tant de violence? Quel eſt ce peſant fardeau que je ſens ſur ma conſcience? Non! non! ceſſe de me pourſuivre, idée chagrine. Ne me reproche point une action que j'ai faite dans la meilleure intention du monde. Courage, Simon! ton cœur trop ſenſible eſt dans les alarmes, parce que tu as oſé exécuter ce qui eût été un trait de ſcélérat dans toute autre circonſtance. Raſſure-toi; ce n'eſt point un mal, l'intention & la néceſſité t'excuſent. Non, ſur ton ame, tu n'as point fait de mal. Mais je crains que quelqu'un ne vienne avant que j'aie compoſé mon viſage. (*Il tire une bourſe pleine d'argent.*)

Voici une bonne ſomme; il y aura de quoi vivre pendant bien du tems. Mais voler! voler ſur le grand chemin! Allons, ma conſcience, calme-toi. C'eſt pour la premiere & pour la derniere fois. J'aime mieux la diſette la plus affreuſe, & vivre

en paix avec toi, que l'abondance avec ton inimitié. . . . Ce n'eſt que pour nous ſoulager dans le beſoin extrême où nous étions, que j'ai été demander à ce voyageur, par force à la vérité, une petite partie de ſon ſuperflu. Et même il ne s'en paſſera que jusqu'à ce qu'il ſoit de retour chez lui; là il trouvera dans ſes coffres de quoi ſe dédommager amplement de cette petite perte. Non, par Dieu, il n'eſt pas juſte que tant de faquins jouiſſent de la plus grande aiſance, tandis que mon vertueux maître, Lucinde ſon épouſe, leurs enfants & moi mourons de faim dans ce déſert. Le ſang me bout, lorſque je vois ces orgueilleux, ces infames débauchés, ne tenir pas plus de compte des pauvres & des malheureux que des bêtes, ſe promener de plaiſir en plaiſir, & diſſiper criminellement des biens qui n'ont été acquis la plupart que par la miſere d'autrui. Que le pauvre cependant meure de faim, que le malheureux périſſe & répande des larmes de ſang, en voyant ces monſtres dévorer impunément les biens de

la terre, peu leur importe. Oh! non, il eft jufte que les pauvres en aient leur part, & je ne me repens point de ce que j'ai fait. Je . . Ciel . . . J'entends du bruit! . . . quelqu'un vient . . non. Je tremble comme fi l'on venoit de me retirer du fond de la riviere. Vieux fot que je fuis! Allons, je vais me déguifer comme il faut; & pour ne pas être embarraffé, examinons ce que je dois dire. Je n'oferois jamais dire la vérité à mon maître. Tais-toi, ma confcience. Voyez comme un mal en amene un autre! Allons, il en faudra venir là; ma foi, il faudra mentir. Je dirai . . . Eh bien, quoi? . . le mal-adroit! Ah, je fuis dans une fituation délicate! . . Je dirai . . que j'ai . . . Eh non, idiot! Voyez la belle fineffe. Dès le premier inftant on fauroit tout . . Oui, oui, voici qui ira bien. J'ai rencontré dans la ville un homme très-bien mis, qui m'a reconnu, pour moi je ne le connois pas; il m'a demandé fi j'étois encore au fervice d'Erafte, & m'a dit que . . qu'il étoit pénétré de compaffion, que . .

Ah! ah! mais quelqu'un vient! Ce ſont nos deux enfants. Voyez ſi l'on peut être un ſeul inſtant tranquille! Allons, allons, je jouerai mon rôle à merveille.

SCENE VI.

Les deux Fils d'ERASTE, SIMON.

Premier Fils.

Soyez le bien venu, Simon.

Second Fils. Ah, ah! Simon. Vous voici de retour; bon ſoir.

(*Simon eſt tout rêveur.*)

Premier Fils. Vous ne me paroiſſez pas de bonne humeur, Simon.

SIMON. Oui, il y a quelque choſe dans ma folle de tête.

Second Fils. Vous êtes revenu bien tard de la ville.

SIMON. C'eſt que j'y avois beaucoup à faire.

Premier Fils. En avez - vous apporté quelque chose.

SIMON. Oh! sans doute. Nous sommes à présent dans l'abondance.

Second Fils. Ah! mon cher Simon.

Premier Fils. Pour moi, j'ai été chercher des fruits dans la forêt, & j'en ai rapporté plein mon panier.

SIMON. C'est fort bien. Vous êtes un aimable garçon; rien ne nous manquera donc ce soir.

Second Fils. Je voudrois bien être aussi grand que mon frere, afin de travailler aussi & de contribuer à notre subsistance.

Premier Fils. Le tems en viendra, mon cher frere.

Second Fils. Ah! mon frere, que je t'embrasse! (*Ils s'embrassent.*) Tu ne saurois croire combien je t'aime. Notre pere & notre mere seront si aises! Nous n'avions rien à manger, & maintenant nous en aurons de reste. Comme ma chere mere a pleuré aujourd'hui en travaillant à son ouvrage! Je suis entré dans la chambre où

elle étoit assise devant son métier; elle ne me voyoit pas. Elle n'a fait que pleurer, travailler & prier Dieu; & je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer aussi. Elle m'a entendu, & a promptement essuyé ses larmes, comme si elle n'avoit pas voulu que je la visse pleurer. J'ai bien vu cependant qu'elle pleuroit. Simon, dites-nous: pourquoi pleurent-ils si souvent l'un & l'autre; cela me donne toujours une grande inquiétude.

Premier Fils. Et à moi aussi. Dites-nous en la raison, si vous la savez.

SIMON. Hem! mes enfants! je pense qu'ils pleurent, parce que nous sommes si pauvres.

Premier Fils. Pauvres! nous?

Second Fils. Nos voisins qui habitent sur la montagne, sont pauvres; mais nous, nous ne le sommes pas.

Premier Fils. Oui, nous le sommes quelquefois. Nous l'étions ce matin, mais maintenant nous ne le sommes plus; nous avons bonne provision. Et même est-ce que nous ne sommes pas riches actuellement?

SIMON. Ah! ah! ah! les bons enfants!

Premier Fils. Vous riez, *Simon*! Mais n'eſt-on pas riche quand on a de quoi ſubſiſter? Nous avons maintenant notre néceſſaire pour plus de trois jours.

SIMON. Les bons enfants que vous êtes!

Premier Fils. Mais, Simon, ſi nous ſommes pauvres, qu'ont donc ceux qui ſont riches?

SIMON. Ils ont tout en abondance.

Premier Fils. Et qu'en ont-ils à faire? N'eſt-ce pas avoir en abondance, lorſqu'on a plus qu'on a beſoin d'avoir?

SIMON. Oui; & malgré cela ils ſont rarement contents.

Second Fils. Qu'ils ſont ſinguliers ces gens-là!

Premier Fils. Eſt-ce qu'ils ne donnent pas leur ſuperflu à ceux qui n'ont rien?

SIMON. Au contraire, ils prennent ſouvent au pauvre le peu qu'il a, pour augmenter encore leurs richeſſes.

Second Fils. Oh! Simon! tu vois que

nous ſommes des enfants, & tu badines avec nous. Qu'en dis-tu, mon frere? Crois-tu qu'il y ait de pareilles gens?

Premier Fils. J'ai bien de la peine à le croire. Simon, je vous en prie, ne vous moquez pas de nous. Il ne faut pas mentir.

SIMON. Ce que je vous ai dit, n'eſt que trop vrai; la ville eſt remplie de gens de cette eſpece.

Premier Fils. Mais ſi j'avois du ſuperflu, je le donnerois à nos voiſins, & nos pere & mere feroient de même.

Second Fils. Sans doute; & moi auſſi.

Premier Fils. Je ne connois pas de plus grand plaiſir; je pleure de joie lorſque je vois un pauvre qui nous remercie & nous bénit de ſi bon cœur, parce que nous lui avons donné quelque choſe dont nous nous paſſons ſans peine.

Second Fils. Oui, mon frere; & moi auſſi. Cela me fait plus de plaiſir que ſi j'avois le plus bel oiſeau du monde.

Premier Fils. Simon, dites-nous donc, pourquoi mon pere & ma mere pleurent de

n'être pas riches? C'eſt une choſe que je ne puis croire.

SIMON. Apparemment, c'eſt parce qu'ils auroient du ſuperflu s'ils étoient riches, & qu'ils pourroient par ce moyen ſe procurer plus ſouvent le plaiſir de ſoulager les pauvres.

Premier Fils. Ah! ſans doute, Simon, vous l'avez deviné. Et je crois que je pleurerai auſſi à l'avenir, de ce que nous ne ſommes pas riches. Mais, viens, mon frere, rentrons chez nous; & vous auſſi, Simon, venez avec nous.

SCENE VII.

SIMON.

Me voilà ſeul enfin. Oui, les voilà rentrés. Commençons par eſſuyer cette ſueur accablante, nous rentrerons enſuite, & . . mais que vais-je leur dire? l'inquiétude, je crois, me l'a fait oublier. Allons, vieux idiot, ne tremble pas. Ferme, & ne baiſſe

pas tant les yeux. Que tu fais mal jouer le rôle de trompeur ! Je vois bien que je suis trop vieux pour apprendre un nouveau métier, & sur-tout un métier qui est si fort opposé à ma nature. S'il pouvoit me réussir pour cette seule fois ! . . . Je dois parler de ce Monsieur que je n'ai jamais vu dans la ville. Bon ! . . . ah ciel ! voilà mon maître qui vient. Allons, bonne contenance.

SCENE VIII.

ERASTE, SIMON.

ERASTE.

Sois le bien venu, mon bon ami ! N'es-tu pas fatigué ? Il y a bien loin de la ville ici. Tu dois avoir besoin de te reposer.

SIMON. Fatigué ? Non, je ne le suis point. Voici plusieurs choses nécessaires que j'ai apportées de la ville.

ERASTE. Va les quitter dans la cabane

& reviens ici prendre le frais. Notre souper sera bientôt prêt. (*Simon sort, Eraste le suivant des yeux.*) L'honnête homme! Quel plaisir pour moi, si je pouvois un jour récompenser ses services! A la vérité je nourris en ce moment dans mon cœur la plus douce des espérances. J'acheverai aujourd'hui même la lettre que j'ai commencée d'écrire à mon pere. Fasse le Ciel que je n'espere pas en vain! Quels doutes terribles! mais quel ravissement, ô Dieu! quelle joie céleste, si mon pere, réconcilié avec moi, a la bonté de me répondre! Cette douce espérance me fait verser des larmes; pourrois-je supporter la joie de cet heureux événement? Comme mes pleurs arroseront les caracteres bénis que sa main aura tracés. . . Quelle terreur, quel désespoir, s'il est toujours inexorable! O Dieu, écoute, écoute mes humbles prieres; ne m'éprouve point par un malheur, qui est si fort au-dessus de ma foiblesse. Ne souffre point, que mon Pere descende dans le tombeau, sans que je sois rétabli dans ses bonnes

graces. Mais si j'envoyois vers lui Simon avec mon fils ainé? Le voyage est long à la vérité; cependant si cet aimable enfant remettoit de sa main innocente cette lettre à mon pere; si en embrassant les genoux du vieillard, il lui demandoit avec instance sa bénédiction pour lui-même & pour moi. Oui, je ne puis rien faire de mieux. On fait mille beaux projets dans l'infortune, qui ne servent le plus souvent qu'à nous rendre notre malheur mille fois plus sensible. Et comment subsisteroient-ils pendant ce long voyage? (*Il va & revient d'un air rêveur. Simon reparoît, & se tient à l'écart comme un homme qui craint d'être vu: Eraste l'apperçoit à la fin.*) Te voilà revenu, Simon. O mon unique ami! si je pouvois un jour récompenser ta fidélité!

SIMON. Votre bonté me récompense toujours libéralement du peu que je fais.

ERASTE. Non, cher Simon, je ne serai jamais en état de reconnoître ton amitié. Lorsque mon pere, lorsqu'ensuite tout le monde m'eut abandonné, tu fus le seul

de mes anciens domeſtiques qui t'attachas à moi. Hélas! tu n'avois rien à eſpérer à mon ſervice; j'étois moi-même ſans eſpérance. Tu m'as cependant ſuivi dans mon exil, tu as ſouffert avec moi la faim & l'indigence, & tu as négligé de faire ta fortune ailleurs.

SIMON. O mon Maître! comme vous avez l'art de relever le peu que j'ai fait! Vous ne me perſuaderez jamais que je vous aie rendu de grands ſervices. . . Voici. . .

ERASTE. Quoi! mon ami?

SIMON. Prenez toujours, prenez.

ERASTE. Qu'eſt-ce donc?

SIMON. De l'argent . . que j'ai apporté de la ville.

ERASTE. Comment? tant d'argent! Mais d'où vient ta main tremble-t-elle?

SIMON. Ma main? . . elle tremble? . . je penſe . . que c'eſt de joie.

ERASTE. Tu balbuties? Simon, qu'eſt-ce donc?

SIMON. C'eſt de l'argent, Monſieur, c'eſt de l'argent. Nous en avons ſi grand

besoin, & cependant vous ne vous réjouissez pas.

ERASTE. A voir ta contenance timide, je ne sais si je dois me réjouir. Pour l'amour du Ciel, mon ami, tire-moi de cette incertitude. Qui t'a remis cet argent?

SIMON. Mais.., on m'a défendu de vous le dire.

ERASTE. Eh bien! mon ami, ne m'alarme point. Tiens, tu n'as qu'à le reprendre. Je ne saurois l'accepter si je ne sais, comment il est venu dans tes mains.

SIMON. Et moi... je ne le reprendrai pas. Que signifient donc toutes vos façons?

ERASTE. Allons, mon ami, parle.

SIMON. Je.. en sortant de la ville.. je l'ai trouvé tout au bas de la montagne.

ERASTE. Courage, bon vieillard, allons, mens. Tu ne vois pas que tes propres paroles te trahissent.

SIMON. Je crois que vous savez lire dans mon cœur.

ERSATE. Non, je ne le sais point. Mais lorsque tu veux déguiser la vérité,

tu t'y prends ſi mal! . . d'ailleurs tu te contredis toi-même.

SIMON. Eh bien, je ne l'ai pas trouvé; la choſe eſt comme je vous ai dit.

ERASTE. Comme tu as dit?

SIMON. Oui, quelqu'un me l'a donné lorſque j'étois dans la ville.

ERASTE. Ah! Simon, étoit-ce un de mes amis?

SIMON. Il faut bien qu'il le fût. Il étoit ſi honnête! Il m'a demandé ſi j'étois toujours à votre ſervice.

ERASTE. Allons, acheve.

SIMON. Je lui ai répondu qu'oui, & il m'a donné l'argent pour vous le remettre.

ERASTE. Tu n'as donc pas connu cet honnête homme?

SIMON. Non, je vous l'ai déjà dit, je ne me ſouviens pas de l'avoir vu. (*A part.*) A! ſi cet entretien pouvoit finir!

ERASTE. Oh! oui, je crois auſſi que tu ne l'avois jamais vû. Mon ami, tu veux donc me tromper aujourd'hui pour la premiere fois?

SIMON. Mais je vous ai dit vrai. . . . & je vous demande pardon. Trouvez bon que j'aille au jardin; j'y ai affaire. (*Il s'en va.*)

ERASTE. Voilà qui est singulier ! Il y a là-dedans un mystere que je ne puis comprendre. C'est un homme plein de probité; mais qu'il est inquiet! Sa derniere histoire me paroît aussi fausse que la premiere. Comme il trembloit! Je ferois peut-être bien de le suivre dans le jardin. Je ne saurois être tranquille si je ne vois plus clair dans cette affaire. (*Il veut s'en aller.*)

SIMON. (*Il revient lentement, & s'arrête les yeux baissés.*)

Pardonnez-moi, Monsieur . . . je ne puis supporter d'avoir voulu vous tromper. Cela me tourmenteroit toute ma vie. Je vais dire tout, afin que vous jugiez si ce que j'ai fait est aussi mal, que ma conscience voudroit me le faire croire. Je . . .

ERASTE. Je t'en conjure pour l'amour de Dieu, parle.

SIMON. Je l'ai . . . pris à un voyageur.

ERASTE. Pris! comment? pris!

SIMON. Vous allez tout ſavoir . . . Etant ſorti des portes de la ville, j'ai monté à travers ces buiſſons qui conduiſent à notre déſert. Arrivé ſur la hauteur, je me ſuis aſſis pour me repoſer. Fixant de-là mes regards ſur la ville qui paroiſſoit dans le lointain, je conſidérois les ſuperbes palais de ces diſſipateurs qui ſemblent avoir pour eux ſeuls la fortune à leurs gages, qui laiſſent morfondre à leur porte les malheureux ſans les ſecourir, & qui ſe plongent, en diſſipant leurs richeſſes, dans les plus ſales voluptés. J'enrageois de voir, que leur avidité s'empare en tous lieux de ce qu'il y a de meilleur; & qu'un Seigneur, un honnête homme comme vous, le meilleur des maris, & la femme la plus vertueuſe qui ſoit ſur la ſurface de la terre, ſoient ſans ſecours, ſans appui, abandonnés du monde entier. J'entrois en fureur en penſant à notre cruelle ſituation. Comment, me diſois-je à moi-même, nous n'avons pas un morceau de pain dans notre cabane,

tandis qu'une foule d'insensés, qui méritent à peine d'avoir de l'eau, dépensent plus en un jour pour des folies, qu'un honnête homme ne dépenseroit en un an pour sa subsistance; tandis qu'un joueur perd de sang-froid sur une carte plus d'argent qu'un homme industrieux n'en gagneroit par son travail dans une année, & jure comme un possédé, si un malheureux, perclus de ses membres, lui demande un liard, tandis que des infames donnent plus d'argent pour séduire une fille d'honneur qu'il n'en faudroit à un homme de probité, pour élever toute sa nombreuse famille. Est-il juste que l'on partage ainsi les biens de la fortune? Ne sont-ils pas faits pour tous les hommes? Est-il permis qu'un seul abuse de ce qui suffiroit pour des milliers? C'est ce que je pensois. Cependant j'ai repris mon fardeau, & je me suis remis en chemin, me livrant au dépit le plus amer. J'ai vu un cavalier magnifiquement vêtu, qui s'avançoit vers moi par un sentier détourné. Comment, ai-je dit, quel mal y auroit-il que

cet homme-ci partageât sa bourse avec moi? O Ciel! non, cela ne peut pas être injuste. Le chagrin me rendoit hardi, & la conscience m'intimidoit. Allons, qu'il me donne la moitié de son argent; oui, morbleu, il faut qu'il me la donne; elle suffira pour nous faire subsister long-tems. Je ne veux point l'abondance; mais est-il juste que nous périssions de faim? Je m'abandonnois à ces pensées, lorsque je me suis trouvé vis-à-vis du cavalier. Je jette mon fardeau dans les buissons; j'étois comme entraîné malgré moi; jamais mon cœur n'a battu avec tant de violence. Arrête, lui ai-je dit en bégayant; je tenois d'une main la bride de son cheval, & de l'autre mon couteau de chasse. Donne-moi tout-à-l'heure la moitié de l'argent que tu as sur toi, & garde-toi de crier, car j'appellerois mes camarades qui ne sont pas loin, & tu n'en serois pas quitte à si bon marché. Le cavalier avoit encore moins de courage que moi, sans quoi il se seroit bien apperçu que j'étois couvert de sueur, & que je ne tenois la bride qu'en

tremblant. Il m'a livré cette bourſe. J'ai été me cacher, pâle comme un mort, au milieu des buiſſons. Il me ſembloit que je ſortois d'un rêve. Enfin, de quelque côté que je conſidere cette affaire, je ne crois point avoir mérité la corde.

ERASTE. O Ciel! un honnête homme! Simon, comment as-tu donc pu te réſoudre à une pareille démarche?

SIMON. Ah! je voudrois que l'argent ſe fût fondu dans mes mains! . . Mais non. Faites-y attention, toutes les circonſtances parlent en ma faveur.

ERASTE. Non, Simon, il n'eſt pas de circonſtances qui puiſſent excuſer un crime réfléchi.

SIMON. Mais je n'ai pas cru commettre un crime.

ERASTE. Je ſerai inquiet, jusqu'à ce que cet argent ait retrouvé ſon légitime poſſeſſeur.

SIMON. Mais comment le trouver? Maudit argent! Si vous ſaviez! Il me l'a donné avec l'air d'un homme qui peut s'en

priver sans peine. En effet, c'est sans doute une bagatelle pour lui; la somme ne vous paroît si considérable que parce qu'il y a long-tems que vous n'avez vu tant d'argent à la fois.

ERASTE. Mais est-on en droit d'enlever à qui que ce soit la moindre partie de ce qu'il possede? Jamais. Va, Simon, cours sur la hauteur voisine, d'où l'on découvre le grand chemin, tu pourras encôre retrouver ce voyageur.

SIMON. Vous voudriez donc . . .

ERASTE. Eh bien! quoi?

SIMON. Que j'allasse lui rendre son argent moi, moi-même?

ERASTE. Tiens, je te le remets; vois ce que tu dois faire.

SIMON. Allons, je m'en vais monter promptement sur la hauteur, & je ferai de mon mieux pour le découvrir. Ecoutez; n'entends-je pas le bruit d'un cheval? Qui pourroit-ce être? Ah! si j'étois découvert! Ne vient-on pas m'enlever, pour me pendre peut-être? Mais pourquoi aller audevant

de tout ce qui peut m'arriver de pire ? Voici quelqu'un qui arrive. Au diable ! . . C'eſt mon voyageur.

SCENE IX.

CLEON, ERASTE, SIMON.

CLEON, en bottes.

Monſieur, je me ſuis égaré dans la forêt voiſine, & j'ai perdu mon domeſtique qui m'avoit quitté pour chercher le chemin. Pardonnez-moi, je vous prie, ſi je viens vers vous. . . . (*Appercevant Simon.*) Ah ! Ciel ! je ſuis perdu !

SIMON. C'eſt lui, ma foi ! (*il ſe retire doucement au fond du théatre.*)

ERASTE. D'où vient me paroiſſez-vous ſi troublé, Monſieur ?

CLEON. Je vous ſupplie, Monſieur, de vouloir bien m'épargner. Monſieur que voilà, a eu la bonté de me demander ſeulement la moitié de ce que j'avois. Je lui

ai donné beaucoup davantage ſans compter. Il ne me reſte préciſément que ce qui m'eſt néceſſaire pour continuer mon voyage.

ERASTE. Pardon, mille fois. Non, Monſieur, vous n'êtes point tombé ici entre les mains d'une troupe de voleurs. Nous ſommes des infortunés qui avons quitté le monde pour nous retirer dans ce déſert. Pardonnez-nous la frayeur que nous vous avons cauſée. On va vous rendre tout ce qui vous a été pris. Simon!

SIMON. (*Il s'approche tout effrayé.*) Monſieur, vous me voyez tout confus devant vous. Permettez-moi de vous reſtituer cet argent que je vous ai enlevé tantôt, pouſſé par un malheureux moment & par le déſeſpoir. J'allois dans l'inſtant même courir après vous pour vous le rendre. Notre pauvreté extrême, & la cruelle ſituation où ſe trouvent mon digne maître & ſa vertueuſe famille, m'ont fait commettre une action dont je n'euſſe jamais été capable dans d'autres circonſtances. Dieu veuille me le pardonner! Tenez, Monſieur, re-

prenez promptement ce fardeau qui m'auroit tourmenté toute ma vie. (*Pendant que Simon parle, Erafte confidere l'étranger avec beaucoup d'attention.*)

CLEON (*à Erafte.*) Pardonnez-moi, Monfieur, l'injuftice que je vous ai faite. Je vous plains. Je vous prie de garder ce peu d'argent. Je ne le reprendrai point. Je voudrois avoir avec moi une plus grande fomme, & vous procurer un fecours plus confidérable. Mais on ne fe furcharge point en voyage.

ERASTE. Vous nous pardonnerez, s'il vous plaît, Monfieur. Nous n'accepterons pas cette fomme. Ce feroit une injuftice à nous, de vous priver d'un argent qui vous eft néceffaire, pour vous procurer les commodités du voyage. (*A part.*) Dans quels doutes, grand Dieu! me jettent cet air & ces traits!

CLEON. Comment! vous ne me permettrez pas, de vous rendre le moindre des fervices? Il me refte encore affez d'argent pour achever commodément mon voyage, &

je vais donner la somme à cet homme, qui me paroit être votre domestique.

SIMON. Pour moi, je n'y ferai point de façons. Je l'accepte, Monsieur, & je vous en rends mille actions de graces.

ERASTE. Je vous fais donc mes remerciements, Monsieur. Oh Dieu! je n'étois pas autrefois dans cette situation. Je n'ai pas toujours été privé du plaisir, du plaisir si doux de faire du bien aux autres. Pardonnez, Monsieur, pardonnez mes larmes.

CLEON. Mon ami, permettez-moi de vous appeller de ce nom; vos manieres nobles me disent que vous n'êtes pas un homme du peuple. Vous avez sans doute essuyé des malheurs.

ERASTE. Ah! Monsieur, il ne nous est resté que la vertu, & une conscience sans reproche.

CLEON. Que votre sort est digne d'envie, mon ami! je suis abondamment partagé des biens de la fortune; mais que je donnerois volontiers tout ce que j'ai, pour le repos de ma conscience! J'ai fait une injustice

dont le souvenir me tourmente sans cesse. Semblable à un spectre épouvantable, le remords s'attache à tous mes pas; & il me paroît, hélas! que je n'aurai pas le bonheur de réparer ma faute. Oui, Monsieur, mêlez vos larmes aux miennes, je mérite votre pitié. Qu'ils seront terribles, grand Dieu! qu'ils seront affreux les jours que ma vieillesse me réserve encore, à moins que je ne retrouve les victimes de mon injustice. Vous êtes encore jeune; conservez, conservez soigneusement pour vos vieux jours le noble trésor d'une conscience pure. Quel malheur, grand Dieu! que l'on est à plaindre, lorsque les tourments de la conscience déchirent la soirée de notre vie, & poursuivent notre vieillesse jusques dans le tombeau. Malgré l'affoiblissement de l'âge, je supporte depuis long-tems les plus grandes fatigues des voyages pour trouver les vestiges de ceux, que ma faute a peut-être réduits à la plus grande misere, dont l'indigence, hélas! a peut-être déjà fini la malheureuse vie. Apprends-moi, grand Dieu!

quelle eſt la terre qui couvre leur pouſſiere, quel eſt le ciel, quel eſt le climat qui laiſſe tomber la pluie & la roſée ſur leur cendre paiſible, afin que je coure, que je vole ſur leur tombeau; je dépoſerai là ces cheveux que l'âge a blanchis; j'y paſſerai dans les larmes le reſte de mes jours, & j'y attendrai la mort, que j'appelle depuis tant de tems. Malheureux pere que je ſuis! vous pleurez, mon ami; que je ſuis ſenſible à votre pitié. Je la mérite, oui, Dieu ſait ſi je la mérite!

ERASTE. (*A part.*) Que le malheur nous rend avides d'eſpérance, & où ne croit-on pas la retrouver? O Ciel! non, cela ne peut pas être; non. (*A Cléon.*) Oui, Monſieur, votre ſort m'afflige. Vous êtes un pere malheureux, & vous voyez en moi . . .

SCENE DERNIERE.

LUCINDE,
les Acteurs précedents.

LUCINDE.

Comment, mon ami, tu laiſſes ici au ſerein ce reſpectable vieillard, qui eſt ſans doute fatigué de ſon voyage? Voudriez-vous, Monſieur, vous donner la peine d'entrer dans notre cabane? Vous pourrez vous y repoſer & profiter des petites commodités que notre pauvreté nous permet de vous offrir.

CLEON. Avec plaiſir, Madame, puiſque vous le permettez. Je ſens que je trouverai en vous la plus agréable compagnie du monde.

SIMON. Ah, Monſieur! que vois-je, grand Dieu! ne me trompé-je point? O Ciel! que trouvé-je la parmi cet argent?

ERASTE. Eh bien! qu'eſt-ce?

SIMON, (*à Cléon.*) Eſt-ce vous-même, Monſieur, eſt-ce votre nom que je trouve ſur ce billet? (*Il lui met le billet entre les mains.*)

CLEON. Oui, c'eſt moi.

SIMON. O Dieu! embraſſez-vous donc. Oh! les larmes m'en viennent aux yeux; j'en pleure de joie. Embraſſez-vous donc! Voici votre pere, Monſieur! Et vous, Monſieur, voilà Eraſte, votre fils; voilà Lucinde . . .

ERASTE. O Dieu! mon pere! (*Il ſe jette avec Lucinde aux genoux de Cléon.*)

CLEON. Mes enfants! ô Dieu! la joie m'ôte la parole. Mon fils! ma fille! C'eſt donc vous que je vois; c'eſt vous que l'indigence a ainſi défigurés! O Ciel! que de maux mon injuſtice vous a fait ſouffrir. Mais, oui, tu es mon fils. Ce ſont-là tes traits, que de trop longs chagrins, hélas! ont altérés. Grand Dieu, par quelle voie merveilleuſe & inopinée tu me conduis au bonheur!

ERASTE. Ah! mon pere! mon cher pere!

LUCINDE. Et moi oserai-je vous nommer de ce nom? Permettez-vous à votre fille de mouiller cette main avec les larmes de la joie? O mon pere!

SIMON (*amenant de la cabane les deux enfants.*)

Et vous aussi, mes enfants, mettez-vous à genoux devant votre pere. Le Ciel en un instant met le comble à notre bonheur. En vérité, je ne me sens pàs de joie.

CLEON. Levez-vous, mes enfants. Soutiens-moi, mon fils. Mon ravissement est au-dessus de mes forces. Embrassez-moi, embrassez-moi tous. Ce sont ici tes enfants? Lucinde, ma fille; Eraste, mon cher fils; recevez ma bénédiction. O Dieu, maître suprême du ciel, tu as fini mes tourments. Il y a trois ans qu'un remords persécuteur qui s'est éveillé en moi, me fait souffrir des tourments inexprimables; il y a trois ans qu'une maladie douloureuse m'a conduit aux bords du tombeau; & l'injustice que je t'ai faite, remplissoit d'horreurs les approches de la mort. J'arrosois mon lit

de mes larmes ; le désespoir mettoit sans cesse ton nom dans ma bouche: Grand Dieu, m'écriois-je, rends-moi la santé & la vie! Ne m'enleve pas au milieu du chagrin qui me dévore! Fais, que je retrouve ce cher fils! que je pleure mon injustice dans ses bras, qu'une heureuse réconciliation tranquilise ma conscience, & que j'expire ensuite sur son sein! Il y a long-tems que je te cherche, ô mon fils, & que je te cherche inutilement! béni soit le moment qui te rend à moi. Quel bonheur, quelles délices pour le reste de mes jours! Pardonnez-moi, mes enfants; pardonnez-moi mon injuste sévérité. J'en ai assez long-tems porté la peine.

ERASTE. Mon pere!

LUCINDE. Ne vous faites point de reproches, j'ose vous en supplier. Ayez la bonté d'entrer dans la cabane, nous avons tous besoin de repos, pour remettre nos esprits.

TABLEAU
DU
DELUGE.

Déjà les tours de marbre étoient ensevelies sous les flots, déjà des vagues noires rouloient leurs masses énormes sur les têtes des montagnes. Le front sourcilleux d'un rocher s'élevoit seul encore du fond des eaux. Un tumulte affreux régnoit autour de ses flancs battus par les flots; les malheureux, qui dans leur désespoir, cherchoient à gravir sa cime, poussoient des cris lamentables, pendant que la mort, portée sur les ondes, poursuivoit la plante de leurs pieds. Là, une portion de la montagne se détache, & se précipite avec tout son fardeau d'hommes gémissans dans les flots mutinés: ici, des courans impétueux, formés par les pluies orageuses, emportent le Fils, qui cherche vainement à sauver son Pere mourant, ou à traîner plus haut sa Mere désolée, entourée

de ses autres Enfans. Il ne restoit plus que le sommet supérieur qui s'élevoit encore du fond des abîmes. Ce fut sur ce sommet, que Semin, jeune-homme généreux, avoit sauvé Semire, sa bien-aimée : deux tendres Amans qui venoient de se jurer un amour éternel. Ils étoient seuls, les flots avoient englouti tout le reste, ils étoient seuls au milieu de l'orage & des vents furieux. Les torrens de pluie se précipitoient sur eux, le tonnerre grondoit au dessus de leurs têtes, une mer en furie, mugissoit sous leurs pieds. D'affreuses ténebres régnoient autour d'eux, à moins qu'ils ne vissent briller les éclairs au milieu de cette scene d'horreur. Chaque nuage portoit la terreur sur son front obscur, & chaque flot, chargé de cadavres, se rouloit à travers la tempête & cherchoit de nouvelles destructions. Semire pressa son Amant contre son cœur palpitant, des larmes, mêlées avec les gouttes de la pluie, ruisseloient le long de ses joues pâles; elle dit avec des paroles entrecoupées: Il n'est plus de salut pour nous, ô mon bien-aimé!

mon cher Semin! environnés de tous côtés par la mort affreuse! . . . O destruction! ô désolation! Toujours elle s'avance de plus près, la mort! Laquelle de ces vagues, ah! laquelle sera celle qui nous ensevelira? Soutiens-moi, ah! mon bien-aimé, soutiens-moi dans tes bras tremblans! Bientôt bientôt, entraînés dans la destruction universelle, tu ne seras plus, je ne serai plus! . . Voici . . ô Dieu! . . vois-tu ce flot? qu'il est terrible! le vois-tu à la lueur des éclairs? comme il s'avance! voici, ô Dieu! ô Juge! .. Elle dit & se pancha sur le sein de Semin.

Les bras défaillans de Semin serrerent la jeune fille évanouie, ses levres tremblantes se turent; il ne voyoit plus la destruction d'alentour, il ne voit que son Amante évanouie, panchée sur son sein, & à cette vue, il ressent plus que les angoisses de la mort. Il baisa ses joues pâles, lavées par l'eau froide de la pluie & la pressant plus fortement contre son sein, il dit: Semire! ma chere Semire! reveille-toi! ah, reviens encore une fois sur cette scene d'horreur!

Que tes yeux fe tournent encore une fois fur moi ! que tes levres décolorées me difent encore une fois que tu m'aimes, que tu m'aimeras jufqu'à la mort ! encore une fois, avant que nous foyions emportés par les ondes.

Il dit & elle fe réveilla ; elle tourna fur lui un regard dans lequel étoit exprimé la tendreffe la plus vive & l'affliction la plus profonde. Jettant enfuite la vue fur la deftruction, elle s'écria : O Dieu ! ô Juge ! il n'eft donc plus de falut, plus de miféricorde pour nous ? Oh comme les eaux fe précipitent ! comme le tonnerre gronde autour de nous ! Quelles terreurs manifeftent la vengeance implacable de l'Eternel ! O Dieu ! Nos années s'écouloient dans l'innocence, toi, des jeunes hommes le plus vertueux ! . . Malheur ! ah malheur à moi ! Ils ne font plus, ceux qui combloient ma vie de mille douceurs ! Et toi qui m'as donné la vie ! . . afpect cruel ! . . les flots t'ont emporté de mes côtés : tu as encore une fois levé la tête & les mains, tu voulois

me bénir, mais tu fus englouti. . . Hélas, ils ont tous péris ! & cependant. . . . ô Semin! Semin! le monde ſolitaire, détruit, ſeroit pour moi un jardin de délices à tes côtés! Dieu! les années de notre jeuneſſe s'écouloient dans l'innocence . . Hélas! il n'eſt donc plus de ſalut, plus de miſéricorde à eſpérer. . . . mais que dit mon cœur déchiré? O Dieu! pardonne! nous mourons! Qu'eſt-ce que l'innocence de l'Homme devant toi!

Le Jeune homme ſoutenoit ſon Amante qui chanceloit aux aſſauts des autans, & il lui dit: Oui, ma bien-aimée! tout être vivant a été détruit ſur la terre: on n'entend plus gémir aucun mourant du milieu de cette deſtruction. O ma Semire! ma chere Semire! l'inſtant qui va venir, ſera notre dernier inſtant! Oui, elles ſont toutes évanouies, les eſpérances de cette vie! toutes les perſpectives charmantes que nous voyions dans les heures délicieuſes de notre amour, elles ſont toutes évanouies! Nous mourons! la mort s'élance vers nous! Déjà

elle touche nos pieds tremblans : mais n'attendons pas comme le Réprouvé, le destin général ! nous mourons ! Et . . Ah ma bien-aimée ! que seroit notre vie la plus longue, la plus délicieuse ? Une goutte de rosée, suspendue à un rocher, & que le Soleil du matin fait couler dans la mer. Releve ton courage ! une éternité de bonheur nous attend au delà de cette vie. Ne tremblons pas, maintenant que nous y passons. Embrasse-moi, & attendons avec résignation notre destin. Bientôt, ô ma Semire ! bientôt nos ames s'élanceront au dessus de ces abîmes d'horreur : pénétrées du sentiment d'une félicité inexprimable, elles prendront l'essor. Grand Dieu ! c'est avec cette confiance que mon ame espere. Oui, ma chere Semire ! élevons nos mains vers Dieu. Est-ce à des mortels à juger de ses voies ? Celui dont le souffle nous a animés, envoie la mort aux justes & aux injustes. Mais heureux celui qui a marché dans le sentier de la vertu ! Ce n'est plus pour la vie que nous t'implorons, ô Dieu juste ! enleve nous dans

ton jugement ; mais ranime la grande espérance de cette félicité inexprimable que la mort ne sauroit plus troubler. Grondez, tonneres! soulevez-vous, abîmes! venez sur nous, ô vagues! loué soit à jamais le Dieu juste! Que ce soit là notre derniere pensée.

La joie & le courage reparurent sur le visage embelli de Semire; puis, élevant ses mains au milieu de l'orage, elle dit: Oui, je suis remplie désormais de toutes ces grandes espérances! Loue le Seigneur, ô ma bouche! versez des larmes de joie, mes yeux, jusqu'à ce que la mort vienne vous fermer. Un Ciel plein de béatitude nous attend. Vous nous y avez précédés, ô vous tous qui nous étiez si chers! nous vous suivons, & bientôt nous vous reverrons! Ils entourent maintenant le trône du Très-haut, les justes; Dieu après son jugement les a rassemblés devant sa face. Grondez, tonneres! mugissez, abîmes! vous êtes les cantiques de sa justice! ensevelissez-nous, ô flots! . . Voilà . . ah, mon bien-aimé!

embraſſe-moi! Voilà qu'elle vient, la mort! elle s'avance ſur cette vague noire! embraſſe-moi, Sémin! ne m'abandonne pas! Ah déja l'onde me ſouleve!

Je t'embraſſe, Semire! dit le Jeune-homme, je t'embraſſe! O mort, je te ſalue! Nous voici! loué ſoit l'Etre éternellement juſte!

Ils parloient ainſi, & ſe tenant embraſſés, ils furent entraînés par les flots.

LE PREMIER NAVIGATEUR,

EN DEUX CHANTS.



CHANT PREMIER.

Il s'étoit paſſé bien des années d'affliction, depuis la nuit fatale, où l'onde furieuſe avoit ſéparé de la terre ferme la cabane de Milon, bâtie ſur un petit promontoire: la mer avoit englouti les fertiles pâturages qui uniſſoient au continent le lieu de ſon habitation. Cette demeure, ſituée dans une isle ſolitaire, étoit ſi éloignée de la rive oppoſée, que dans le calme le plus profond & de l'air & de la mer, ſes habitans n'entendoient par les mugiſſemens des troupeaux paiſſans ſur le rivage bleuâtre. Toute joie

leur étoit refusée ; ils étoient privés des douces liaisons du voisinage & des tendres complaisances de l'amitié, que les Dieux leur avoient autrefois accordées. Déjà, depuis long-tems, Sémire avoit enterré Milon, son époux chéri. Au milieu de cette triste solitude, elle passoit ses jours avec Mélide sa fille, n'ayant, pour adoucir ses ennuis, que son petit troupeau & les oiseaux du Ciel.

Mélide croissoit dans la fleur de sa beauté, sans avoir d'admirateurs. Au milieu des danses & des jeux folâtres, plus éclatante que le jeune pêcher, lorsque, pour la premiere fois, il étale ses fleurs naissantes, elle eût, entre les belles, toujours paru la plus belle.

La tendre Sémire, pour ne pas empoisonner la solitude de sa fille, en l'exposant à des regrets inutiles, ou en lui inspirant du goût pour des plaisirs qui leur étoient interdits, lui cachoit, avec un soin extrême, tous les charmes de la société, dont jouissoient les heureux habitans du rivage opposé.

Chaque jour elle alloit ſur la tombe de Milon, conſacrer une heure à la triſteſſe & aux pleurs. Hélas! tu n'es plus! ainſi s'exprimoit chaque jour ſa douleur; tu n'es plus! ô toi, la conſolation de ma vie, le ſoutien dans notre miſere! Sans appui, entiérement délaiſſées, enfermées par les flots irrités, quel ſera le ſort qui nous attend? La rigueur de nos maux n'eſt point adoucie par la compaſſion de l'amitié, & tout ſecours humain nous eſt refuſé. Ah! que ne puis-je te voir mourir auſſi, ô Mélide, ma chere fille! Hélas! tel eſt l'excès de mon malheur, que c'eſt-là le plus ardent de mes vœux. Que ne puis-je te voir mourir? car ſi je meurs, tu reſteras ſeule ici dans la fleur de ta jeuneſſe; affreuſe perſpective! Tu reſteras ſeule ici, enfermée par les flots mugiſſans, ſans autre compagnie que ta miſere & ton affliction. Jamais alors aucun ſon humain ne frappera ton oreille; jamais la voix d'un tendre époux, que tes charmes & ta vertu auroient rendu heureux, ne parviendra juſqu'à toi; jamais tu

n'entendras le doux nom de mere prononcé par des enfans balbutians: les accens de la joie te feront inconnus; les ombres lugubres & les autres des rochers ne retentiront que des accens de ta douleur. De longs tourmens confumeront ta jeuneffe; tu mourras défolée; les larmes de l'Amour ne couleront pas à ta mort déplorable; privé de fépulture, ton cadavre fera dévoré par les ardeurs du Soleil, ou deviendra la proie des oifeaux du Ciel. Ah! cachez-lui mes plaintes, antres des rochers! Et vous, ombrages folitaires & fombres! c'eft à vous feuls que je puis confier mes plaintes; cachez-lui mon affliction, afin qu'une heureufe ignorance l'empêche de connoître toute l'étendue de fon malheur. Telles étoient les plaintes de Sémire; & c'eft ainfi qu'elle cachoit à fa fille les tourmens, dont fa tendreffe maternelle étoit confumée.

Cependant Mélide, pleine d'innocence & de charmes, fe jouoit avec les tendres agneaux qui n'avoient pas befoin de guide; car la mer bruyante entouroit leur petit pâ-

turage. Elle s'amufoit à tailler des arbuftes odoriférans, pour en former des berceaux: elle étoit la divinité tutelaire des plantes: elle relevoit les fleurs abbatues, & procuroit, par fes foins, une croiffance heureufe à leur tige languiffante: quelquefois elle préparoit à la fource arrêtée un lit fur des cailloux, ou bien elle en raffembloit les eaux pour en former un petit étang. Autour de l'isle, elle avoit planté une double rangée d'arbres fruitiers; &, belle comme Vénus dans l'isle de Paphos, elle fe promenoit feule fous leurs ombres naiffantes. Elle avoit auffi décoré la grotte d'un rocher que baignoient les flots de la mer, car la folitude rend fertile en idées; les murailles de fa grotte étoient ornées des coquillages que la mer abandonnoit fur la rive, & qu'elle arrangeoit fuivant la variété de leur forme & de leurs couleurs. Une conque d'une prodigieufe grandeur recevoit les gouttes tranfparentes d'une eau qui tomboit de la voûte, avec un bruit agréable; & des tiges de jafmins bordoient l'entrée de cette grotte.

Au milieu de ces innocentes occupations, Mélide passoit ses jours, sans s'appercevoir qu'elle étoit seule; mais seize années de sa jeunesse s'étant ainsi écoulées, elle commença à sentir qu'elle étoit seule. Assise à l'ombre des berceaux qu'elle avoit construits, rêveuse & languissante, elle se disoit: Quel a pu être le dessein des Dieux, en nous plaçant dans cette solitude? Plus malheureuses que toutes les autres créatures, pourquoi avons-nous existé, pourquoi existons-nous encore? Ah! je le sens à la tristesse qui me consume; il est quelque chose d'inséparable de mon être, quelque chose que je ne puis nommer & dont je suis privée! Non, je ne suis pas faite pour cette solitude; sans doute nous avons éprouvé quelque révolution extraordinaire, que ma mere me laisse ignorer. Sans cesse, un affreux mystere obscurcit son front; & quand je cherche à approfondir ce mystere, ses yeux s'inondent de larmes, qu'elle ne peut retenir. Elle ne cesse de me dire: Attendons tout de la sagesse bienfaisante des Dieux, & remet-

tons notre ſort dans leurs mains. Hélas ! j'attendrai, dans un reſpectueux ſilence, l'ordre de leurs décrets, ſans vouloir en pénétrer la perſpective myſterieuſe.

Souvent enſevelie dans de profondes réflexions, elle promenoit ſes regards ſur l'immenſité de la mer, & s'écrioit : O vous, plaines liquides, dont mes yeux ne peuvent atteindre le terme ! ah ! dites-moi, ce petit point, cette isle que vous environnez, (car qu'elle eſt petite en comparaiſon de votre immenſe étendue !) eſt-elle la ſeule terre habitée ? Ne baignez-vous pas d'autres rives trop éloignées pour pouvoir être apperçues ? Hélas ! ma mere ne veut pas en convenir, mais ſa douleur ſecrette me le fait ſoupçonner. Certainement cette terre n'eſt pas la ſeule que vous environnez ; car que vois-je là-bas d'immobile, qui, ſemblable à un nuage affaiſſé, forme une longue chaîne à l'extrémité de vos bords ? Peut-être mon imagination me trompe-t-elle ; mais dans ce calme profond, j'ai déja cru entendre réſonner des voix éloignées. Quelle autre

chose pourroit-ce être qu'une terre? Elle me paroît, à la vérité, bien petite; mais sans doute le grand éloignement en est seul la cause. Eh! ne le sçais-je pas bien, que les vagues semblent diminuer en s'éloignant? & notre cabane, quand je la regarde de l'extrémité de l'isle, ne me paroît-elle pas aussi beaucoup plus petite? Mais si c'est une terre, comme celle-ci, ornée de prairies & d'arbres fruitiers, sans doute elle est habitée par des êtres qui en jouissent. Peut-être aussi ces êtres sont-ils différens de ceux que je vois ici; peut-être n'y en a-t-il point qui me ressemblent; peut-être n'y en a-t-il point qui puissent m'être de meilleure compagnie que mes moutons. Mais si c'étoit . . . hélas! que cette pensée me tourmente! si c'étoit une terre habitée par des créatures semblables à moi, qu'elles fussent aussi nombreuses que les oiseaux & les brebis de notre isle, & qu'elles pussent se réjouir ensemble comme les oiseaux ou comme mes brebis; ô heureuses créatures!.. Laisse! ah! laisse-moi, pensée trop sédui-

fante ! Images phantaftiques, où me conduifez-vous ? Vous ne faites que me rendre plus malheureufe. O vagues ! fi vous allez vous brifer fur ce rivage, apprenez à fes fortunés habitans, qu'une fille infortunée pleure fur les bords de cette isle. . . Laiffez-moi, vains phantômes, vous ne fervez qu'à me défefperer.

Souvent Mélide demandoit à Sémire : Mais dis-moi, ma mere, pourquoi ne reftons-nous toujours que deux, tandis que toutes les autres créatures fe multiplient ? De jeunes plantes de la même efpece s'élevent autour des autres plantes ; chaque année voit accroître notre troupeau ; avec quelle joie bondiffent les tendres agneaux ! Ils fe réjouiffent du plaifir d'être ! Et les oifeaux divers ? . . j'ai vu leur union & j'en ai verfé des pleurs ! Affife là-bas fous le plus épais feuillage, j'ai tout remarqué plus d'une fois. Deux oifeaux s'étant conftruit un nid commode, fe careffoient fur les branches voifines. Comme ils avoient l'air de s'aimer, bientôt après, je vis dans le nid de petits

œufs que l'un couvroit de son plumage, avec le plus tendre soin, pendant que l'autre, perché sur les rameaux d'alentour, chantoit pour divertir son amie. Tous les jours je les observois de dessous le feuillage. Peu de tems après, à la place des œufs, je vis de petits oiseaux sans plumes; je vis les grands plus animés, plus empressés que jamais, voltiger autour du nid & apporter dans leur bec à manger aux petits, qui recevoient leur pâture avec des cris de joie. Peu-à-peu ceux-ci se couvrirent de plumes, ils commencerent à déployer leurs aîles encore foibles: puis ils sortirent de leur nid pour se percher sur les branches voisines; les grands voloient devant eux, comme s'ils eussent voulu leur inspirer le courage de les imiter. O ma mere, que ce spectacle étoit charmant! Souvent ces petits étendoient les aîles, sans doute pour prendre l'essor; & toujours la crainte les retenoit. Le plus hardi d'entr'eux ayant enfin pris son vol, chanta, d'un air joyeux, le succès de son audace: il sembloit inviter ses

compagnons timides à tenter la même entreprise : ceux-ci la tenterent en effet, & bientôt ils se mirent à voltiger de tous côtés, & remplirent les airs de chants de joie. Quelles étranges pensées ces choses ont fait naître en moi ! Pourquoi ces plaisirs ne sont-ils interdits qu'à nous seules ?

Sémire ne sçavoit que répondre à des questions si dangereuses pour son secret. J'ignore moi-même toutes ces choses, lui dit-elle ; pourquoi t'inquiéter par d'inutiles recherches ? Pourquoi te forger des idées vagues qui t'inspirent des désirs inutiles & qui troublent la douceur de ton repos ? Pourquoi veux-tu, par une coupable curiosité, prévoir les desseins des Dieux, qui seuls sçavent ce qui doit nous arriver, & qui régleront tôt ou tard notre destin, suivant leur volonté toujours sage ?

Hélas ! repartit Mélide, j'en demande pardon aux Dieux ! Mais je ne sçaurois m'empêcher de desirer que notre espece pût se multiplier comme les autres : j'ignore, à la vérité, comme cela se peut faire ;

ce soin est sans doute réservé aux Dieux. Mais les plantes proviennent de leur semence, les animaux naissent de différentes manieres : j'ai tout observé, je ne puis rien de plus. O si je trouvois ainsi quelque jour de petits humains, nés de quelques-unes de ces manieres ! Dieux, que j'en aurois soin ! que je les aimerois ! Mais laissons-là ces illusions ; les Dieux prendront soin de moi : cependant, ô ma mere ! permets-moi de te faire encore une question ; ce sera la derniere : je n'ais pas toujours été comme je suis à présent, je le sçais bien ; ce n'est que peu-à-peu que je suis devenue grande, ainsi que tous les êtres qui m'environnent. Je me souviens du tems où je n'étois gueres plus haute qu'un pied d'œillet ; il faut que j'aie été encore plus petite ; il faut qu'il y ait eu un tems où j'ai commencé à exister, de même que les plantes, les oiseaux & les autres créatures : dis-moi donc, car certainement tu as existé avant moi, dis-moi, comment & en quels lieux tu m'as trouvée & ce qui s'est passé à mon sujet ? Si tu me

dis cela, je parviendrai peut-être à découvrir quelques vestiges, ou bien même. . . Hélas! je ne sçais pas bien ce que c'est, tu pourrois me dire tout. . . .

C'est ainsi que Mélide tourmentoit sa mere, en l'embarrassant par mille questions. Tu m'affliges, ma fille, lui dit Sémire; tu m'affliges avec tes étranges discours; je ne puis te dire comment tu es venue. Me trouvant toute seule, j'ai prié les Dieux de me donner une compagne; & dans une belle matinée, je t'ai trouvée toute petite sous un rosier devant la cabane. Mais encore une fois, fille trop curieuse, tu me tourmentes avec tes discours inutiles. Cultive nos fleurs, joue avec tes agneaux, & n'irrite ni les Dieux par ta curiosité, ni moi par des questions, auxquelles je ne puis répondre. Depuis que tu te livres à ces étranges pensées, tu n'es plus ingénieuse à t'amuser, tu ne fais plus que t'inquiéter & m'affliger; cependant tu laisses ta grotte imparfaite, & tu néglige tes plantes.

C'est ainsi que Semire, accablée de tri-

ſubmergé les pâturages qui ſont entre la terre & cette isle. Ce ne fut que lorſque le Soleil eut dardé ſes premiers rayons ſur la mer calmée, que nous découvrîmes cette isle; un de nous, à qui les Dieux ont donné un œil plus perçant, crut, à la clarté du jour, voir la cabane de Milon, & des arbres tout à l'entour. Peut-être reſpire-t-il encore avec ſa compagne; peut-être Mélide, (ainſi s'appelloit leur aimable fille) condamnée à une triſte solitude, eſt-elle la beauté la plus accomplie que jamais mortel ait vue?

Le récit de cette avanture fit ſur l'eſprit du jeune homme une impreſſion profonde: dès ce moment, il ſe rendoit ſouvent au bord de la mer, pour rêver au deſtin des habitans de cette isle. Le bruit uniforme de la mer tranquille lui ayant un jour procuré un doux ſommeil, l'Amour voltigea près de lui, le rafraîchit de ſes aîles, afin que la chaleur du midi ne le réveillât pas, & lui envoya un ſonge. Il lui fit voir le rivage de l'isle; de petits Amours y voltigeoient

fous des ombrages facrés : leurs attitudes peignoient la triſteſſe, & ils ſe déſoloient ſur les rameaux chancelans des boſquets, ou ſur le gazon fleuri. Une jeune beauté, parée de toutes les graces de l'Amour, & plongée dans une rêverie profonde, s'avançoit, à pas lents, du fond d'un bocage. Elle marchoit nonchalamment, & la tête panchée; une partie de ſa blonde chevelure flottoit ſur ſes épaules; le reſte étoit négligemment noué ſur ſa tête, avec un rameau de myrte. Son beau viſage étoit couvert d'une pâleur raviſſante, ſemblable à celle de la roſe, qui ſe flétrit ſur un ſein naiſſant; le deſir le plus vif erroit, prêt à s'éteindre dans ſes grands yeux bleus. Elle marchoit ainſi, ſans reſſentir la douce impreſſion des Zéphirs qui ſe jouoient autour d'elle; & ſans prendre garde aux plus belles fleurs qui ſe plioient amoureuſement ſous ſes pieds, & qui, pour exciter ſon attention, exhaloient les plus agréables parfums. Elle n'appercevoit pas les fruits les plus ſavoureux; vainement l'arbre qui les portoit, l'invitoit

à foulager fes branches courbées par le poids de l'abondance. Elle s'arrêta fur le bord de la mer, elle jetta triftement fes regards fur l'azur lointain de l'autre rive ; elle éleva fes bras d'albâtre & paroiffoit implorer du fecours. Alors le jeune homme crut flotter fur la mer & voler au fecours de cette infortunée : il lui sembla que l'Amour le recevoit fur le rivage ombragé, & qu'il conduifoit cette belle dans fes bras tremblans. Il voyoit de petits Amours voltiger à leurs côtés, les entourer de guirlandes, & agitant doucement leurs aîles, les embaumer du parfum des fleurs. Le cœur du jeune homme palpitoit, fes joues brûlantes fe coloroient d'incarnat : alors fes bras, qui s'étendoient pour ferrer le bel objet, ne rencontrerent qu'un air vague & fans réfiftance. Il fe réveille enfin, & il refte encore long-tems dans une douce extafe. Dieux! s'écrie-t-il, les levres tremblantes, où fuis-je? Quoi? elle s'eft échappée de mes bras. Hélas! me voici couché fur le rivage ; . . & cette isle eft loin d'ici!

Un ſonge, hélas! un ſonge m'a trompé; je le ſens : il m'a rendu malheureux pour jamais.

Depuis ce jour, il ſe rendoit encore plus fréquemment ſur le rivage : plongé dans de profondes réflexions, il marchoit ou il s'aſſéyoit ſur le ſable de la mer, & tournoit ſes regards vers l'isle au de-là des flots. La nuit ſur-tout, à la clarté de la Lune, lorſque toute la contrée étoit dans un profond ſilence & qu'il n'entendoit que le frémiſſement de la mer, il ſe plaçoit à l'extrémité du rivage; là, il écoutoit s'il ne viendroit pas de l'isle quelques ſons juſqu'à lui. Souvent il croyoit entendre des accens plaintifs, & quelquefois une voix agréable : car l'imagination ardente des amans les trompe facilement. Souvent il appelloit à haute voix, & il lui ſembloit qu'on lui répondoit dans un grand éloignement; ou lorſqu'une étoile paroiſſoit à l'horiſon derriere l'isle, il croyoit voir une lumiere, ou la clarté d'un foyer. Peut-être, diſoit-il, peut-être eſt-elle aſſiſe là-bas, toute ſeule, au-

près de la flamme nocturne de son foyer, rêvant à son triste destin, & gémissant en vain, pendant le silence de la nuit, sur la perte des jours de sa jeunesse. O vents! que n'ai-je vos aîles! Hâtez-vous, ô vents! volez vers ce rivage, & dites-lui qu'un malheureux languit sur ces bords.

Mais, quoi? se disoit-il souvent, qu'est devenue ma raison, malheureux que je suis! Quel est l'objet de mon amour? Un songe, un vain phantôme! . . Je dormois ici; & mon imagination a tracé à mes yeux une image, à la vérité, beaucoup plus belle que tout ce que j'ai jamais vu. Je me suis réveillé; mais Dieux! cette image n'a point disparu comme un songe: profondément gravée dans mon imagination, elle régne sur toute mon ame. Cependant ce songe, ce phantôme, qui n'a peut-être nulle part dans le monde sa réalité, je l'aime; il me poursuit en tous lieux, il nourit dans mon cœur un feu continuel & des tourmens hélas! trop réels; il m'entraîne puissamment sur le rivage. Ah! rougis & reprens ta raison;

redeviens ce que tu as été; ſois tranquille & content; ſois aſſidu & induſtrieux dans ton travail. Va! ris de ta folie! quitte ce rivage! & rends graces aux Dieux de n'être pas encore devenu la riſée de tout le canton.

Mais c'étoit en vain qu'il cherchoit à dompter cette étrange paſſion; vainement il prenoit la réſolution de fuir le rivage. Au milieu de ſes occupations les plus agréables, cette image s'offroit ſans ceſſe à lui; ſans ceſſe, il lui ſembloit qu'une Divinité inviſible l'entraînoit ſur le rivage. O Dieux! s'écrioit-il alors, cet amour me tourmentera-t-il à jamais en vain? Une illuſion remplira-t-elle les jours de ma jeuneſſe de ſouffrances qu'aucun eſpoir ne doit finir? Mais ce ſonge n'eſt point de ceux que le hazard fait naître; jamais mon imagination ne s'eſt élevée à cette idée de beauté, qui ſurpaſſe ſi fort tout ce qui s'eſt offert juſqu'à préſent à mes yeux. Ah! ſans doute un Dieu m'a inſpiré ce ſonge. Mais pourquoi? quel peut être ſon deſſein? Je ne

puis le découvrir. Si la beauté que j'ai vue, vit en effet dans cette isle, pourquoi me l'a-t-il fait voir? pourquoi veut-il que je me consume d'amour pour elle? pourquoi m'abandonne-t-il sans espoir, sans assistance; sans me montrer les moyens de parvenir à ce rivage? Puisqu'il est impossible d'atteindre à la nage cette isle trop éloignée, quel parti dois-je prendre, & que puis-je tenter? Les Dieux ont donné, il est vrai, à l'homme des pensées audacieuses & un esprit fertile en inventions: ils lui laissent librement exercer ses éminentes facultés; mais, Dieux! quel esprit humain peut m'enseigner à marcher sur les flots de la mer, ou à nager sans péril, sur l'onde, comme le cygne?

Assis sur le rivage, l'esprit enflammé, il se mettoit souvent à rêver & à méditer profondément sur les moyens de traverser la mer: car les hommes n'avoient pas encore inventé l'art de se confier aux flots. Qu'avoient-ils à faire sur les côtes lointaines? puisque chaque contrée où il croissoit de

l'herbe pour leurs troupeaux, où il se trouvoit des arbres portant des fruits salubres, & où il couloit un clair ruisseau, fournissoient abondamment à leurs besoins. Long-tems il médita: il trouva & il rejetta long-tems. Un jour qu'il promenoit tristement ses regards sur la mer, il vit de loin quelque chose que les vagues poussoient vers le rivage; la joie & l'espérance se peignirent dans ses yeux perçans; l'objet approchoit toujours; enfin il vit floter sur l'onde le tronc énorme d'un arbre renversé par l'orage, & creusé par les ans. Un lapin timide, sans doute poursuivi, sur la côte, par quelque chasseur, s'étoit sauvé, à l'aide de ce tronc: il étoit tapi dans le creux de l'arbre; une branche touffue se recourboit sur lui & le couvroit de son ombre; un vent doux acheva de pousser le tronc sur le rivage, à côté du jeune homme. Alors il pressentit son bonheur; & dans son ravissement, il sauta de joie sur le rivage. Plongé dans une nouvelle rêverie, il cherchoit à débrouiller l'image obscure que cette vue avoit tracée dans son imagination,

& qui, comme une ombre de la nuit, tantôt s'évanouissoit, & tantôt reparoissoit. Il traîna ensuite le tronc à sec sur le sable, résolu, dès le lendemain, à l'aube du jour, de commencer un ouvrage dont il n'avoit encore qu'une idée bien imparfaite. Le doute & l'espérance l'agitoient tour-à-tour; le *S*ommeil ne ferma point ses paupieres. A la pointe du jour, muni d'un petit nombre d'instrumens grossiers, (car dans ce tems, l'heureuse simplicité avoit besoin de peu,) il vola au rivage. Mais, disoit-il, j'ai vu souvent des feuilles repliées que les vents emportoient de dessus le rivage, nager doucement sur l'onde. J'ai vu encore, en dernier lieu, sur l'étang, près de notre cabane, des papillons qui voltigeoient tout à l'entour, & se posoient çà & là sur ces feuilles, sans mouiller leurs pieds délicats. Faisons un essai; déja la nature a fait la moitié de l'ouvrage; je vais creuser ce tronc de maniere que je puisse y être commodément assis: il dit, & commença gaiement son travail. O toi! s'écria-t-il. qui que tu

ſois, Déïté bienfaiſante ! toi qui as gravé dans mon cœur ce ſonge ineffaçable, entens mes prieres, fais que mon entrepriſe réuſſiſſe.

Souvent il ſe repoſoit & jettoit la vue du côté de l'isle, en diſant : O toi ! la plus belle d'entre les Mortelles, de quels obſtacles, de quels dangers l'Amour ne triomphe-t-il pas ? O quelle douce eſpérance me fait treſſaillir de joie ! Comment pourras-tu me refuſer ta tendreſſe, lorſque je ſerai arrivé ſur tes bords, à moi, dont la paſſion affronte les gouffres de la mer ? Jamais l'Amour a-t-il tenté un projet plus hardi ?

Cependant il perdoit ſouvent courage, & abandonnoit ſon travail. Inſenſé que je ſuis ! ſe diſoit-il : quelle eſt la folie de mon entrepriſe ! Si quelqu'un venoit à paſſer & qu'il me dit : Mon ami, que fais-tu là ? Que penſeroit-il de cette réponſe ? Je creuſe ce bois pour m'y loger & voguer ainſi dans la vaſte mer. Quel eſt le pere dénaturé, ſeroit-il en droit de me repliquer, qui abandonne ſi imprudement ſon fils à ſa phréné-

ſie? En parlant ainſi, il regardoit, plein de dépit, ſon ouvrage commencé. Mais, quoi! reprenoit-il auſſi-tôt; & quand je ne réuſſirois pas, je n'aurois perdu que quelques heures de loiſir. Puis-je moins riſquer pour mon amour? Certainement cette isle eſt habitée; ce que mon pere m'en a dit, me rend la choſe vraiſemblable; & mon ſonge, qu'un Dieu ſeul peut m'avoir inſpiré, me la rend certaine; & ſi cette isle eſt habitée, Dieux! que ſes habitans doivent être malheureux! Si le pere, ſi la mere de la belle étoient morts, s'ils meurent un jour, & qu'elle reſte ſeule, abandonnée de tout, condamnée à paſſer ſa jeuneſſe floriſſante dans une affreuſe ſolitude, conſumée par le chagrin & par le déſeſpoir! Non, ce n'eſt plus l'amour, c'eſt la ſeule compaſſion qui doit m'exciter aux plus hardies entrepriſes! C'eſt ainſi qu'il perdoit & qu'il reprenoit ſouvent courage.

Quelques jours s'étant écoulés, le tronc ſe trouva creuſé; & il avoit déja, quoiqu'imparfaitement, la forme d'un bateau.

Il le traîna alors avec peine dans un endroit où la mer, renfermée entre deux rivages, n'éprouvoit que peu d'agitation. Là, il mit sa barque à flots, & s'étant placé au milieu, il se laissa aller au gré des vents. Cependant il observoit soigneusement les défauts de son ouvrage : les flots l'ayant ramené sur le sable, il recommença son travail : il réforma sa barque & essaya souvent. Voilà, disoit-il, la moitié de l'ouvrage achevé ! Mais comment parviendrai-je à diriger ma course en pleine mer ? comment arriver jusqu'à cette isle, sans m'exposer à être le jouet des flots ? Il se présentoit à son imagination mille idées qu'il rejettoit aussi-tôt. Mais, poursuivoit-il, le cygne ne dirige-t-il pas sa course en fendant l'onde avec ses larges pieds ? & tous les oiseaux qui nagent dans les eaux, ne font-ils pas de même ? Un animal m'a enseigné à nager sur le tronc d'un arbre, j'apprendai des animaux, les moyens de perfectionner encore cette nouvelle invention. Si je me faisois des pieds de bois, larges comme ceux du cygne

quand il les plonge dans l'onde; & si je les arrangeois aux deux côtés du tronc creusé pour fendre l'onde! Transporté de cette idée, il se hâte d'aller couper du bois propre à remplir son projet, & bientôt il lui donne la forme de rames; il monte ensuite dans le bateau, & les essaye longtems sans succès. Cependant il observoit tous les jours la direction des pieds des oiseaux aquatiques, & tous les jours, il découvroit de nouveaux moyens de gouverner son bateau. Long-tems il se borna à voguer dans le petit golfe: mais l'expérience l'ayant rendu plus hardi, il osa se risquer sur la pleine mer; & ayant ramené heureusement sa barque, il sauta de joie sur le rivage. Le voila donc réalisé, s'écria-t il, ce prodige qui m'a tant tourmenté! Demain aux premiers rayons du Soleil, je serai sur mer; & si les vents me sont favorables, je veux, dans cette petite barque, entreprendre hardiment le voyage de l'isle. C'est être criminel, que de ne pas tenter de porter aux malheureux du secours, à travers les périls,

quelque grands qu'ils puiſſent être. Ayant dit ces mots, il attacha ſon bateau dans le petit golfe, & s'en retourna à ſa cabane; car la nuit étoit venue.



CHANT SECOND.

L'amour, qui, ſans être apperçu, étoit toujours reſté près du jeune homme, pour l'exciter au travail, s'élance à travers la nuit humide & la clarté de la Lune, & porte ſon vol rapide vers une isle habitée par Eole. Il entendit de loin le mugiſſement des vents renfermés dans la caverne profonde d'un rocher: bruit ſemblable à celui de la tempête, lorſqu'elle agite l'Ocean. Cependant il deſcend ſur le roc, qui, du fond de la mer, élevoit ſa ſuperbe cime. Là, le Dieu des vents étoit aſſis ſur un

quartier de rocher, à l'entrée de la caverne. Les vents, d'un vol bruyant, ſemblables à des abeilles qui bourdonnent autour de leur ruche, ſortoient & rentroient ſans ceſſe. Il ordonnoit aux uns de ſoulever la mer, aux autres de mugir dans les montagnes, ou de raſſembler un orage ſur les coupables; & il chargeoit des vents plus doux de ſouffler dans les campagnes autour des cabanes paiſibles, pour rafraîchir l'homme champêtre dans ſes travaux.

Mais ſon empire n'avoit plus de charmes pour lui: aſſis ſur le roc humide, le coude appuyé ſur ſon genou, ſa tempe étoit cachée dans ſa main, ſur laquelle flottoient les boucles de ſes cheveux. Dévoré de chagrin, il contemploit triſtement les vagues qui rouloient leur maſſe énorme, à la clarté de la Lune: car il étoit tourmenté d'une paſſion violente pour une Néréide. L'amour voltigeant un jour au-deſſus de ſon rocher, & le voyant oiſif, couché devant ſa caverne, l'avoit bleſſé d'une de ſes fléches les plus aiguës. Le fils de Cythérée l'entendant

gémir, s'arrêta fur un rocher voifin pour écouter fes plaintes. O toi, difoit-il d'un ton languiffant; toi, la plus aimable de toutes les Nymphes du cortege de Thétis, la plus belle de toutes celles qui nagent dans la mer, mes tourmens n'exciteront-ils jamais, fi non ta tendreffe, du moins ta pitié? Hélas! depuis combien de tems l'Amour ne me fait-il pas fouffrir? En vain des vents officieux portent à tes oreilles mes foupirs & mes plaintes. Tu n'es pas touchée de l'ardeur qui me confume, tu vois avec indifférence mes regards paffionnés, lorfque tu nages legérement fur les eaux qui réfléchiffent ton fein d'albâtre. Si quelquefois tu t'élances au-deffus des ondes, j'éprouve, à la vue de tes attraits, un doux frémiffement; mais quand, te plongeant tout-à-coup au fond des eaux, tu échappes à mon œil avide, hélas! une froide terreur s'empare de mes fens. Que j'aime à te voir fur l'onde éclatante, folâtrer avec d'autres Nymphes, lorfque la vivacité de vos jeux fait blanchir la mer tranquille! Mais une ja-

louſe rage s'empare de mon cœur, quand, dans des combats folâtres, vous pourſuivez avec des rameaux de jonc les Dieux marins couronnés de roſeaux, & que celui que tu pourſuis ſe tourne tout-à-coup & te ſerre entre ſes bras nerveux. Tes membres humides échappent, à la vérité, à ſes efforts: tu te caches ſous l'onde, & tu reparois ſoudain, loin de lui, avec un rire moqueur. Mais quand il te pourſuit ſous les flots; quand mon œil vous perd de vue l'un & l'autre, ou qu'un de ces Dieux, ſortant tout-à-coup de la mer, te ſurprend & te ſouleve en éclatant de rire: ah! j'entre alors en fureur, je frape la terre de mon pied . . car tu ſouris; & loin d'être indignée de ſon audace, tu oublies les tourmens qui me conſument. C'eſt alors que mon bras nerveux faiſit un quartier de rocher pour exterminer le téméraire. J'appelle les vents les plus impétueux, & leur ordonne d'exciter une tempête furieuſe & de troubler un ſpectacle qui m'eſt odieux. Mais la crainte de te courroucer me fait

tomber le rocher de la main : je fais rentrer les vents impétueux dans leurs cavernes , & je me livre à une impuissante rage. Sans cesse, mes regards langoureux te cherchent ; & lorsque le frémissement des vagues me réveille pendant la nuit, je crois que tu nages le long du rivage, je t'appelle en vain, & je maudis l'obscurité qui te dérobe à ma vue. O que n'es-tu une fille de la terre! Des flots perfides m'empêchent de te suivre en tout lieu & de te faire entendre mes soupirs & mes plaintes. Viens, ah! viens sur mon rivage! tu y trouveras des grottes agréables ; mes Zéphirs les plus doux te rafraîchiront de leur souffle : ils assembleront pour toi, de toutes les parties du monde, les parfums les plus exquis ; & leur haleine féconde fera naître à l'entour de mon isle les ombrages les plus délicieux. Viens, sois la Souveraine des vents ! viens avec cet air enchanteur que tu avois, lorsque je te surpris pour la premiere fois sur mon rivage, où tu étois assise sur l'herbe fleurie, tandis que tes membres de

lys brilloient au Soleil, & que des gouttes transparentes couloient de ton corps fur le gazon, comme la rofée du matin coule des rofes fraîches. Viens, ne te dérobes pas à mes embraffemens! ne retourne plus dans les flots; ne fais plus comme tu fis le jour que j'étois prêt à te joindre, & que tu te précipitas dans les ondes, en me laiffant en proie à toutes les agitations de l'Amour.

Ainfi fe plaignoit le Roi des vents, quand l'Amour s'approcha de lui: J'ai entendu tes gémiffemens, puiffant Monarque des vents! lui dit Amour. Je fuis le fils de la Déeffe à la belle ceinture, il eft en mon pouvoir de terminer tes peines: je te jure par le fublime Olympe, que fi tu daignes m'accorder une demande, le plus fûr & le plus perçant de mes traits bleffera l'infenfible fille de Nérée. Elle-même viendra fur tes bords, en rougiffant avec une aimable pudeur, & récompenfera tes fouffrances par une tendreffe pleine d'ardeur. Eole lui répondit, avec une agréable furprife: O fils de la puiffante Vénus, que veux-tu de moi?

Je ne puis te récompenser que foiblement du bonheur que tu viens de me promettre par un serment auguste. Apprends donc ce que j'attens de toi, reprit Amour. Dès-à-présent renferme tous tes vents jusqu'à l'heure où le Soleil se replonge dans la mer, & donne-moi mille Zéphirs, qui, pendant tout ce tems-là, seront soumis à mes ordres. Soudain, d'une voix redoutable, Eole rappelle les vents vagabonds : les vents obéissent, volent & arrivent de toute part. Le Dieu les enferme, & mille Zéphirs viennent voltiger autour du fils de Vénus.

Bientôt, lui dit Amour, tu recevras le prix de tes services, & tu verras tes vœux accomplis. Maintenant je vole où mes affaires m'appellent. Il dit, & prit son vol, avec son cortége de Zéphirs, vers le rivage, où, à travers le crépuscule du matin, il apperçut l'entreprenant jeune homme, qui, transporté de joie à la vue de la belle aurore, avoit l'ame remplie d'un doux pressentiment. La mer calme & tranquille frémissoit doucement à l'aspect du Soleil : alors

il vit plus diſtinctement que jamais l'sle ſituée vis-à-vis de lui. Le rivage retentiſſoit du chant des oiſeaux, & deux ramiers prirent leur vol au-deſſus de ſa tête vers l'isle. Les vents les plus doux ſouffloient ſeuls ſur la rive ombragée. Tel fut le calme qui régna ſur la terre & ſur l'onde, lorſque Vénus ſortit de l'écume des flots; le Ciel ſerein, la mer verdâtre, les bords émaillés contemplerent ſon éblouiſſante beauté; les vents étonnés ſuſpendirent leur vol, les amoureux Zéphirs careſſerent la Déeſſe par mille baiſers. Cependant le jeune homme, dont Amour avoit ranimé le courage & la paſſion, monta dans ſa barque. O Souverain des mers, ô Neptune, s'écria-t-il, Dieux & Déeſſes qui habitez l'empire des ondes, ſoyez favorables à mon entrepriſe! Ce n'eſt point l'audace, ce n'eſt point une coupable préſomption qui me fait tenter un projet ſi hardi: non, c'eſt le ſentiment le plus pur, c'eſt l'Amour qu'un Dieu a mis au fond de mon cœur: c'eſt le deſir vertueux de porter, à travers les dangers, du

ſecours à des infortunés. Laiſſez-moi atteindre le rivage de cette isle! Et toi, Divinité qui m'as inſpiré cet amour, ne m'abandonne pas! C'eſt toi qui as fait naître dans mon ame cette penſée hardie!

Il parloit encore, quand tout-à-coup l'Amour fit croître du fond de la barque une perche élévée & ornée de guirlandes de fleurs qui flottoient dans les airs, & le bateau s'avançoit vers l'isle; car ce Dieu avoit ordonné aux Zéphirs de ſouffler dans les guirlandes & de l'éloigner du rivage. D'autres furent chargés de ſéparer les vagues devant la barque & d'applanir le chemin fluide: d'autres eurent ſoin de rafraîchir le jeune homme, qui, ſaiſi d'une ſainte ſurpriſe, s'apperçut qu'un Dieu l'aſſiſtoit. Alors, l'ame remplie d'un grand courage, il s'éloigne de la rive, tandis que l'Amour vole inviſiblement devant lui. Du fond des abîmes & des rives lointaines, accouroient les fils de Neptune, les Tritons & les Néréïdes, couronnés de jonc: ils formoient autour de la barque un grand cercle, éton-

nés de l'audace du mortel, qui le premier osoit se confier à la vaste mer sur un frêle vaisseau. Sois heureux, chanterent-ils, que tout favorise ton voyage; ô courageux jeune homme! L'Amour te récompensera; l'Amour qui t'a rendu assez hardi, pour t'exposer sur les flots de la mer, dans le tronc creusé d'un arbre. Qu'il fait beau te voir voguer sur les ondes éclatantes, semblable au cygne majestueux, qui fend les eaux avec ses pieds! Amour vole, il est vrai, devant toi: celui-là est heureux qu'Amour prend sous sa protection. Recevez-le sans accidens, ombres de l'Isle; c'est-là qu'il trouvera la récompense, la douce récompense de son industrie & de son courage. Nous lisons dans l'avenir, nous voyons ton art perfectionné. Des nations couvrent l'Océan de leurs flottes, & voguent chez des peuples lointains. Des hommes différens par les mœurs, séparés par des mers immenses, s'accueillent avec surprise sur de paisibles côtes. Ils vont chercher & ils rapportent les trésors de l'Etranger, son superflu, ses

ſciences & ſes arts. Alors on verra le nautonnier nager ſans crainte, ſur l'abîme immenſe & ſe tracer un chemin à travers les mers ignorées. Il affrontera hardiment la tempête furieuſe, lorſque le ciel & la terre ſe ſoulevant, ſon navire deviendra le jouet des flots. Telle eſt l'audace & l'induſtrie de la race de Prométhée : le feu des Dieux brûle dans le cœur des hommes, & les périls menaçans enflamment leur indomptable courage.

Ainſi chanterent les Néréides & les Dieux marins, en formant des danſes tumultueuſes autour de la barque, tandis qu'à l'harmonie de leurs chants, les Tritons joignoient les accords de leurs trompes. Cependant le jeune homme voguoit heureuſement, & parvint ſans accident au rivage de l'isle, qui le reçut ſous ſes frais & voluptueux ombrages. Plein de joie, il ſauta hors de ſa barque qu'il traîna ſur le ſable pour la mettre à l'abri; enſuite il rendit graces au Dieux, d'avoir été ſi favorables à ſon entrepriſe audacieuſe. Rempli d'une douce eſpérance,

il traverfe les ombres de l'isle; à chaque pas, il remarque, avec raviffement, des traces de mains laborieufes: il voit des figuiers, des pommiers & des poiriers plantés en allées fertiles; la vigne, s'étendant d'un arbre à l'autre, étoit fi chargée de raifins, que les branches fe courboient fous le poids des grappes. Des jafmins & des myrtes formoient çà & là des bofquets délicieux; & mille petits ruiffeaux dont les bords étoient émaillés de différentes fleurs, couloient avec un agréable murmure fous les ceintres que formoient les arbriffeaux.

Pendant qu'il étoit occupé de ce nouveau fpectacle, Mélide étoit affife dans la cabane auprès de fa mere: la tête panchée fur fon fein, elle refta long-tems dans un profond filence; enfin Sémire lui parla ainfi: Quoi, ma fille, je te verrai toujours rêver? Qui peut t'attrifter, ma chere Mélide?

Mélide, les yeux inondés de pleurs, répondit ainfi: Hélas! je rêve, fans pouvoir en dire la caufe! J'ignore pourquoi mon cœur palpite; je ne fçais pas ce qui oppreffe fi

fort ma poitrine ; je ſens ſeulement que je ſuis malheureuſe & plus malheureuſe que toutes les autres créatures.

Eh ! quoi, ma chere Mélide, reprit douloureuſement ſa mere, tu te trouves malheureuſe ! Ce ſont des idées chimériques qui te rendent telle. Que te manque-t-il ? Toutes tes plantes croiſſent comme tu le deſires ; tout ce que tu entreprens, te réuſſit : tes berceaux ſe revêtent des plus aimables ombrages pour te recevoir ; les arbres que tu plantes, ſont les plus beaux de l'isle : tout ici s'empreſſe, à te careſſer & à te réjouir ; pourquoi ton troupeau n'eſt-il plus ta plus chere occupation ?

Oui, dit Mélide, en pleurant, hélas ! oui ! autrefois la joie me ſuivoit en tous lieux ; maintenant il n'en eſt plus pour moi. L'ombrage aujourd'hui ne fait que nourrir mon chagrin ; la vue de chaque plante m'inſpiroit autrefois du plaiſir : je le reſpirois avec le parfum de chaque fleur ; mais hélas ! à préſent, il n'eſt plus de plaiſir pour moi dans toute l'isle, & je ſuis la

plus malheureuse des créatures vivantes. Si je vois les oiseaux se rassembler, se réjouir & chanter sur la cime des arbres ; si je vois mes moutons réunis, bondir dans la prairie, ou se reposer tranquillement à l'ombre & se réjouir d'être ensemble, alors je ne puis m'empêcher de desirer. . .

Sémire interrompit son discours par ces mots : Mais, quoi ? toujours les mêmes plaintes ! fille ingrate envers les Dieux ! Peux-tu t'abuser au point de desirer des choses que tu ne sçaurois nommer, des choses qui ne sont pas dans la nature. Eh ! quoi, si j'allois murmurer aussi de ce que cette mer n'est pas une terre, ou de ce que je ne sçais pas voler comme les oiseaux, ou de ce que les arbres ne peuvent pas s'entretenir avec moi. . . Cependant ces plaintes seroient moins bizarres que les tiennes.

Mélide reprit : Non, je ne trouve pas mes desirs si déraisonnables. Pourquoi faut-il que nous soyons seules privées d'un bien dont tous les animaux jouissent ? Ne leur ressemblons-nous pas en tout ? Ils mangent,

ils dorment, ils entendent, ils sentent comme nous : ils se réjouissent, ils s'affligent, surtout quand on les sépare de leurs semblables : pourquoi, ayant tant de choses communes avec eux, ne leur ressemblerions nous pas en cela ?

Pourquoi ? répondit la mere d'un ton fâché ! C'est aux Dieux qu'il faut demander pourquoi ils ne t'ont pas donné d'autre société que celle de tes douces brebis & des vifs oiseaux ; si telle est leur volonté, cesse de t'en plaindre.

Mais, reprit Mélide, d'une voix timide, le mouton ne se réjouit pas de la société du chevreuil, ni la colombe de celle du canard ; chaque créature ne cherche que celle de son espece. Et nous, ne sommes-nous pas aussi une espece particuliere ? Celui de mes moutons qui me chérit le plus, se divertit bien plus avec son semblable qu'avec moi.

Eh bien, poursuivit Sémire, ne suis-je pas une societé de ton espece ? Je t'aime bien plus que les brebis ne peuvent aimer les

brebis : je t'aime plus que les oiseaux ne peuvent aimer les oiseaux.

Oui, repartit tendrement Mélide, hélas! oui, ma mere! Mais toi-même, je vois que tu t'attristes ; peut-être t'affligerois-tu moins, si nous étions en plus grand nombre ; nos divertissemens seroient plus variés. Quel plaisir n'aurois-je pas, si nous étions en plus grand nombre, si, réunissant nos efforts, nous tâchions de te réjouir. Ah! s'il y avoit seulement ici une créature comme moi, un être qui prît part à tous mes petits plaisirs, qui fût toujours à mes côtés, qui... hélas! il me semble . . . Mon cœur t'aime par-dessus tout ; mais il me semble que ce cœur est susceptible d'encore plus d'amour, & cela, pour un objet que je ne sçaurois ni trouver ni définir.

Sémire dit en soupirant : Que tes funestes desirs jettent de trouble dans mon ame! Les Dieux refusent de les accomplir, parce que tu demandes avec trop d'importunité! De chaque arbre, de chaque pierre, ils pourroient faire des créatures comme toi ; mais...

Mélide interrompit, avec vivacité, sa mere: Quoi? les Dieux pourroient faire un tel prodige! ô Dieux! auprès de chaque arbre, sur chaque pierre, je vous ferai des sacrifices: je vous offrirai ce que chaque saison produit de plus beau; je vous implorerai sans cesse . . oui je vais. . . Tout à coup Sémire releva la tête. Dieux! s'écria-t-elle, que vois-je? A ces mots, elle resta immobile comme une statue. Le jeune homme s'étoit arrêté à la porte de la cabane, tout aussi troublé: Dieux! c'est-elle, s'écria-t-il; c'est la même que j'ai vue en songe!

Sémire, saisie de frayeur, se leve de son siége: Si tu es un des habitans de l'Olympe, dit-elle, & que tu viennes nous visiter dans notre demeure, ah! regardes-nous favorablement & . . . . mais, quoi? je te vois arrêté sur le seuil de la porte, tout aussi troublé que nous. Qui que tu puisses être, sois le bien venu! Alors le jeune homme entra dans la cabane, & leur parla ainsi: Ah! recevez moi favorablement dans votre demeure! Je ne suis pas un habitant de

l'Olympe : je suis arrivé dans votre isle par un moyen extraordinaire, & j'implore votre bienveillance.

Mélide, pendant leur entretien, étoit restée sans mouvement, occupée à considérer la belle stature du jeune homme. Enfin elle parla ainsi: Oui, les Dieux ont enfin exaucé mes vœux! Ils ont produit cette charmante figure, pour me tenir compagnie. Approche-toi de mes côtés, viens que je touche tes mains & tes joues colorées comme la rose! Dis-moi: De quelle maniere les Dieux t'ont-ils créé? Ah! sans cesse je vais leur rendre grace de ce bienfait! Dis-moi! Qu'étois-tu il y a un moment? Un arbre, une pierre? Et en parlant ainsi, elle pressoit la main tremblante du jeune homme contre son sein palpitant. Le jeune homme reprit en soupirant: O ma bien-aimée! s'il m'est permis de te nommer ainsi . . Moi! l'interrompit Mélide, ah! dis-le-moi sans cesse! je l'entendrai avec ravissement. Me voilà enfin heureuse! Tous mes vœux sont accomplis en toi. Sens,

ah! sens comme le cœur me bat de joie! Ma main tremble dans la tienne : jamais je n'éprouvai tant de joie ; jamais je ne sentis ce que je sens.

Dieux! que je suis heureux! s'écria le jeune homme. Depuis long-tems je t'aime par-dessus tout. Ah! que mon voyage périlleux est fortuné! Que je suis bien récompensé de mon entreprise téméraire! En parlant ainsi, il pressa la main de la jeune fille sur ses levres.

Que fais-tu? . . . Qu'est-ce que j'éprouve? s'écrie Mélide. J'expire de volupté. Tout ce que tu entreprens fait passer dans mon ame un ravissement que je n'ai jamais senti. Mais toi, voudras-tu toujours être avec moi, m'assister dans toutes mes occupations, & partager tous mes plaisirs?

Comment, repartit le jeune homme, pourrois-je faire autrement, puisque je ne sçaurois être heureux qu'en te possédant?

O ma mere! s'écria ensuite Mélide, que les Dieux sont bons d'avoir exaucé mes vœux téméraires & d'avoir produit cette ai-

mable créature pour me tenir compagnie. Vois, ma mere: elle eſt auſſi grande que moi: elle n'eſt pas petite, comme lorſque tu me trouvas ſous les roſiers.

Sémire dit alors : Remettons-nous de notre trouble; aſſéyez-vous tous deux auprès de moi; & toi, jeune homme, nous te béniſſons! Tu ne ſçaurois être venu en ce lieu, dans de mauvais deſſeins. Raconte-nous d'où tu viens, & comment tu es venu dans notre habitation ſolitaire. Il faut que tu aies éprouvé des choſes bien extraordinaires!

Ils s'aſſirent alors; Mélide & le jeune homme ſe tenoient par la main: il commença à raconter ſes avantures, & comment un Dieu lui avoit montré en ſonge la belle Mélide, comment il l'avoit aimé; comment il s'étoit déſolé ſans eſpérance, ſe voyant ſéparé d'elle par la vaſte mer; comment il avoit enfin conſtruit ſon bateau, & s'étoit expoſé ſur les flots, dans le tronc creuſé d'un arbre, qu'il conduiſoit avec des pieds de bois; & comment, par l'aſſiſtance des Dieux, il avoit abordé ſur le rivage.

Elles écouterent avec surprise ces avantures merveilleuses, & Sémire reprit : Ce sont les Dieux qui t'ont inspiré le dessein & le courage d'entreprendre, à travers les flots, ce voyage périlleux. Ah ! nous te bénissons, & nous offrirons aux Dieux des sacrifices d'actions de grace : ils t'ont conduit dans cette isle, pour notre bonheur, & n'ont pas voulu me laisser succomber au chagrin qui me consumoit.

Mélide poursuivit ainsi : Il se trouve donc un autre rivage & d'autres habitans par-de-là cette mer ? . . C'ést ce que j'ai toujours bien conjecturé, quoique ma mere me l'ait toujours caché. Et toi, ah ! ne t'en retourne jamais sur ce rivage dans ton tronc creusé ! reste avec moi ! ne sois qu'à moi seule ! Il me semble que je ne pourrois souffrir que tu aimasses d'autres compagnes comme tu m'aimes. Mais dis-moi : Tu ne me parois pas fait comme moi : un duvet léger que je n'ai pas, garnit ton menton. C'est, répondit le jeune homme, parce que je suis un garçon, & que tu es une fille.

Un garçon! reprit Mélide; que tu m'étonnes! Cependant je ne pourrois pas t'aimer davantage, quand tu ferois entiérement fait comme moi. Oh! que de choses ma mere m'a cachées!

Sémire sourit à ces mots, & ordonna à sa fille de préparer les plus beaux fruits pour le soupé. Aussi-tôt Mélide, amenant le jeune homme avec elle, alla cueillir les plus beaux fruits. Insensiblement, au milieu de leurs embrassemens & de leurs tendres entretiens, ils oublierent les fruits qu'ils cherchoient & porterent leurs pas dans le lieu du rivage où étoit le bateau. Regarde, disoit le jeune homme, regarde, ma bien-aimée! Voilà le tronc qui m'a fait traverser les flots de la mer, & qui m'a conduit dans tes bras. Elle y courut soudain, remplie d'une vive admiration. O invention merveilleuse! s'écria-t-elle, ô témérité! Se confier aux vastes mers dans un vaisseau qui ne peut être que le jouet des vagues, comme la feuille volante d'une fleur est le jouet des vents les plus doux

dans les airs! Et c'est ton amour pour moi, qui t'a inspiré tant de courage? O mon bien-aimé! comment puis-je te remercier de ton amour! Mais dis-moi : Qu'est-ce que je vois-là d'attaché aux deux côtés de la barque? Sans doute, ce sont les deux pieds de bois, à l'aide desquels, semblable au cygne, tu as dirigé ton voyage! je te salue, tronc creusé! Je te salue, arbre des rives lointaines! Tu es plus beau à mes yeux, ainsi étendu, dépouillé de tes ornemens, que tout autre orné de la plus belle parure du Printems! Béni soit le lieu que tu as ombragé! Bénis soient les ossemens de ceux qui t'ont planté! Que le Printems prodigue toutes ses beautés dans le lieu où il repose! Mais toi, mon bien-aimé! . . Ainsi dit-elle au jeune homme; & pendant qu'elle lui parloit & qu'elle le tenoit embrassé, une larme de tendresse s'échappa de son œil: Ah! je t'en conjure, ne m'abandonne pas, ne remonte jamais dans ce tronc creusé, pour quitter ce rivage! Ah! si jamais tu le quittois, puissent alors les vagues irritées, sensibles aux

plaintes que m'arracheroit ton infidélité, te rejetter ici dans mes bras! O ma bien-aimée! reprit le jeune homme, en essuyant par mille baisers les larmes qui couloient sur ses joues, que tes craintes sont injustes! Puisse la premiere vague m'engloutir dans les abîmes, si jamais je quittois ces bords, dans ce détestable dessein! Et comment pourrois-je m'y résoudre, puisque tu es tout mon bonheur & toute ma joie! Je veux construire sur ce rivage fortuné deux autels; l'un sera consacré à la belle Vénus & à son puissant fils: car c'est lui qui a fait naître dans mon cœur cet amour invincible & cette hardie résolution; l'autre, au Dieu des mers, qui m'a protégé sur les flots. Ensuite ils prirent le chemin de la cabane; & dans des corbeilles simples, ils poserent les fruits sur la table. Au milieu de la joie de leurs entretiens, la nuit vint, & Amour les conduisit dans un berceau de jasmin & de roses, à côté duquel une source faisoit entendre son gazouillement. De petits Amours folâtroient sur les rame-

aux du berceau, & de doux Zéphirs, secouant leurs aîles parfumées, se jouoient autour des Amans.

Leurs descendans perfectionnerent l'art de naviguer sur la mer: ils bâtirent sur ses bords une ville florissante, & ils la nommèrent Cythere. La mer Laconienne réfléchissoit au loin la hauteur de ses tours & la splendeur de ses édifices. Le plus beaux de ces édifices étoit un temple entouré d'un double rang de colonnes, & consacré au Dieu d'Amour. Le bonheur & l'abondance regnoient dans les murs de cette ville; & les vaisseaux de l'Océan, richement chargés, venoient de toute part se rendre dans son port commode.

FIN.



